

# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VIII

QUÉBEC, JUILLET 1927

N° 11

## *Cet anniversaire*

**N**OUS venons de célébrer le soixantième anniversaire de la Confédération canadienne. Ces fêtes n'ont pas provoqué chez tous une joie égale.

C'est qu'il y a de quoi.

Il serait sans doute aussi faux de dire que la Confédération a été une mauvaise affaire que d'affirmer qu'elle en fut une excellente.

Le régime de l'Union qui l'a précédée en était un établi contre nous. La Confédération est née de notre résistance à la persécution, de la vaillance de nos chefs, soutenus par nos institutions nationales et notre volonté de vivre. Elle est venue parce que le temps était arrivé de faire quelque chose pour faire disparaître un malaise croissant, et pour les gens sages qui président aux destinées des colonies, peut-être inquiétant.

Comme elle nous apportait l'association de plusieurs provinces, des énergies nouvelles, de grandes richesses, elle devait nécessairement nous donner plus de prestige au loin et plus de force chez nous pour notre propre développement.

Elle nous a certainement apporté quelque chose de cela. Ce qu'elle nous a peut-être donné de plus précieux ce fut l'occasion de nous gouverner nous-mêmes dans la province de Québec et de donner au monde l'exemple d'un peuple qui veut grandir dans le respect des saines traditions. Elle nous a fourni l'occasion d'être devant le monde entier un fier exemple d'un peuple qui sait non seulement donner à chacun ce qui lui appartient, mais de le lui donner dans une mesure débordante.

Sans doute aussi qu'au point de vue matériel, elle nous fut d'un grand appoint. On a chanté d'ailleurs avec force accompagnements les progrès que notre pays a fait au cours des soixante dernières années.

Cependant, si le soixantième anniversaire a pu nous accuser de grands progrès matériels, il a été incapable de nous apporter la mesure des progrès que nous aurions dû faire.

S'il est vrai, et il l'est, que le capital humain est la plus solide richesse d'un pays, nous devons constater que la Confédération, à ce point de vue, n'a pas été un succès complet. Loin de là. On estime, en chiffres ronds, que notre émigration a été de plus de 2,000,000 depuis la Confédération. Comme notre population se double au cours d'une trentaine d'années, nous pouvons nous faire une idée de ce que nous avons perdu de population véritablement canadienne.

Réussir à garder nos gens c'était du fait réussir l'ouverture des terres neuves, le développement sur une grande échelle de notre agriculture, de notre commerce intérieur et extérieur, notre développement industriel normal. Nous aurions été certainement moins exposés à nous laisser envahir par le capital étranger et nous aurions plus certainement édifié une industrie nationale, c'est-à-dire construite pour développer nos ressources naturelles et en travailler les produits.

\*

\* \*

Au point de vue justice elle ne fut pas plus heureuse. Elle devait, il faut se le rappeler, protéger les droits des minorités, et selon

la parole célèbre de Sir John A. MacDonal, il ne devait plus y avoir en ce pays que deux peuples égaux travaillant ensemble au progrès du Canada.

La constitution du régime nouveau n'y voyait pas d'une manière certaine — nous l'avons appris par la suite, grâce aux refus du pouvoir central de se prévaloir de son droit de désaveu, et aux jugements du Conseil privé — ; mais elle y voyait suffisamment pour que, au temps de son adoption, on en fut satisfait.

Si les Canadiens tout court ont à lui reprocher de n'avoir pas tout fait ce qu'elle pouvait faire au point de vue matériel, les Canadiens français ont certainement raison de lui faire des reproches mérités.

Après soixante ans, en effet, dans la seule province de Québec la minorité peut se vanter d'être libre de se développer selon son tempérament et ses aspirations. Dans les autres provinces des lois persécutrices, ou pour le moins restrictives, viennent empêcher la minorité française de jouir des droits que lui reconnaît le pacte de 1867.

A ce point de vue le Manitoba possède sans doute la plus détestable des législations. Et comme circonstance aggravante elle fut condamnée sans résultat par le Conseil privé ; elle accorda sans plus de résultat une loi réparatrice. C'est la province par excellence des chiffons de papier.

La province qui vient en deuxième lieu est l'Ontario avec son fameux règlement XVII.

Dans les autres provinces le traitement de la minorité est moins persécuteur, mais rien ne nous dit encore qu'il ne le sera pas autant demain.

Et la place que l'on fait au français comme langue officielle n'est pas encore assez grande, cependant qu'elle est un brin meilleure à cause de nos nombreuses et persistantes réclamations.

Nous ne pouvons donc pas dire que la Confédération ne fut pas une bonne chose ; mais nous regrettons d'être dans l'obligation d'affirmer qu'après soixante ans elle n'a pas su nous assurer la garantie à laquelle nous tenions le plus, parce qu'elle était notre garantie de vie.

Thomas POULIN.

## La pipe de mademoiselle

“ Jean Sagot ! levez-vous. Que vous disait votre camarade ? ”

L'enfant baisse le nez sans répondre.

“ Répétez ce qu'il vous a dit, sinon je vous inflige une punition très sévère. ”

Jean Sagot hésite encore, lance à la dérobée des appels à l'aide, et, finalement, le menton dans son gilet, il bredouille :

“ Il me demandait si j'avais du tabac. ”

Ce propos n'est pas plus étrange qu'un autre, et cependant il provoque un éclat de rire formidable. Il semble que les enfants n'attendaient qu'un prétexte pour tressauter d'aise.

Mademoiselle reste sévère et perplexe. Jean Sagot doit mentir, ou tout au moins dissimuler une partie de la vérité. Elle enserme de questions Sagot et ses voisins, et finalement, obtient d'un petit gars timide cette révélation :

“ On rit parce qu'on dit qu'il y a, dessus votre secrétaire, à la Maison-Blanche, une pipe toute culottée ! ”

Pourquoi les enfants ne rient-ils plus, cette fois ? Ils comprennent qu'ils ont eu, pour leur dévouée maîtresse, une pensée offensante, et ils s'effraient d'entendre formuler l'insulte.

Mademoiselle ne s'est point mise en colère. Elle a simplement reculé, dans un mouvement de pudeur offensée. Elle joint les mains d'indignation et de souffrance. Ne respectera-t-on point ses secrets ? La malignité de “ cet âge sans pitié ” ne va-t-elle point la tourner en ridicule et lui prêter des manies saugrenues ?

Un violent combat se livre en son cœur.

Et voilà que, tout à coup, elle revoit le bout de pipe au fourneau demi-brûlé. . .

D'un geste résolu, elle ferme le livre, et lentement, regardant bien en face tous les yeux fixés sur elle, la catéchiste déclare :

“ Oui, j'ai une pipe sur ma table de travail. Je la garde parce que sa vue me rappelle en quoi consiste la vraie, l'entière charité. ”

“ C'est la pipe de Mort-aux-Chats. ”

“ Vous n'avez pas connu cet homme qui logeait dans une sorte de hutte en pisé, aujourd'hui en ruines, qui s'élevait à l'angle d'un chemin d'exploitation des taillis de la Maison-Blanche. Après une vie d'aventures passée on ne sait où, il y était venu vivre, il se tenait à l'écart, méprisé, et quelque peu redouté. Il se nourrissait de braconnage et de maraude, et lorsqu'il ne pouvait capturer lièvres ou lapins, il attirait chez lui les minets en maraude, et les faisait passer en sa marmite. C'est ainsi qu'il avait gagné ce surnom de Mort-aux-Chats. ”

“ Quelquefois, le soir, par les routes sombres on apercevait un point rouge qui se déplaçait au ras du fossé ; une ombre glissait près du

passant : c'était Mort-aux-Chats qui partait à ses chasses de nuit, invisible et silencieux, reconnaissable seulement à la lueur de sa courte pipe et au relent qu'elle laissait derrière lui.

“ Un jour vint où le vieux vagabond ne put courir après le gibier. Ce fut pour lui l'heure du dénuement et du cruel abandon.

“ Des âmes charitables s'émurent, pensèrent à la destinée future du vieux braconnier, se firent un devoir d'avertir M. le curé de la gravité de l'état du misérable ; d'autres envoyèrent des vivres, une fermière fit porter une paire de draps et une couverture... Quant à s'approcher du malade, à lui préparer quelque boisson chaude, ou à le soigner, nul ne se proposa. Tel se retranchait derrière ses occupations, tel autre ne dissimulait pas ses répugnances.

“ Maman se rendit près de Mort-aux-Chats. Nous balayâmes sa hutte. Ma bonne mère, elle-même, rangea le lit du malheureux, remplaça ses haillons sordides par des vêtements propres. Il nous regardait avec étonnement, presque avec défiance. Il redoutait, probablement, qu'on lui parlât de religion.

“ L'exemple est contagieux, mes petits amis.

“ Une humble couturière qui passait ses journées à faire des raccommodages dans les fermes, prit l'habitude de passer chaque matin et chaque soir chez Mort-aux-Chats, dont l'état allait s'aggravant.

“ Sa mère, disait-elle, m'enseigna jadis la “ couture, je m'acquitte ainsi d'une dette de reconnaissance.”

“ Un soir, alors que, sur les ordres de maman, je portais à Mort-aux-Chats un peu de bouillon et de tisane, je trouvai sur le seuil de la hutte la couturière qui me fit un signe d'alarme.

“ Il va plus mal que ce matin, et baisse “ sensiblement, chuchota-t-elle.

“ — M. le Curé est-il venu ?

“ — Il est passé tantôt sous prétexte d'apporter un paquet de tabac, mais il n'a pu causer de choses sérieuses avec le malade “ qui a fait semblant de dormir.”

“ J'entrai : Mort-aux-Chats parut content de me voir. Mais il refusa bouillon et potion. Sa main à demi paralysée, s'agitait pour attirer mon attention vers un angle de son lit. J'aperçus le tabac, et j'essayai un mot de consolation.

“ Lorsque nous vous aurons remis sur pied, “ vous le fumerez avec plaisir.”

“ Le malade s'agita davantage. Il voulait parler, et ne pouvait que tirer des sons rauques de sa gorge crispée. La garde et moi, nous cherchions vainement à deviner son désir.

“ J'essayai de lire sur les lèvres qui se crispaient et crus saisir :

“ Pi...p...e...

“ — Il veut sa pipe ! ” m'écriai-je.

“ D'un trou de la muraille, nous retirâmes un bout de pipe ; celui qu'a vu votre camarade.

“ Pendant que je bourrais le fourneau, le malade suivait tous mes mouvements d'un regard avide, et son visage se détendait.

“ Je lui donnai la pipe. Ses [doigts] [amaigris] la caressèrent avec délice, mais bientôt il recommença de s'agiter.

“ Il veut fumer ! ”, me dit la couturière.

“ Nous plaçâmes le tuyau entre ses lèvres. Je craquai une allumette, l'approchai avec précaution, pour ne pas incendier la barbe hirsute. Le malade essaya d'aspirer. Vains efforts. Le tabac ne s'alluma point et la pipe retomba des lèvres épuisées.

“ Tu ne peux pas fumer ce soir. Ce sera pour “ demain ! ” dit la garde.

“ Une désolation suprême se peignit dans le regard du malheureux, ses membres tombèrent dans un état de prostration résignée. Je crois qu'à cette minute le pauvre homme eut l'intuition de la gravité de son état, et qu'il sentit l'approche de la mort.

“ Cependant, il voulut se raccrocher à la vie. La même mimique nous rappela son désir intense.

“ Une nouvelle tentative pour allumer son tabac ne réussit pas mieux que la première. Les grands yeux cavernieux suppliaient toujours.

“ Il faudrait lui allumer sa pipe... d'avance ”, murmura la brave femme, attristée.

“ Un même sentiment de répulsion, un même dégoût nous retenaient : Mettre dans notre bouche cet horrible tuyau puant la nicotine, encore humide de la salive de cet homme ! Et cependant, ce geste pouvait amener celui-ci à croire en la bonté, remuer son cœur de paria et de révolté.

“ Mes petits amis, je le confesse, je fus âche, et sentis peser sur moi un regard lourd et résigné.

“ Alors que j'hésitais toujours, ma voisine prit d'une main le brûle-gueule et de l'autre la bougie. Elle mit le tuyau noirci entre ses dents, et, approchant la flamme maladroitement, elle aspira... Sa bouche s'emplit de fumée. Sa poitrine se souleva d'horreur... Bravement, elle continua... Et lorsque le fourneau fut bien rouge, elle plaça la pipe entre les lèvres du malade en lui disant doucement :

“ Ça va tout seul, maintenant.”

“ Vous décrire la joie du malheureux, la volupté avec laquelle il tirait des fouffées qui pénétraient jusqu'au tréfonds de sa poitrine caverneuse, je ne le pourrais...

“ Mais ce que je veux dire, ce que je n'oublierai jamais, c'est la joyeuse surprise, l'apaisement que Mort-aux-Chats manifesta.

“ A ce moment, il comprit qu'il n'était pas rejeté de tous, mais aussi que cette héroïque bonté de la charitable couturière n'était pas inspirée par affection pour lui, mais bien par une vertu supérieure, par la foi en une Providence qui récompense les bonnes actions.

“ Une larme d'attendrissement coula dans la broussaille de sa barbe.

“ Allez vite chercher le prêtre ! me dit à voix basse la couturière. Il le recevra maintenant... ”

“ Mort-aux-Chats le paria, repose en paix, en terre bénite.

“ Sa vieille pipe, je la conserve. Elle demeure sous mes yeux pour me redire :

“ Si tu veux être charitable, ne t'arrête pas en chemin, et ne le sois pas à demi. Donne de ton superflu, c'est bien ; partage ton nécessaire, ce sera mieux, mais ce ne sera point assez si tu ne donnes point ton cœur. ”

J. ROMAIN LE MONNIER.

## Dieu vous bénisse !

**L**E curé de Mortignan causait, sur le seuil de son jardin, avec une de ses ouailles, la plus favorisée par la fortune de son petit troupeau, qui comptait plus de pauvres que de riches.

Hélas ! oui, disait le saint prêtre, la mère va de mal en pis ; quant au père, depuis son accident, il ne peut se lever ; vous comprenez la misère qu'il y a dans cet intérieur où les enfants crient la faim et dont le propriétaire veut les expulser. Voilà, Monsieur le Curé, tout ce que je puis faire pour vos protégés, encore dois-je me restreindre beaucoup, car vous savez quelles sont mes charges personnelles...

— Ah ! Madame, le bon Dieu vous le rendra !

Elle s'éloigna, et le prêtre, ravi, monta le petit perron de pierre comme s'il eût des ailes aux pieds.

Au-devant de lui accourut Manette, la servante.

— Monsieur le Curé, vous ne souperez donc pas aujourd'hui ? Depuis que je vous appelle, la soupe refroidit.

— Ah ! qu'importe la soupe, ma bonne Manette ! s'écria l'ecclésiastique élevant en l'air triomphalement le billet bleu ; songez que je viens de recevoir 100 francs... 100 francs pour les pauvres Commerel... Ah ! ce qu'ils vont être heureux !

— Bien, bien, gronda Manette en jetant autour d'elle des regards soupçonneux... Vous chantez trop haut victoire, Monsieur le Curé... Si l'on vous entendait?... Par le temps qui court, y a tant de mauvaises gens en quête d'un vilain coup à faire...

Le curé secoua les épaules. De mémoire d'homme on n'avait vu de voleur à Mortignan. On ne risquait rien.

Pourtant dame Manette avait raison de se montrer prudente. A cet instant même, en effet, un rôdeur qui se tenait à l'affût de quelque mauvais coup à faire suivait cette petite scène avec le plus vif intérêt.

C'était un tout jeune garnement — dix-sept ans au plus, — qui préférait mendier et vagabonder plutôt que travailler.

Quand il entendit le cliquetis de couverts et le bruit de la vaisselle remuée, prouvant que le prêtre était à table, il se glissa dans le petit jardin, puis dans la maison par les derrières et gagna par l'escalier de bois une chambre à coucher, sans éveiller l'attention de personne, ses pieds chaussés d'espadrilles ne produisant aucun craquement sur le plancher nu.

Le repas du prêtre fut court ; on n'avait pas de quoi faire bonne chère au presbytère.

Son action de grâces récitée, M. le Curé fit un tour de jardin, rentra chez lui achever la lecture de son bréviaire, puis, après avoir souhaité le bonsoir à Manette qui couchait en bas, il monta, une petite lampe à la main.

Avant de se déshabiller, il s'agenouilla sur son prie-Dieu pour murmurer une dernière oraison. Il finissait, lorsqu'un éternuement sortit d'un coin de la chambre, où il suspendait les vieilles soutanes en les recouvrant d'un grand rideau d'andrinople.

Le prêtre tressaillit mais ne perdit pas son sang-froid.

— Dieu vous bénisse, mon ami ! dit-il simplement.

Et en lui-même il ajouta :

— Manette avait raison : j'ai parlé trop haut tout à l'heure ; j'aurai tenté la cupidité d'un voleur.

Se voyant découvert, le garnement avança successivement la tête, puis tout le corps en dehors de sa cachette. L'exclamation : “ Dieu vous bénisse ! ” qu'il n'attendait certes pas, l'avait littéralement ahuri.

Le prêtre trouva bon de le mettre à son aise.

— Allons, mon ami, sortez tout à fait de cet abri qui sent la naphthaline et où vous éternuez... Approchez, je ne vous ferai pas de mal, bien que, je le devine, vous ne soyez pas entré ici dans l'intention de faire votre prière avec moi...

Et voyant que l'autre continuait à demeurer interdit, il poursuivit :

— Allons, asseyez-vous là et causons familièrement... A moins que vous ne mouriez de faim, auquel cas je vous donnerai à manger d'abord.

Le jeune homme était affamé ; au mot de “ manger ”, ses yeux de loup brillèrent.

Doucement, le prêtre redescendit, et, sans que Manette, occupée ailleurs, l'aperçut, il prit un peu de fromage, du pain et un pot de confiture.

— Voilà tout ce que j'ai pu ramasser, dit-il en plaçant le tout devant le misérable, qui se mit à dévorer bestialement.

Quand la dernière miette de pain eut disparu, il murmura, bourru :

— Merci !

Le prêtre l'installa sur une chaise en face de lui et lui dit :

— Vous avez eu de la chance de tomber au presbytère et non dans une autre maison où l'on aurait pu vous faire un mauvais parti. J'ai pourtant bien compris dans quel but vous vous êtes faulfilé dans ma chambre : vous saviez que je possède un billet de 100 francs...

Le vagabond fit signe que oui.

— Et vous espériez vous l'approprier pendant mon sommeil, quitte à me tuer si je venais à m'éveiller ?

Le jeune homme eut de nouveau un signe affirmatif et montra ses énormes mains capables d'étouffer un taureau.

Les yeux du prêtre exprimèrent l'admiration et non la terreur.

— Oh ! s'écria-t-il, les belles mains de travailleur !... Dire que, pourvu de tels moyens, vous perdez un temps précieux à faire le mal ! Vous seriez un si bon ouvrier si vous le vouliez !... De la force, peut-être de l'intelligence et de l'habileté... Enfin ! Donc, vous veniez me prendre ce pauvre billet, l'unique que renferme ma pauvre maison... Il est destiné à soulager demain une misère terrible... Et, tenez, si vous voulez, vous pourrez le porter vous-même au matin... A propos, avez-vous un domicile ?

— Non.

— Vous ne saviez pas où coucher ?

— Non.

— J'ai, à ce même étage, une petite chambre pourvue d'un bon lit, où couche parfois un ami ou un voyageur. Je puis vous l'offrir pour cette nuit.

— A... à moi ? bégaya le bandit qui n'en revenait pas de surprise.

— Oui, la maison du pasteur doit être celle de tous. Venez, mon ami, suivez-moi : voici la chambrette en question ; le lit est garni ; vous trouverez de l'eau pour vous laver ; vous dormirez sous ma garde... En retour, je ne vous demanderai qu'un service et je vous dirai lequel demain matin.

Sans un mot, sans un merci, le vagabond regarda le curé s'éloigner. Sa méfiance n'était pas morte.

— Il va m'enfermer ici, pensa-t-il, et prévenir la gendarmerie. Mais bah ! je ne me laisserai pas prendre.

Il prêta l'oreille. Dans la pièce voisine, on entendait le pas un peu lourd du vieux prêtre qui devait se déshabiller. Puis, ce fut le lit qui gémit sous son poids, et bientôt une respiration égale troubla seule le silence.

Le précoce bandit se sentit ému pour la première fois depuis bien longtemps sans doute.

— Il ne me vendra pas, murmura-t-il... Je ne l'aurais pas cru.

Il se pencha au dehors avant de se coucher. La fenêtre était assez basse pour lui permettre une évacion si le cœur lui en disait... Mais le cœur ne lui en disait pas.

Au dehors, il pleuvait et faisait froid.

Il referma les battants et regarda le lit...

Depuis combien de nuits n'avait-il couché que dans la paille ou sous un pont, à la belle étoile toujours ! Il secoua la tête et, tout habillé, se jeta sur la couchette qu'il trouva exquise et où il ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil.

Quant au billet de 100 francs, il n'y songeait plus.

De bonne heure, le lendemain, il s'éveilla. On s'agitait dans la pièce à côté. Encore un peu interdit par son étrange aventure, il se demandait comment elle finirait ; en tout cas il voulait revoir le curé... En attendant qu'il sortit de sa chambre, il fit un brin de toilette ; il était propre et reluisant quand l'ecclésiastique parut.

— Eh bien, avons-nous dormi notre content ?

— Oui... Monsieur... balbutia le jeune homme.

— Hé ! hé ! je m'en doutais, et sûrement vous n'auriez pas passé une si bonne nuit si vous aviez poursuivi votre projet de me dépouiller...

— Je n'en ai plus envie, dit nettement le bandit.

— Je le devinais... Maintenant, mon ami, nous allons descendre sans bruit afin de ne pas réveiller la vieille Manette, qui a besoin de sommeil le matin ; vous prendrez bien quelque chose... Moi, je dirai ma Messe, puis je confesserai... Et vous ?

— Moi, je poursuivrai mon chemin, murmura le vagabond en regardant le plancher.

— Pas avant de m'avoir rendu le service que j'ai réclamé...

— Soit, si je le puis.

— Vous connaissez le hameau qu'on appelle La Roque ?

— Oui.

— Dans la première maison... une mesure plutôt, vous trouverez les Commerel, de bien pauvres gens. Vous leur remettrez de la part d'une dame généreuse le billet de 100 francs.

— Moi ! s'écria le jeune homme en faisant un pas en arrière.

— Oui, vous, répondit le prêtre en le regardant au fond des yeux, parce que je suis per-

suadé que vous ne tromperez pas ma confiance, et que vous ne vous approprierez rien de cet argent. Ai-je raison?...

— Parole de Francis ! jura l'adolescent.

Il prit le billet que lui tendait le prêtre, le fourra dans sa poche, se coupa une tranche de pain à la miche rassise et partit en disant :

— Monsieur le Curé, dans une heure vous me reverrez.

Un peu perplexe, le prêtre le regarda s'éloigner.

— La bonne Manette me dirait que je suis imprudent, murmura-t-il, et pourtant j'ai confiance : il est des âmes qu'il faut prendre ainsi...

Or, tandis qu'il célébrait le Saint Sacrifice, Francis allait à grandes enjambées, entra dans la chaumine, y trouvait le pauvre ménage Commerel, et lui remettait l'envoi du prêtre.

Alors, devant l'allégresse de ces malheureux, devant leur reconnaissance aussi car grâce à lui, ils avaient plus tôt le soulagement de leur peine, il sentit son cœur se fondre doucement.

Comment avait-il pu nourrir des pensées de haine et de malhonnêteté, lui si jeune, qui n'avait pas encore souffert de la vie, et oublier si vite les enseignements de sa jeunesse !

Il rumina de graves réflexions en s'en retournant au village par les sentiers verts, tout humides et frais encore de la pluie de la nuit.

Et quand il reparut devant le prêtre, rayonnant, pour lui rendre compte de sa mission, il dit en achevant :

— Le père Commerel m'a appris qu'il travaillait à l'usine voisine, et qu'il y gagnait de bonnes journées avant sa maladie...

— Oui, et vous désirez y travailler, vous aussi, mon ami?... interrompit le curé tout joyeux. Le directeur de l'usine est un de mes amis... Je puis vous recommander à lui,...

— Oh! tout de suite, alors, s'écria Francis, car je suis disposé non seulement à gagner ma vie et à devenir un honnête homme, mais encore, jusqu'à ce qu'il soit guéri, je peux travailler à la place de Commerel et ne me réserver sur ma journée que juste de quoi me nourrir.

— Ce soir-là, en se couchant non loin de Francis, rentré en possession de la petite chambre d'ami, le curé de Mortignan se disait tout joyeux :

— Saint Pierre doit être content de moi : j'ai pêché un gros poisson... Par la confiance on arrive souvent à ramener de terribles natures... Pourtant, j'ai été un peu téméraire ; qu'aurais-je fait si mon bonhomme avait trompé mon attente? Mon Dieu ! pour payer les 100 francs perdus, j'aurais vendu ma vieille pendule, qui m'est pourtant bien utile ; ou bien je n'aurais plus jamais bu ni vin ni café... Mais tout est mieux ainsi!...

Roger DOMBRE.

(Les Jeunes).



LA RÉCOLTE DU BLÉ DANS L'OUEST CANADIEN.

# Le chapelet d'une marchande de cresson

RÉCIT D'UN MISSIONNAIRE IRLANDAIS

**T**ARASCON ! trente minutes d'arrêt ! Buffet !” Cette annonce sensationnelle me laissait indifférent malgré les souvenirs de Tartarin et d'Alphonse Daudet, lorsque la portière de mon compartiment s'ouvrit et qu'un prêtre à grande barbe entra. Salut respectueux de part et d'autre, et le nouveau venu s'assit en face de moi. Nos regards se rencontrèrent : oh ! les beaux yeux, ardents et purs, bleus comme le ciel ! J'interrogeai : “ Missionnaire ? — Oui. — Français ? Non ! Irlandais. — Alors, nous serons vite amis ”.

Pour abréger le voyage, je lui demandai... une histoire.

“ Ah ! vous voulez une histoire, une belle histoire... Eh bien, écoutez ”. Et tout le compartiment s'empressa autour du missionnaire irlandais.

Grâce à mes notes, ce touchant récit je puis le reproduire fidèlement. Le Père parlait très bien le français, ayant fait ses études en France à Paris.

\*

\* \*

La scène se passe à Londres. Je quêtai un jour dans les riches quartiers pour de pauvres petits orphelins qu'on m'avait amenés transis de peur et de froid. Je les avais distribués dans plusieurs familles honnêtes et chrétiennes, mais indigentes elles-mêmes. On m'avait signalé l'hôtel d'une grande dame très polie et très charitable, de religion vague et inconnue. Je m'y présentai : il faut avoir de ces audaces quand on est père des pauvres. J'entends encore le grelottement argentin de la clochette qui remplit de bruit la maison entière sous la pression du bouton électrique. Un appariteur majestueux à livrée toute rouge se présente...

“ Je voudrais parler à Madame. — Que faut-il annoncer ? ” J'avais ma carte dans mon bréviaire, portant mon titre de missionnaire ; je la passe au domestique. Celui-ci m'ayant toisé de la tête aux pieds, satisfait sans doute de cet examen préliminaire, m'introduit dans le salon d'attente. Salon splendide ! Tableaux de maîtres, superbe cheminée de marbre ornée de chandeliers de bronze et de bibelots délicats, sofas et fauteuils de style ancien : tout annonçait la hautaine et fastueuse décoration d'un salon aristocratique. Quant au pauvre missionnaire, gêné dans ses habits étriqués de clergyman, il détourna la vue quand la glace lui renvoya l'image trop fidèle de ses souliers aux formes inélégantes et de son triste et timide visage.

Tout à coup, la portière aux plis lourds couleur vieil or se soulève et la maîtresse du logis paraît. C'est une grande dame à la stature imposante. D'un geste accueillant et gracieux elle indique un fauteuil au missionnaire, s'asseyant elle-même sur une modeste chaise de bois sculpté ; une petite lumière inquiète et troublée brille au fond des yeux noirs. Alors le Père s'enhardit, parle de son œuvre de petits enfants abandonnés, de la nécessité de les secourir et de les moraliser pendant qu'ils sont jeunes pour qu'ils ne deviennent pas un péril pour la société quand ces jeunes chats seront devenus des tigres... La dame écoute, immobilisée, dans une attitude sympathique et pensive. Elle parle à présent : l'œuvre du missionnaire est fort touchante et fort utile, elle s'en occupera avec la plus grande bienveillance... Pendant ce petit discours, le Père, peu habitué aux mille détails de la toilette mondaine, ne peut s'empêcher d'admirer la somptuosité grave et modeste de son interlocutrice : la chevelure très noire est soutenue dans ses artifices chancelants par des peignes en écaille rehaussés de diamants ; aux doigts, c'est un ruissellement de bagues précieuses ; sur la robe de soie noire aux brisures et aux reflets métalliques, des applications de dentelle d'une blancheur de neige font penser aux tissus aériens des fils de la Vierge...

Soudain, un détail attire le regard du missionnaire : autour du cou de la noble dame, emmêlé aux chaînes d'or en sautoir, il croit distinguer un chapelet, un vulgaire et tout simple chapelet, cinq dizaines de grains noirâtres reliés par une chaînette de fil de fer, le tout terminé par une petite croix de cuivre. La dame sourit devant le regard étonné du missionnaire : “ Vous êtes surpris, mon Père, de voir ce chapelet à mon cou. Il ne me quitte jamais, je lui dois ma conversion à l'Église catholique. — Oh ! Madame, quel plaisir et quel bien vous me feriez si vous me racontiez cet heureux événement. — Très volontiers, mon Père, et comme vous êtes missionnaire, je vous autorise bien volontiers à la raconter aux fidèles que vous évangélisez pour la gloire de Dieu et de sa sainte Mère !

\*

\* \*

“ Je suis Anglaise, d'une famille riche. Mariée, j'avais élevé mes enfants. Leur éducation à peu près achevée, nous vivions heureux, parents et enfants, l'hiver en ville, l'été à la campagne. Par tradition de famille, plutôt que par convictions personnelles, j'étais protestante ; au fond,

je ne pratiquais aucun culte. Un jour, une jeune bonne, que je traitais en enfant gâtée, se permit de m'apporter dans ma chambre, au bout d'une pincette, avec une moue d'incommensurable mépris, un chapelet, ce chapelet. Je me mis à rire d'abord, puis je questionnai ma servante : "Où l'avez-vous trouvé?— Sur le seuil de la cuisine.— Qui l'a perdu, croyez-vous?— Oh ! sans doute cette vieille Irlandaise qui tous les matins nous apporte le cresson." Ah ! un remords me vint, je pensai à la peine de cette pauvre femme, affligée de la perte de cet objet pieux auquel sans doute elle attachait un grand prix, et je dis à la bonne : "Demain, quand l'Irlandaise reviendra, à quelque heure que ce soit, je veux être prévenu, je veux moi-même u i rendre son chapelet.— Bien, Madame ! je préviendrai Madame !" Et la petite espiègle se retira, plutôt contrariée de l'échec de sa mauvaise plaisanterie.

"Le lendemain, l'Irlandaise revint, passant par l'escalier de service aboutissant à la cuisine. Les bonnes l'attendaient : à sa vue, un éclat de rire qu'elles étouffent à grand'peine dans le revers de leur tablier blanc dit assez à la pauvre femme qu'on s'apprête à lui jouer un mauvais tour. Elle dépose son panier de cresson sur la table et se prépare à la riposte. "Vous n'avez rien perdu?— Si, j'ai perdu mon chapelet. Vous l'avez trouvé, rendez-le moi ; c'est mal de se moquer de la vieillesse et de la piété des pauvres gens ! Rendez-moi mon chapelet.— Nous ne l'avons plus, c'est Madame qui l'a, mais elle désire vous voir et que vous le réclamiez à elle-même.— Conduisez-moi, je vous prie, là où Madame m'attend..."

"Et elles riaient, riaient de la petite vieille qui rougissait, ratatinée et tremblante, devant la perspective d'être présentée à la dame si fière et si redoutée. Pourtant l'envie de retrouver son chapelet l'emporta sur sa timidité, et, toussoyant, marchant à pas menus, elle se laissa entraîner vers la chambre de la maîtresse du logis qui l'attendait, entourée de son mari, de ses enfants, des servantes et de Claire, sa jeune belle-sœur. Laissons la parole à la grande dame.

"J'étais dans ma salle à manger. Le chapelet de l'Irlandaise, jeté négligemment sur la table, faisait tache sur la nappe blanche. Je le pris du bout des doigts, d'un geste dédaigneux : "Vous reconnaissez cet objet, dis-je à la malheureuse avec un sourire de compassion?— Oui, Madame, c'est mon chapelet ; j'y tiens beaucoup et je vous serais bien obligée si vous aviez la bonté de me le rendre." Alors, moitié pour éprouver sa foi naïve, moitié pour me renseigner moi-même sur le sens de cette dévotion catholique, je me mis à l'interroger, sûre à l'avance de ne découvrir dans les réponses de l'ignorante que crédulité ridicule et enfantine superstition.

"Voyons, lui dis-je, comment osez-vous, en plein pays civilisé, transporter chez nous, Anglais, les coutumes dont rougissent les peuples sauvages eux-mêmes? Que des Cafres, des Hottentots mettent bout à bout des dents de singe ou des noix de coco, s'en fassent des colliers et récitent là-dessus des invocations à leurs fétiches grossiers et impuissants, passe, ce sont des sauvages ; mais vous, d'un pays et d'un siècle raisonnables, civilisés, prétendre honorer ainsi la Divinité ou Marie qui n'est qu'une créature comme nous, c'est trop fort ! Les bonnes riaient de toutes leurs dents blanches. La pauvre vieille tremblait, près de pleurer ; puis elle se redressa, ses yeux se fixèrent sur les miens avec une expression d'angoisse scandalisée... J'en eus pitié.

"D'un ton plus radouci, j'ajoutai : "Voyons, répondez, votre dévotion n'est pas intelligente, c'est de la superstition. Pourquoi tenez-vous tant à votre chapelet?— J'y tiens, Madame parce que le chapelet m'aide à prier comme ma mère m'a appris à le faire ; non, le chapelet n'est pas une superstition enfantine, l'Église notre Mère, qui compte parmi ses chefs et parmi ses membres tant de saints et de savants, a approuvé la récitation du chapelet, l'a encouragée de parole et d'exemple ; non, le chapelet n'est pas une superstition ridicule à l'usage des ignorants ! Le chapelet, c'est mon livre à moi qui ne sais pas lire, c'est mon trésor à moi qui suis pauvre, c'est mon soutien à moi qui suis si faible ! — Comment, m'écriai-je, pouvez-vous trouver de si grandes choses dans ces misérables petits grains?— Eh ! Madame, le grain de blé est bien vilain aussi, bien misérable quand on le jette en terre, ce qui ne l'empêche pas de devenir au printemps une jolie plante verte, joie des yeux, une moisson dorée en été, un pain tendre et savoureux pour apaiser la faim de l'homme, une hostie en laquelle Dieu descend pour nourrir nos âmes... Tout cela se cache dans un vil grain de blé... De même, à peine ai-je déroulé les grains de ce chapelet, une floraison magnifique de belles pensées se lève en mon esprit, mon cœur tressaille de foi, d'amour, d'espérance ; je comprends mieux la vie, la mort, l'éternité ; je prends la résolution de devenir meilleure et j'espère moissonner à la mort ce que je sème de vertus et de mérites pendant ma vie... grâce à mon chapelet."

"J'avoue que je restai interdite devant ce flux de hautes et sages paroles. "Je ne comprends pas, ajoutai-je, devenue soudain anxieuse et surprise : *comment dites-vous donc votre chapelet* pour en tirer tant de merveilles?... — Je suis heureuse de vous l'expliquer, Madame, à une condition, c'est que vous voudrez bien me rendre mon chapelet ; j'ai besoin de l'avoir en mains pour vous dire comment nous le récitons." Je me prêtais de bon gré à ce désir et rendis le chapelet. Elle prit le petit crucifix qui pen-

dait à l'extrémité, le baisa fort dévotement et traça sur elle le signe de la croix. Je m'exclamai avec une feinte colère : "Voilà déjà vos grimaces pieuses ! qu'est-ce que cela veut dire ?— Le baiser, Madame, est la marque de la tendresse : enfants, nous baisions avec un affectueux respect le visage, pour nous sacré, de nos mères ; nos mères mortes, nous baisions avec une tendresse fervente leur portrait. . . Eh bien ! le crucifix est le portrait d'un Dieu au moment où il mourait pour nous ; la croix reproduit le geste divin d'un Dieu qui, de son front couronné d'épines, ouvrait le ciel sur nos têtes, de ses pieds percés fermait l'enfer sous nos pas, de ses deux bras étendus attirait et accueillait les âmes qui se repentaient et voulaient l'aimer. . . Est-ce une grimace que de baiser les plaies endurées pour nous, une grimace que de refaire sur nous le geste sublime qui a racheté le monde ? . . . — Et après, insistai-je, ravie, au fond, de ces découvertes successives.— Après ? Nous disons le *Credo*.— Nous le disons aussi ! — Tant mieux pour vous, riposta la bonne vieille ; mais nous, catholiques, nous le disons avec la fierté de n'y avoir rien changé depuis des Apôtres, sans hésiter sur un seul point, sans excepter aucun article. Un illustre martyr, nous racontait un de nos prêtres, eut la mâchoire fracassée au moment où il confessait sa foi ; le tyran ricana : Crois-tu encore tes ridicules superstitions ? Et le martyr, ne pouvant plus parler, trempa son doigt dans son sang, et, avec cette encre sublime il écrivit par terre tout le *Credo* et quand il eut écrit : *Amen !* il expira. Nous sommes tous prêts à mourir ainsi.

"— Après le *Credo*, que dites-vous ?— Nous disons au commencement de chaque dizaine le *Pater Noster*.— Nous le disons comme vous, ajoutai-je non sans fierté.— C'est très bien et je vous félicite : il est juste et bon que tous ceux qui se disent chrétiens et croient en Jésus-Christ, fils de Dieu fait homme, redisent la sainte et divine prière qu'il nous a enseignée lui-même.— Mais, ajoutai-je avec un peu d'impatience, le principal dans le chapelet n'est pas de dire *Notre Père*, prière qui est commune à tous les cultes chrétiens ; le fond du chapelet, nous le savons bien, c'est l'*Ave Maria*. Et ici je vous arrête, ma bonne femme, et je vous demande comment vous osez, contre la défense divine, rendre à Marie, simple créature, un culte qui n'est dû qu'à Dieu seul ?— Permettez-moi de vous répondre, Madame, que nous adorons Dieu seul ; quant à sa digne et sainte Mère, il est très juste, très convenable, très salulaire de la prier et de l'honorer. N'est-il pas convenable dans une famille, quand on salue le chef de la maison, de présenter ses hommages à sa mère vénérée ? N'est-il pas tout naturel, quand on veut toucher le cœur d'un fils, de faire passer notre prière par le cœur et les lèvres de sa mère ? Vous nous reprochez l'*Ave*

*Maria* comme une superstition idolâtrique, mais, Madame, vous savez mieux que moi que l'*Ave Maria* est dans l'Évangile : quand nous prions Marie, nous suivons l'exemple, nous copions le geste, nous reproduisons les paroles de Celui qui a envoyé l'Ange dire à Marie et par son ordre : Je vous salue, Marie pleine de grâce. Nous honorons Marie comme Dieu veut que nous l'honorions, ni plus ni moins.

"— Soit, mais Dieu a dit de ne pas faire consister toute la prière en des répétitions de mots inutiles auxquelles ni l'esprit ni le cœur ne prennent part.— Aussi nous *méditons* nos paroles à la sainte Vierge. Notre chapelet est un livre, je vous l'ai dit ; chaque dizaine est un chapitre qui nous révèle un trait de la vie de Jésus et de Marie, caché aux profanes, un coin *mystérieux* mais combien doux à contempler de la vie du Christ adoré et de sa sainte Mère. Il y a d'abord le chapitre des joies. Nous avons si peu de joie, nous, les pauvres de la terre, que c'est un baume à nos cœurs ulcérés de méditer sur les joies de Marie ; il semble que nous les goûtions nous-mêmes, et c'est si doux de sourire quelquefois quand on pleure si souvent. Nous contemplons notre petite Reine de quinze ans saluée par l'Ange, comme future Mère de notre Dieu ; nous la suivons quand elle va porter la joie dans la charité à sa cousine Élisabeth ; nous la voyons jeune et tendre Mère, fière de son nouveau-né, le présenter aux baisers et aux adorations des bergers et des mages ; nous l'accompagnons au temple, offrant à Dieu, son Père, cet agneau très doux et très gracieux qui doit mourir pour nous ; nous le retrouvons avec elle, jeune, adolescent, après l'avoir perdu, et le reprenant avec amour dans sa demeure où il "leur était soumis". Que de leçons dans ces scènes charmantes ! Ce sont nos joies de mères et de chrétiennes que nous voyons passer sous nos yeux, nos prières sur nos berceaux, nos baptêmes joyeux, nos soucis maternels quand nos enfants nous quittent, nos enchantements quand nous les retrouvons, et pour eux, nous redisons : "Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort." Voilà ce que dit mon chapelet : il me réjouit, nos joies sont si rares ! Il me console, nos peines sont si fréquentes ! Je suis vieille, Madame, j'ai fait la plus terrible et la plus douce des expériences, celle de la vie ; or, dans la vie, la joie est une goutte d'eau, la douleur est un océan ; qui nous consolera ? Le riche console-t-il le pauvre ? Hélas ! c'est à peine s'il laisse tomber de la table de ses festins quelques miettes de pain pour nous payer, nous qui lui apportons chaque jour le fruit de nos peines ! Voilà trente ans, Madame, que je frappe chaque jour à votre porte ; je suis venue par le froid et la neige, je suis venue les jours de joie et de deuil ; le jour où mon mari est mort, j'ai laissé son cadavre

rigide sur le lit funèbre et je suis venue, les yeux rouges, les mains glacées, gagner le pain de mes enfants. Qui m'a adressé une parole de compassion ? Personne. Alors, j'ai pris mon chapelet au chapitre des douleurs. J'ai médité sur Jésus agonisant, suant la sueur de la mort et accablé sous le poids de nos crimes, implorant la pitié qui ne venait pas ; je l'ai contemplé sanglant, les yeux remplis de larmes sous les mille piqûres vives et saignantes de la couronne d'épines ; j'ai assisté à la scène atroce de la flagellation de tout son corps ne faisant qu'une plaie ; je l'ai suivi dans sa marche au Calvaire, sous les huées de la foule et le regard désolé de sa pauvre Mère ; j'étais avec lui sur le Calvaire, j'ai entendu son terrible cri d'angoisse : Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Je l'ai accompagné en esprit au tombeau avec sa Mère désolée. J'ai uni mon cœur à leur cœur, j'ai poussé vers eux le cri de ma plainte et de ma douleur, j'ai pris patience pour eux comme ils ont souffert pour moi ; et, quand je me suis relevée, j'étais plus forte, plus disposée à souffrir encore, encore, si de ma souffrance devaient sortir mon salut et le salut d'une âme !

“ Ce n'est pas tout encore, Madame, et pourtant je veux, puisque vous me le permettez, lire devant vous jusqu'à la dernière page ce livre si beau, si consolant, mon chapelet. — Dites, oh ! je vous en supplie, répondez-je à l'humble femme, vos paroles me font du bien. Elle continua : Il y a dans le chapelet des mystères de joie, des mystères de douleur ; il y a enfin, il y a surtout des mystères de d'espérance. Nous les appelons des mystères glorieux. Après avoir pleuré avec Jésus et sa Mère sur le tombeau qui trois jours enferma son corps couvert de plaies, nous le contemplons ressuscité, montant au ciel ; avec les Apôtres, nous recevons de lui et par lui l'Esprit de charité, de force, de courage ; nous assistons, les larmes aux yeux, à la mort de Marie sur la terre, à son triomphe en corps et en âme dans les cieux.

“ Et je me dis : la vie n'est rien puisqu'elle passe ; l'éternité est tout puisqu'elle reste. Nos peines, nos travaux, nos deuils passeront : après le sommeil dans la mort, la résurrection dans la vie, dans la joie, dans le repos, dans le bonheur enivrant de Dieu aimé, de Dieu possédé pour toujours, de nos familles retrouvées, réunies pour ne plus être séparées jamais. Courage mon âme, le ciel c'est demain. Voilà ce que nous dit notre chapelet et voilà pourquoi nous l'aimons : avec lui et par lui, nous passons dès cette terre quelques instants dans le ciel emportés sur les ailes de l'espérance, nous allons jusqu'au ciel, jusqu'à Dieu.”

\* \* \*

“ La pauvre femme ne nous voyait plus ; elle suivait l'inspiration sacrée qui transformait son

visage et faisait vibrer sa parole. Je me taisais auprès d'elle, profondément bouleversée ; je pleurais, mes servantes partageaient mon émotion, leur sourire railleur avait fait place à la surprise d'abord, à la sympathie ensuite... Je pris dans mes deux mains les mains gercées de la pauvre, froides comme des doigts de morte, et et les portai à mes lèvres et j'osai faire cette prière : “ Accordez-moi une grâce, lui dis-je, donnez-moi votre chapelet en souvenir. Je le garderai avec respect, et, peut-être que bientôt je le dirai avec vous et comme vous. — Bien volontiers, Madame, et que la Mère puissante et bonne vous amène à la lumière, au bonheur de notre sainte foi.” J'ajoutai en lui faisant une douce violence : “ Acceptez une modeste offrande pour l'achat d'un nouveau chapelet.” Elle remercia, et, s'inclinant dans une gracieuse révérence à la mode ancienne, elle disparut, suivie de mes bonnes et des autres personnes de ma famille.

“ Restée seule, je tombai à genoux et je dis mon chapelet comme l'humble et sainte femme m'avait appris à le dire. Le lendemain, j'allai frapper à la porte d'un monastère voisin ; on m'instruisit, et, depuis, je le dis avec une immense joie : je suis et je veux mourir catholique. Dès lors, comme une relique sacrée, j'ai pris l'habitude de suspendre ce modeste chapelet à mon cou ; il ne me quittera plus vivante et je veux qu'il descende avec moi au cercueil.

“ Devenue catholique, je n'eus de repos que lorsque je vis mon mari, ma belle-sœur, mes sept enfants, convertis comme moi. J'obtins, par la récitation fidèle et pieuse de mon chapelet, ce miracle. Si vous voulez savoir le nom de notre chère Irlandaise, elle s'appelait Feenan sur la terre ; elle est maintenant une sainte dans le ciel.

\*

\* \*

Tel fut le récit de la grande dame. — “ Voilà mon histoire, ajouta le missionnaire : n'est-ce pas qu'elle est belle ? Je vous la garantis authentique.”

Je remerciai au nom de toutes les personnes présentes, et, au nom de tous, je promis de mieux estimer, de mieux comprendre, de mieux réciter cette couronne des plus belles fleurs, des plus belles prières de l'Église.

Oh ! oui, aimons notre chapelet, et, pour mieux l'aimer, méditons-en les touchants mystères ! C'est le conseil que nous donne le converti de la “ bonne souffrance ”, notre cher François Coppée :

Et pour moi ces grains noirs sont comme une  
[semence  
Qu'avec un grand amour je jette au ciel immense.  
Chaque Ave va tientôt, miracle merveilleux,  
S'épanouir aux pieds de la Reine des cieux.

Et, suave parfum, ma prière fleurie  
Montera doucement vers la Vierge Marie.

Et la Vierge très douce répondra en faisant descendre sur nous une pluie de roses, de grâces, de bénédictions qui nous rendront saints sur la terre et dans le ciel ! Répétons avec un de nos pieux cantiques : "Rosaire béni, tes fleurons sont d'or, soit toujours notre cher trésor !" (1)

R. P. Charles DURAND,  
C. SS. R.

## Là-haut avec vos anges! . . .

**Q**UEL âge avait-elle bien ? Personne ne le savait. On la disait vieille, très vieille, et elle l'était assurément. Elle ne marchait plus qu'à pas lents, toute courbée, sa face ridée rejoignant presque la main amaigrie qui s'appuyait sur la poignée d'un long bâton noueux.

Dans l'immeuble qu'elle habitait, tout près du Père-Lachaise, en l'étroite rue Houdart, elle n'avait jamais parlé encore qu'à sa concierge. Lorsqu'elle sortait pour quelque course, sans lever la tête, elle jetait d'une voix menue :

— Je m'en vais.

En retenant, de la même voix sans timbre, elle disait :

— Me voilà.

La concierge, invariablement, haussait les épaules. Depuis vingt ans qu'elle était là, pas un visiteur n'avait réclamé son étrange locataire. Alors, pourquoi la mère Amar — c'était son nom — s'acharnait-elle à l'aviser qu'elle sortait ou qu'elle rentrait ? Qui donc attendait-elle avec une aussi farouche obstination ?

Une fois, une seule — elle ne devait pas recidiver, — la concierge, excellente femme, simplement un peu curieuse, avait cherché à savoir. D'un ton de sympathie, très doucement, elle avait interrogé :

— Ça m'ennuie pour vous, ça m'ennuie, oui, mère Amar, que jamais ne vienne la personne que vous attendez . . .

La vieille femme, brusquement, s'était redressée et, le regard dur, le front raviné de rides plus profondes, elle avait interrompu :

— La personne que j'attends ? Que voulez-vous dire, Madame ?

La concierge avait battu en retraite :

— Rien, mère Amar, rien . . . Je suis une simple, moi . . .

— Vous ? Pas les autres, n'est-ce pas ? Expliquez-vous ! . . .

— N'allez pas supposer mille choses . . .

— C'est vous qui les supposez ! . . .

— Moi ? Mais non . . . c'est de vous voir me prévenir ainsi à chaque sortie . . .

— Allons donc ! Parlez, mais parlez donc . . . et parlez net. Que vous a-t-on dit ?

— Rien, je vous assure, rien . . . mais . . .

— Mais ?

— Mais je ne puis pas ne pas m'intéresser à mes locataires . . . Et si je pouvais vous être de quelque utilité ? . . . Pour . . .

— Pour ? . . .

— Pour . . .

— Pour ? Mais, achevez donc . . .

La mère Amar s'était rapprochée de la concierge, menaçante. Celle-ci coupa court :

— Je vous assure que je ne sais rien, rien . . . Je vous parlais par sympathie vraie . . . Vous êtes seule . . .

— Oui, seule . . . Bien seule . . . Laissez-moi donc seule ainsi, et toujours . . . toujours . . .

Elle sortit. Tandis qu'elle s'éloignait, la concierge monologuait :

— Oui, toujours . . . On ne m'y reprendra pas . . . Mais que cache-t-elle donc ? . . . Quel secret pèse sur sa vieillesse . . . pour qu'un mot rapide jeté en passant l'ait à ce point bouleversée ? . . .

\*

\* \*

Si la concierge eût chaque soir suivi la mère Amar en sa lente promenade, peut-être eût-elle pressenti quelque chose du douloureux passé de la vieille femme.

Tous les jours, en effet — sans qu'elle y eût manqué une fois depuis bientôt cinquante ans, — tous les jours elle se rendait au Mur des Fédérés, le Mur fameux où tombèrent, en mai 1871, tant de communard, pour la plupart des malheureux trompés et entraînés par une poignée de misérables . . .

La mère Amar demeurait là quelques minutes, grave, recueillie. Les deux mains appuyées sur son bâton, elle fixait d'un regard éploré le mur sinistre. Bientôt ses yeux se mouillaient. En les essuyant, elle se retirait, plus courbée chaque jour, et murmurant d'une voix dolente !

— Mon pauvre Amar ! Mon pauvre Amar : Ah ! vraiment, quelle mort ! . . . Toi si bon, si vaillant, si jeune encore ! . . . Et nous nous aimions tant !

La voix s'infléchissait et tremblait davantage alors qu'elle achevait :

— Mais toi, toi, notre enfant, toi, Désiré, es-tu tombé aussi là ? . . . Je n'ai pas pu savoir. Je ne saurai jamais . . .

(1) Cette touchante histoire est tirée du beau livre *Histoires vécues* du R. P. Durand ; en vente au monastère de Ste-Anne de Beaupré. Prix 50 sous, 55 franco.

Jamais... De la mort de son mari, Pierre Amar, habile ébéniste au faubourg, elle ne pouvait douter. De loin, elle l'avait vu tomber... vus de ses yeux... Leur fils, leur Désiré, fier adolescent de seize ans, accompagnait son père, luttant pied à pied avec lui contre les troupes régulières, l'armée de la France. Il avait disparu... D'aucuns prétendaient l'avoir vu, à terre, grièvement blessé... Mais depuis? L'avait-on achevé? Ses blessures étaient-elles mortelles? S'était-il échappé ainsi que quelques fédérés?... Toutes les recherches de sa mère étaient demeurées vaines. Et contre toute espérance, surtout après des années, elle voulait espérer encore, toujours, et elle l'attendait...

Avant l'année terrible, les Amar demeuraient non loin de la place de la Nation. Après la Commune, la veuve avait déménagé et s'en était venue abriter sa douleur et sa solitude aux abords du Père-Lachaise. Là, au moins, on ne la connaissait pas. On ne la questionnait pas.

De loin en loin, elle se rendait à leur ancienne demeure pour rappeler aux concierges qui s'y succédaient qu'elle vivait toujours et qu'elle habitait maintenant rue Houdart. A chaque visite, elle questionnait, timide, angoissée :

— N'auriez-vous reçu aucune lettre pour la mère Amar? Personne ne l'a-t-elle demandée? La réponse ne variait guère :

— Mais non, grand'mère, non... D'ailleurs, puisque nous avons votre adresse, nous aurions fait suivre les lettres et nous aurions envoyé les visiteurs rue Houdart...

— C'est vrai... C'est vrai... Je suis venue tout de même...

— Oh ! cela ne fait rien...

— Non, rien...

Elle se retirait, confuse, rougissante, et revenait quelques mois plus tard, traînant partout le XXe son pauvre corps émacié et son âme meurtrie...

\*

\* \*

Si encore un rayon de foi avait illuminé sa vie finissante !... Mais non. Elle ne croyait plus à rien qu'à sa misère, et sa pensée aigrie en creusait sans répit l'âpre et décevante amertume.

Jusqu'aux enfants qu'elle épouvantait et qui la fuyaient. L'un d'eux, en courant, un soir, l'ayant heurtée, elle le menaça rudement de son bâton, et tous, depuis ce jour, s'écartaient vivement sur son passage.

Tous, ou presque tous. Seule, une fillette ne s'éloignait pas, et, quand s'avancait la mère Amar, Gabrielle levait sur elle son clair regard. Plutôt timide et réservée, la fillette se livrait peu d'ordinaire. L'âme était d'une droiture rigide, et dans l'enfant on devinait la femme du devoir austère qu'elle serait demain. Le cœur était bon, très bon, d'une bonté discrète qui

avait en horreur de s'étaler, mais que l'on sentait intense, profonde...

Depuis des années qu'elle voyait passer la mère Amar, elle s'était prise pour la vieille femme d'une invincible pitié. Son cœur s'était ému de la solitude exaspérée de cette voisine au regard farouche. Elle avait bien des fois questionné sa maman :

— La mère Amar n'a donc plus de famille?

— Non apparemment... Non sans doute. Au vrai, on ne sait pas...

— On ne lui connaît pas d'enfants?

— Je ne pense pas, Gabrielle.

— Mais a-t-elle été mariée?

— Je le crois... On le dit. On le suppose. Mais sait-on bien?

— Les personnes de son âge devraient savoir?

— Assez difficile, Gabrielle. La mère Amar s'en est venue rue Houdart vers la trente-cinquième année. Elle est arrivée seule, n'a rien dit. On n'a rien su jamais. Les voisins se sont livrés à mille suppositions, la concierge a interrogé, mais en vain. Jamais elle n'a rien voulu dire, jamais elle n'a rien dit...

— Jamais? Comme elle doit être malheureuse ! Et je suis peu bavarde, mais il me semble que ce me serait une souffrance atroce de ne pouvoir, quand je souffre, m'ouvrir, me confier à toi, maman, ou à ma sœur Irma, ou à une amie, Geneviève, par exemple...

— Certaines âmes préfèrent, Gabrielle, garder jalousement pour elles seules leurs peines, leurs chagrins. A mon avis, elles ont tort. As-tu remarqué, en lisant l'Évangile, qu'à trois reprises au soir de son agonie, le Maître confia la tristesse mortelle de son âme à ses apôtres préférés?

— Oui... Comme je plains la mère Amar, maman ! Ah ! si je pouvais quelque chose pour elle !

Le silence tombait. La mère Amar passait et repassait, drapée dans son mutisme, énigme troublante dont personne ne pénétrait le secret.

Un soir qu'elle rentrait et que Gabrielle la considérait avec une pitié attendrie, elle échappa brusquement le bâton sur lequel elle s'appuyait. La fillette, d'un mouvement rapide, s'élança, le ramassa, et le lui tendit avec un sourire timide :

— Voici, Madame...

D'abord elle eut un sursaut de colère, de la main fit effort pour prévenir le geste de Gabrielle. Et puis, devant ces yeux qui imploraient, elle se radoucit. Même, après une hésitation, elle murmura un merci, et de sa main libre elle caressa légèrement les boucles blondes de la fillette.

De ce jour, Gabrielle osa bien saluer la mère Amar chaque fois qu'elle la rencontrait, et celle-

ci répondit fidèlement à son salut. Le dialogue était court :

- Bonsoir, Madame...
- Bonsoir, petite...
- Vous rentrez ?
- Oui, petite...
- Allons, bonsoir, Madame...
- Bonsoir, petite...

La mère Amar, disparue, la "petite" courait conter la chose à sa mère et à sa sœur aînée Irma :

— Nous nous sommes dit encore bonjour, la mère Amar et moi...

- Ah !
- Oui... J'en suis bien heureuse...
- Tant mieux !
- Ne crois-tu pas, maman, qu'ainsi la mère Amar est tout de même moins seule ?
- Peut-être !...
- Sûrement !...
- Tu es bien affirmative, Gabrielle...

C'était pourtant Gabrielle qui avait raison... A son retour du Mur des Fédérés, la vieille femme, dont le regard autrefois demeurait obstinément baissé, cherchait maintenant la fillette. S'il lui arrivait de ne pas la rencontrer, elle rentrait — le croira-t-on ? — plus sombre encore que de coutume, plus aigrie, plus ulcérée, plus vieillie...

\*

\* \*

Plus vieillie... Elle vieillissait terriblement, en effet. Ses jambes ne la portaient plus qu'avec peine, sa main tremblait en serrant son bâton. Son regard, affaibli, ne reconnaissait plus guère que sa petite amie. Seul, son cœur ne parvenait pas à épuiser sa puissance de souffrir. L'approche de la mort avivait mieux sa sensibilité.

Un soir de novembre 1918, quelques jours après l'inoubliable armistice, elle ne sortit pas. Gabrielle, qui l'avait guettée, fut vivement déçue. Elle s'informa auprès de la concierge :

- La mère Amar serait-elle souffrante ?
- Je ne pense, pas. Mais pourquoi donc ?
- Elle n'est pas sortie ce soir !
- Vraiment ?
- J'en suis sûre...
- Je n'y avais pas pris garde. Peut-être, alors, est-elle fatiguée... Mais elle ne doit pas être bien malade, car, en distribuant le courrier, à midi, je l'ai entendue aller et venir dans sa chambre...

— Alors, bien.

Le lendemain, la mère Amar ne parut pas davantage. Gabrielle, de nouveau, interrogea :

- Avez-vous des nouvelles ?
- Point... Et je n'ose en solliciter...
- Tout de même, Madame ?
- Tu ne connais pas la mère Amar, Gabrielle !...
- Mais si elle était mourante ?

— Oui... Enfin, on verra...

— Ne frappez-vous pas demain à sa porte ?

— Si, mignonne...

Le surlendemain, quand revint Gabrielle, la concierge ne savait toujours rien. En sa crainte de la vieille femme, elle avait attendu encore. Alors, Gabrielle, malgré sa timidité, devant le clair devoir, n'hésita plus. Elle dit :

— Ce serait bien... Elle n'osera pas te rabrouer ou elle te rabrouera moins... Monte donc... Au premier, à droite, la porte au fond, tout au fond...

Gabrielle monta. Son cœur battait à peine plus fort lorsqu'elle frappa. Presque aussitôt une voix faible, lointaine, répondit :

— Entrez...

Elle tourna le loquet et pénétra dans la chambre qui abritait depuis cinquante ans bientôt l'isolement de la mère Amar. Chambre presque nue et où elle ne vit, en dehors du petit lit de fer, qu'une table, une chaise et un fourneau. La vieille femme était couchée. Ses longs bras pendaient de chaque côté du lit. Elle se retourna lentement. La fillette saluait, comme elle faisait dans la rue Houdart :

— Bonsoir, Madame.

— Ah ! c'est toi, petite ?

— Oui, j'étais inquiète. Seriez-vous souffrante ?

— Je m'en vais, petite...

Gabrielle ne comprit pas, d'abord :

— Vous vous en allez ?

— Oui, je m'en vais... C'est la fin... N'ai-je pas souffert assez ?

Gabrielle prit la main de la malade :

— Je vais dire à maman que vous souffrez...

Elle enverra le médecin. Vous guérirez...

La vieille femme secoua la tête :

— Non, petite, non... J'aurai bientôt fini de souffrir. Je puis mourir...

Elle ferma les yeux. Et soudain une sueur la couvrit toute, et elle se prit, pendant quelques minutes, à délirer à voix haute. Toute sa vie passait devant elle, et elle en rappelait, détaillait les brèves joies et les souffrances prolongées...

Les brèves joies de son enfance, là-bas, à Montouge, où demeuraient ses parents, des Savoyards venus jeunes à Paris, et dont elle était l'unique enfant, gâtée, choyée, et puis de sa jeunesse, lorsque, ses parents morts, elle avait épousé Amar et qu'il leur était né un enfant, leur Désiré. Mais survenait la guerre, survenait la Commune. Entraîné par des camarades, Amar était tombé dans les rangs des fédérés. Elle le revoyait couché de côté, ensanglanté, râlant... Et elle appelait leur fils, leur Désiré très cher, l'interrogeait... Qu'était-il devenu ? Mort aussi, lui, sans doute... Disparu ? Non, apparemment, car il fût revenu lors de l'amnistie... Ah ! pourquoi s'en était-il allé en la fleur

de sa fière adolescence, laissant si seule sa pauvre mère, qui s'obstinait à l'appeler et à l'attendre ? Et c'étaient les souffrances prolongées d'une attente de près de cinquante ans, sans aucune consolation, sans aucun espoir, sans le plus faible rayon de joie... Seule, une fillette, une enfant, parfois gentiment la saluait. Et c'était tout, tout...

Elle se tut. Gabrielle écoutait, toute bouleversée, devant la douleur exaspérée de la malheureuse.

Peu après, la mère Amar rouvrit les yeux. Elle paraissait ne se souvenir de rien. La sueur tombait, et une pâleur mortelle couvrait son visage émacié. Elle reprit :

— Oui, je m'en vais, petite... Je m'en vais...

La voix était faible, le regard perdu, et les mains agitaient, rejetaient, chiffonnaient le drap qui recouvrait le lit misérable. Gabrielle eut peur. Mourir... Si la mère Amar allait mourir ? Mourir... La fillette ne savait que vaguement ce qu'était la terrible chose, ne savait qu'imprécisément comment on s'en allait. Son bon ange l'éclaira-t-elle ? Hardiment, elle dit :

— Tout à l'heure je parlerai à maman du médecin... Mais ne voudriez-vous pas un prêtre ?

A ce mot, le pauvre visage trahit un inexprimable effroi. Gabrielle, cependant, reprit :

— Oui, un prêtre...

— Un prêtre !

— Vous vous confesseriez, Madame... Vous seriez mieux ensuite, heureuse...

La vieille femme parut rappeler ses souvenirs et murmura :

— Me confesser !... Je ne l'ai plus fait depuis ma première Communion... Ma première, ma dernière... Je ne saurais plus...

— Le prêtre vous aiderait... Ce serait facile...

De la main, la mère Amar sembla repousser quelque spectre, referma les yeux, se tut...

Sa pâleur augmentait. Son souffle se faisait lent, pénible, elle hoquetait. Gabrielle se demanda si elle ne devrait pas courir en hâte chercher un prêtre à Notre-Dame de la Croix. A ce moment, la longue main décharnée de la mourante saisit la fine main potelée de la fillette, la serra. Et la mère Amar répéta :

— Je m'en vais... Merci, petite...

Mais la "petite", pâle aussi, elle parlait avec autorité :

— Mère Amar !...

— Petite...

— Puisque vous allez mourir, dites au bon Dieu que vous l'aimez bien...

— Je ne sais pas...

— Je vais dire, vous répéterez...

— Oui, petite...

Gabrielle jetait de brèves oraisons jaculatoires que la mourante répétait, d'une voix toujours plus faible :

— Mon Dieu, je vous demande pardon de toutes les fautes de ma vie...

— Mon Dieu, je vous remercie de toutes vos bontés pour moi...

— Mon Dieu, je crois en vous, j'espère en votre infinie miséricorde, je vous aime de tout mon cœur...

— Mon Dieu, pardonnez-moi..., je vous aime !...

Tout en priant ainsi, la fillette, du regard, cherchait dans la chambre un crucifix, une statue de Notre-Dame... Rien...

Comme les yeux de la vieille femme allaient se fermer pour jamais, Gabrielle détacha le crucifix d'or qu'elle portait suspendu à son cou, l'approcha des lèvres de la mourante :

— C'est votre Dieu... Il est mort pour vous...

Les lèvres exsangues baisèrent le crucifix, et la tête, lourdement, retomba sur le dur oreiller...

\*

\* \*

La mère Amar était entrée en son éternité, rencontrant enfin le Dieu qu'elle avait oublié ici-bas...

... Lorsque, cinq minutes plus tard, inquiète de ne pas voir reparaître Gabrielle, la concierge pénétra dans la chambre, la fillette de douze ans, à genoux, la main dans la main de la morte, priait Dieu pour elle. Et la concierge surprit la fin de sa prière ardente :

— Elle a tant souffert sans vous, ô mon Dieu ! Ayez pitié d'elle, et tôt, recevez-la en votre paradis, tout là-haut, là-haut avec vos Anges !...

J. DE TAUVES.

(*L'Étoile Nécéliste*)

## UNE FAIM D'HIPPOTAME

Il s'appelle Pierre comme vous et moi. Il habite à New-York une cage de dimensions respectables avec cour, eau, j'allais dire gaz, électricité, tout confort. Pierre n'est autre que l'hippopotame du jardin zoologique.

Il mange quotidiennement 150 livres de foin, 15 livres de pain, 5 choux, 60 livres de grain. Au prix de ces denrées, voici un convive qui doit coûter cher à la municipalité.

On disait communément une faim de loup. Il faudra dire désormais une faim d'hippopotame. Tout compte fait, ce pachyderme aquatique mange vingt fois autant que le lion, qui se contente de douze livres de beefsteak cru par jour.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

# “FEMMES HÉROÏQUES” (1)

par le R. P. DUCHAUSSOIS, O. M. I.

**L**E Père Duchaussois est un héros des missions de l'extrême-nord.

Il était à ce front avancé des combats apostoliques et civilisateurs l'un des pacifiques et surnaturels soldats. Ses supérieurs l'en ont rappelé un moment et l'ont prié de nous donner relation des faits extraordinaires accomplis par les missionnaires, dans les vastes plaines glacées.

On fait grand état, dans notre monde frivole, du marin qui risque une course de quelques jours ou de quelques mois aux mers polaires.

C'est un exploit, certes, et l'on s'émeut quelquefois pour de moindres motifs.

Mais la publicité, et le public qui lui est si docile, font peu de cas, généralement, du missionnaire qui, dans les mêmes lieux, à travers des périls plus grands peut-être, plus continus certainement, consacre une vie entière à la recherche de vies humaines à soulager, de consciences à instruire.

L'histoire elle-même garde sur ce point d'étonnants silences.

Cependant, la vie missionnaire d'un peuple, son dévouement à la propagande des idées ne sont pas l'aspect le moins digne d'intérêt de son histoire.

On a matérialisé l'histoire, sous prétexte de l'écrire avec science. Et c'est un spectacle bizarre que les synthèses dressées par de prétendus savants si fort silencieux sur plus d'un point capital. Elles boitent les pauvres synthèses et ne vivent guère plus d'un demi-siècle.

Il leur faut disparaître, complètement discréditées.

Et ceci arrive surtout depuis que l'on se préoccupe de préparer des sources copieuses pour l'écrivain : semaines de missiologie, revues des missions, bibliographies, relations de missionnaires, expositions missionnaires, etc. En Allemagne, en Belgique, en France, à Rome, un peu partout, dans les capitales intellectuelles du monde entier il se fait en cette matière un grand travail.

Du reste, les missionnaires sont l'avant-garde de la civilisation et ses plus merveilleux agents. L'histoire politique ne peut les négliger sans s'exposer à de curieuses erreurs. M. Georges Goyau a signalé cette sorte d'aveuglements historiques dans la préface aux *Martyrs de la Nouvelle-France* qu'il a publié en collaboration avec M. Georges Rigault. En négligeant d'apercevoir dans le mouvement d'un siècle, le travail des missions on en fausse presque toute la physionomie.

\*

\* \*

Le R. P. Duchaussois est l'un des bons ouvriers de l'histoire des missions.

Il écrit de tout son cœur d'apôtre, avec un talent vigoureux de conteur et une belle simplicité.

Il écrit de faits qu'il a vécus aux côtés des héros de ses récits et on ne l'aperçoit jamais.

Aussi on le lit avec un grand délice. Il émeut et même l'Académie française.

Celle-ci lui a couronné son premier volume, *Aux Glaces Polaires*.

Et je vous défie bien de lire sans une larme *Femmes Héroïques*.

Ces femmes héroïques sont des Canadiennes françaises, des Sœurs Grises de Mme d'Youville.

A la demande des Provencher et des Taché, elles sont parties dès le printemps de 1844. Dans un canot de 40 pieds, à travers les caisses et les ballots, par monts et par vaux, lacs, rivières, rapides et *portages*, elles se rendirent à Saint-Boniface, puis de là montèrent tranquillement jusqu'à l'extrême-nord. Du lac la Biche à Mac Murray, elles furent les premières femmes blanches à se risquer sur les rapides et les cascades.

Aujourd'hui, elles ont des missions chez les Esquimaux, à Aklavik : hôpital, pensionnat, école, garderie. Après avoir donné l'instruc-

(1) Ce beau livre est en vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec. Prix : \$0.85 franco.

tion aux Indiens du nord américain, elles sont allées toujours plus haut vers les étendues polaires, où elles doivent vivre de poissons comme les indigènes, souffrir la faim et le froid, les pires promiscuités parfois. Jusqu'à ce qu'elles s'acheminent vers le ciel, laissant à cette terre ingrate leur dépouille mortelle. Car ces héroïnes ne veulent jamais retourner en arrière, abandonner leur poste avancé.

Un protestant, fonctionnaire supérieur du gouvernement canadien, déclarait à la vue de tout leur dévouement et de leur admirable charité :

*"They are wonderful civilizers.— Ce sont de merveilleuses civilisatrices !"*

Oui, impossible de lire sans une profonde émotion la vie et les œuvres de ces jeunes filles canadiennes-françaises qui écrivent avec le sang de leur vie et au prix de souffrances quotidiennes, à l'autre bout du monde civilisé, de si belles pages de la vocation apostolique de notre petite nation.

Il faut lire et faire lire chez nous, *Femmes héroïques* du R. P. Duchaussois.

Cela nous aidera à acquérir certaine fierté, que nous ne connaissons pas assez, de notre foi catholique et de ses œuvres profondes.

Ferdinand BÉLANGER.

## OBLIGATIONS

Pour l'impression de vos



Certificats

Actions

Obligations  
(Débentures)

Adressez-vous à

L'ACTION SOCIALE LTÉE

QUÉBEC

## L'APÔTRE

est un magazine qui devrait se trouver dans toutes les familles

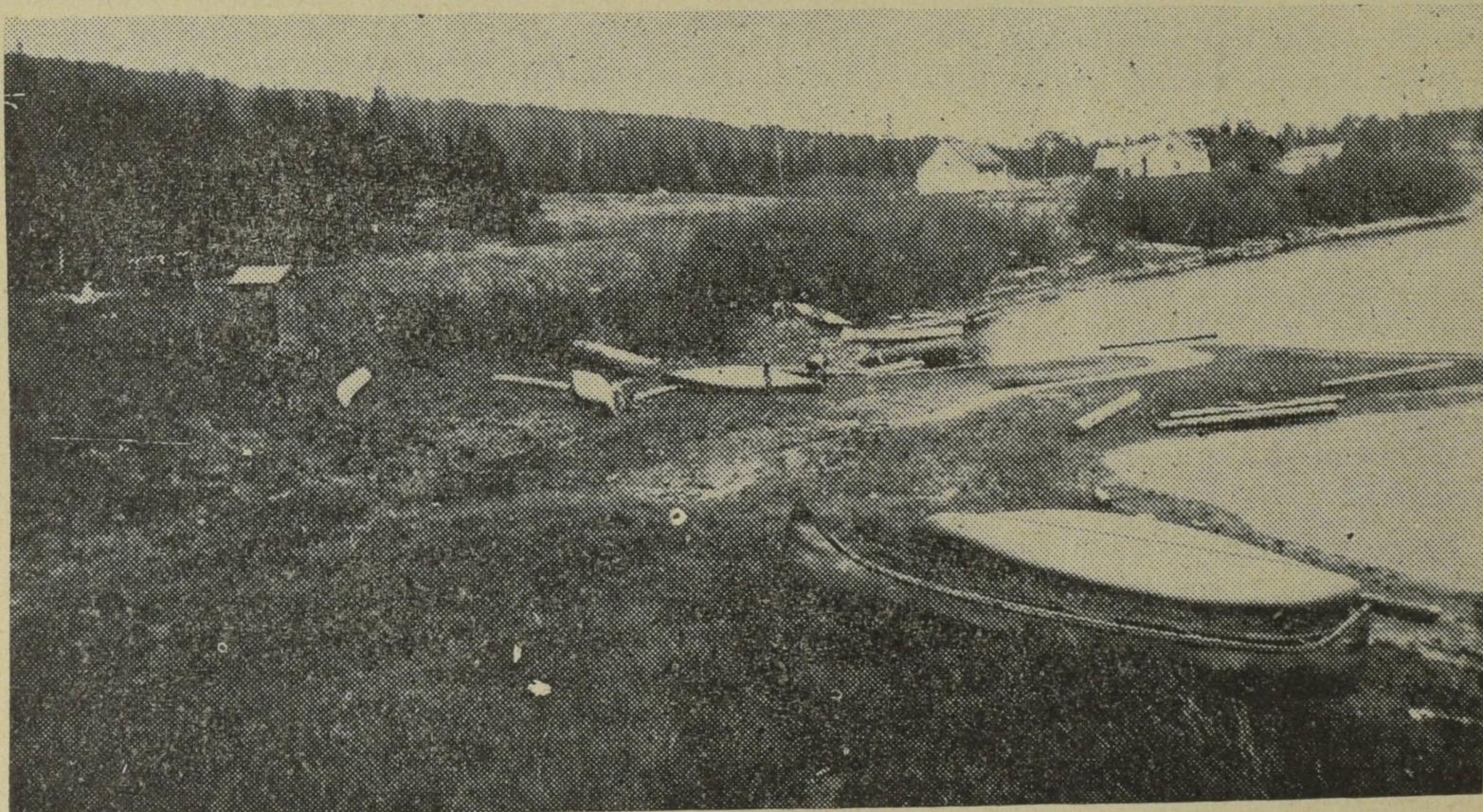
LECTURE POUR TOUS

(Jeunes et vieux)

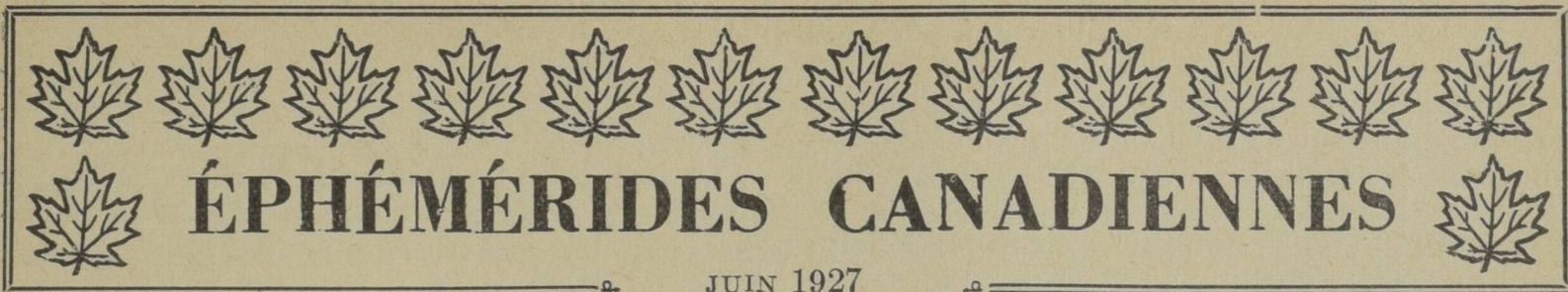
--: PRIX EN ARGENT A GAGNER CHAQUE MOIS :--

Prix de l'Abonnement : \$2.00 par année.

103, rue Ste-Anne : : : Québec.

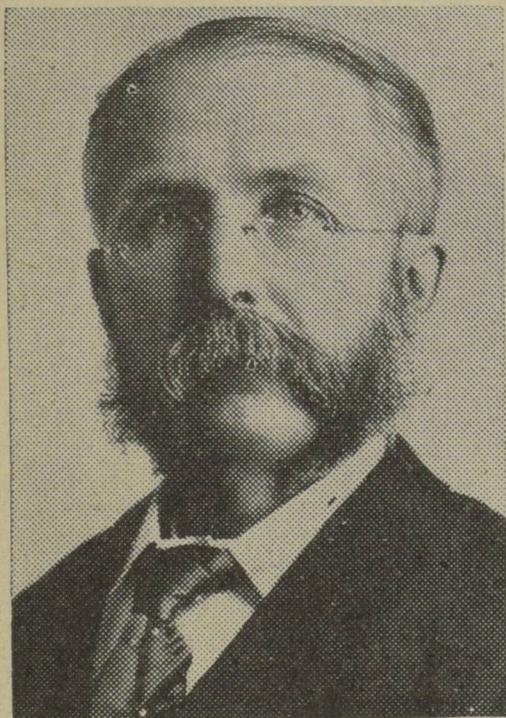


UN POSTE DE LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON À WAYMONT.

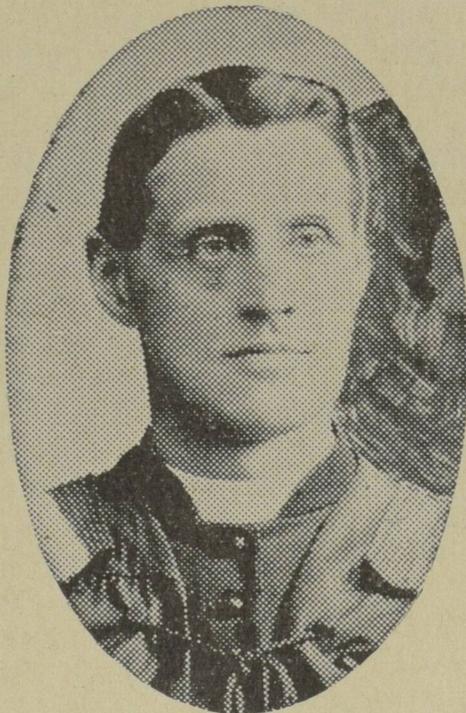


ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

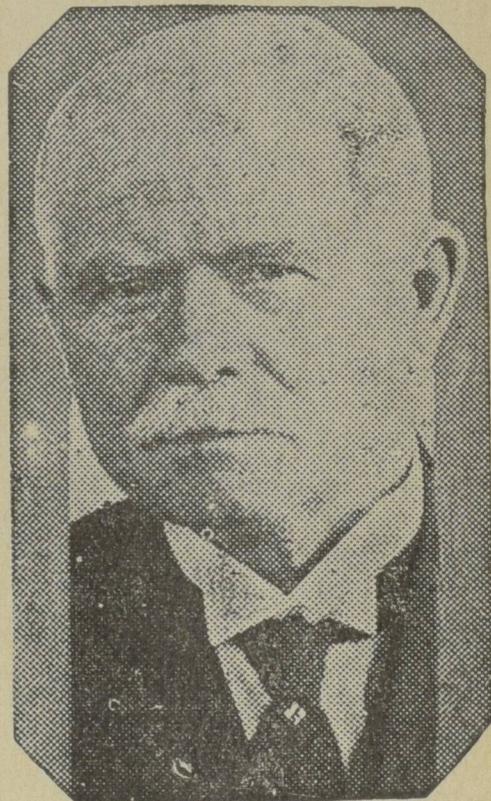
— JUNI 1927 —



Feu L'HON. JUGE E.-J. FLYNN.



MGR AMÉDÉE GOSSELIN,  
recteur de l'Université Laval.



Feu L'HON. D.-D. MACKENZIE,  
juge de la Cour Suprême de la  
Nouvelle-Ecosse.

1 — Aujourd'hui même, arrive à Ottawa, pour y prendre officiellement possession de son nouveau poste, l'honorable M. Wm Philips, premier envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire des États-Unis auprès du Gouvernement canadien.

— Aux chantiers Davie, à Lauzon, est lancé le *Saint-Laurent*, nouveau navire de la "Canada Steamship Lines" qui fera le service entre Montréal et Québec à la place du *Montréal*, qui a été incendié l'automne dernier.

2 — Les finissants du Collège de Montréal pourront désormais continuer leurs études philosophiques, soit comme pensionnaires, soit comme externes. Pour leur commodité, en effet, le Séminaire de philosophie s'ouvrira indistinctement aux uns et aux autres, et l'école Saint-Jean l'Évangéliste, remplacée par le nouvel externat des Messieurs de Saint-Sulpice, dans le nord de la ville, sera mise à la disposition des externes, avec ses salles d'étude et ses cours de récréation.

— L'Université Laval confère le titre de Docteur ès lettres *honoris causa* à Sir Robert Falconer, recteur de l'Université de Toronto.

— En présence de quelques représentants du Canada et des États-Unis, on inaugure le pont international de la Paix, qui relie Buffalo,

E.-U., avec Fort-Érié, Canada, par dessus la rivière Niagara. De plus imposantes cérémonies auront probablement lieu en septembre prochain.

3 — Un groupe d'ingénieurs voyers du Pacifique Canadien arrive à Québec et va fixer son centre d'opérations à Ste-Anne de Beaupré, en vue de procéder à une série d'explorations qui permettront de déterminer la passe la plus accessible, pour y construire, entre la rive nord du Saint-Laurent et la vallée du lac St-Jean, le nouveau tronçon de voie ferrée au moyen duquel le Pacifique Canadien projette de relier, à son terminus de Québec, la ville de Chicoutimi et toute la région avoisinante. Des recherches de même nature seront aussi conduites, du côté de la Baie St-Paul et de La Malbaie. Les travaux se poursuivront pendant le cours de la saison qui s'ouvre.

— Mgr Camille Roy, recteur de l'Université Laval de Québec, et M. Édouard Montpetit, de Montréal, reçoivent le diplôme de Docteur ès lettres *honoris causa* de l'Université d'Ottawa.

4 — On annonce ce matin, que M. Raphaël Couture, élève de Physique au Collège de Ste-Anne de la Pocatière, et M. Paul-Eugène Gosselin, élève de Rhétorique au Collège de

Lévis, remportent le prix dit du Prince de Galles.

— On fait connaître aussi le résultat du concours d'histoire du Canada pour l'obtention du prix "Casgrain". M. Simon Arsenault, élève de Rhétorique B, du Séminaire de Québec, et M. Emmanuel Bourque, élève de Rhétorique du Collège de Ste-Anne, remportent respectivement le premier et le second prix.

— M. Elzéar Baillargeon, C.R., bâtonnier du Barreau de Québec, est élu bâtonnier général de la Province de Québec. Il succède à Me George Montgomery, de Montréal.

6 — On apprend la mort, arrivée en Irlande, du Marquis de Lansdowne, qui fut gouverneur du Canada de 1883 à 1888. Le défunt était âgé de 82 ans.

— Les chimistes du Canada ont leur congrès annuel à Québec. Les conférences ont lieu à l'Université Laval.

— M. E. Savignac, P.S.S., professeur au Grand Séminaire de Montréal, propagateur de l'œuvre estivale des "colonies de vacances des grèves", est nommé directeur du nouvel externat classique que la Compagnie de Saint-Sulpice établit dans le nord de la ville de Montréal.

7 — A Québec, décède l'hon. E.-J. Flynn, juge de la Cour d'Appel, professeur à l'Université Laval et ancien premier ministre de la province de Québec.

— "Il y a, présentement, quarante écoles communistes, au Canada, et elles sont fréquentées par deux mille enfants, environ", déclare, devant le congrès annuel de la Ligue des Femmes canadiennes, à Montréal, M. l'abbé Philippe-B. Casgrain, directeur du service catholique de l'immigration, au Canada.

8 — A Halifax, N.-E., décède l'hon. D.-D. Mackenzie, juge de la Cour Suprême de la Nouvelle-Écosse, ancien solliciteur général du Canada, à l'âge de 68 ans.

9 — A l'École normale Laval de Québec, décède M. l'abbé Alphonse Caron, assistant principal de cette institution, à l'âge de 64 ans.

10 — L'hon. M. P.-J. Veniot, ministre des Postes à Ottawa, annonce que les timbres bilingues de la Confédération sont déjà imprimés et que dès avant le 1er juillet prochain, ils seront mis à la disposition du public.

— Le Réseau National Canadien annonce qu'à partir du 13 juin prochain, il aura un train direct circulant entre Québec et Sherbrooke, au moyen de raccordement à la jonction Richmond.

— Le R. P. Uldéric Robert, O.M.I., est nommé recteur de l'Université d'Ottawa. Il succède au R. Père Marcotte, O.M.I.

— A Québec décède M. C.-J. Lockwell, homme d'affaires de notre ville, à l'âge de 55 ans.

11 — A St-Johnsbury, dans le Vermont où il habitait depuis près de quarante ans, décède M. l'abbé Ludger Marceau, prêtre du diocèse de Québec, à l'âge de 84 ans.

13 — M. l'abbé Wilfrid Lebon, supérieur du Collège de Ste-Anne de la Pocatière, est nommé chanoine honoraire du Chapitre métropolitain de Québec.

— Au diocèse de Nicolet, décédé M. l'abbé Edouard Brunel, ancien curé de St-Célestin, à l'âge de 79 ans. Le défunt était un ancien zouave pontifical.

— L'un de nos compatriotes canadiens-français, religieux de la Congrégation de Sainte-Croix, le R. P. Alfred LePailleur, neveu de Mgr G.-M. LePailleur, curé de la Nativité d'Hochelaga, Montréal, est nommé premier évêque du diocèse de Cheittagong, Indes, division canadienne d'un territoire ecclésiastique dont l'autre moitié est sous la juridiction américaine.

— Le R. Père Chaussende est nommé supérieur des Missionnaires du Sacré-Cœur de Québec, en remplacement du R. Père Boudin, qui occupait cette position depuis dix ans.

15 — On mande de Chicoutimi, que le ministre de la voirie provinciale aurait résolu de faire terminer tout d'abord une première route régionale Québec-Chicoutimi via le chemin des caps, St-Siméon, le Petit Saguenay, L'Anse St-Jean, à la Grande-Baie. Il donne des ordres pour activer les travaux, afin que la circulation puisse s'y établir de bonne heure, cet automne.

— M. Théodore Meighen, fils de l'ancien Premier ministre du Canada, et étudiant de première année, à la Faculté de Droit de Laval, est proclamé lauréat, ex-æquo avec M. Roger Létourneau, pour le "Prix Ferdinand Roy", décerné à l'auteur de la meilleure épreuve par écrit, en Droit civil.

Voilà un joli succès pour un étudiant de langue anglaise !

— Mgr Omer Cloutier, administrateur du diocèse de Québec, dispense de l'abstinence les fidèles de la ville de Québec pour le jour de la St-Jean-Baptiste, vendredi, 24 juin.

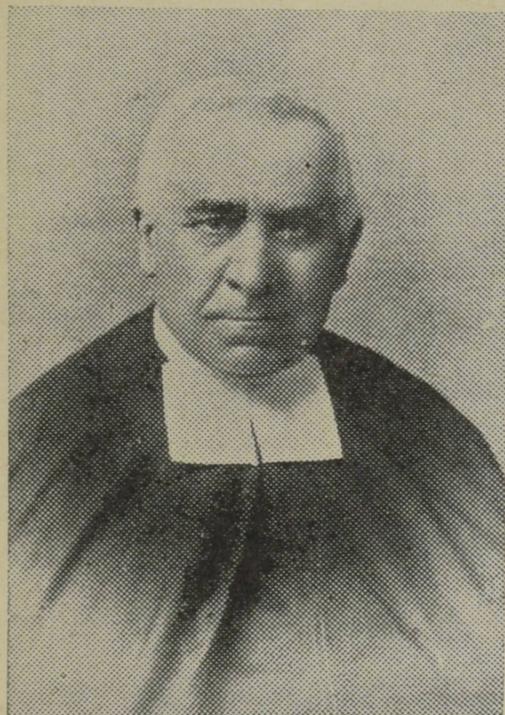
— La rumeur veut que le Pacifique Canadien prolonge bientôt jusqu'à Rouyn, son embranchement du Témiscamingue dont le terminus actuel est Angliers. Cette compagnie verrait à atteindre plus tard la vallée de la rivière Bell où d'importants développements hydrauliques se préparent.

— Les RR. PP. Oblats sont informés officiellement que la partie nord du Vicariat apostolique de l'Athabaska, dont le titulaire est Sa Grandeur Mgr Grouard, O.M.I., vient d'être détachée et annexée au vicariat apostolique du MacKenzie, dont le titulaire est Sa Grandeur Mgr Breynat, O.M.I.

— M. l'abbé Antonio Perreault, docteur en Théologie, du diocèse de Rimouski, élève du

Grand Séminaire de Québec subit avec très grande distinction l'examen de chant grégorien, dit examen d'enseignement. M. Perreault est le premier gradué, en cette branche, à l'École de musique de l'Université Laval de Québec.

17 — Mgr Amédée Gosselin, P.A., est élu supérieur du Séminaire de Québec et recteur de l'Université Laval. Mgr Camille Roy, P.A., devient premier assistant et Mgr C.-N. Gariépy, second assistant. M. l'abbé Arthur Maheux sera professeur de grammaire comparée à l'École Normale Supérieure et M. l'abbé Émile Beaudry devient préfet des Études au Petit Séminaire.



— Le T. H. Frère Allais-Charles, supérieur général des Frères des Écoles Chrétiennes, arrive à Québec. Le T. H. Frère Allais-Charles vient constituer le nouveau district de Québec des Frères des Écoles Chrétiennes détaché de celui de Montréal, et qui aura son centre au nouveau noviciat de cet institut, Chemin Ste-Foy.

Le T. H. Frère ALLAIS-CHARLES 18—M. le chanoine Fortunat Charron est élu supérieur du Séminaire de Rimouski, en remplacement de M. le chanoine J.-A. Moreault, décédé.

— Notre distingué compatriote, l'honorable M. Rodolphe Lemieux, président des Communes du Canada, est élu membre correspondant de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, à Paris. Cette nomination a été proposée par M. Alexandre Millerand, ancien président de la République française. M. Lemieux succède à ce poste de distinction, au regretté cardinal Mercier, Primat de Belgique.

20 — Aux Trois-Rivières décède M. le sénateur Hippolyte Montplaisir, à l'âge de 89 ans. Élu député fédéral de Champlain en 1874, M. Montplaisir était au Sénat depuis 1891.

— M. le Sénateur Raoul Dandurand, ministre d'État à Ottawa, vient d'être honoré de l'une des

plus hautes distinctions dont dispose le gouvernement polonais. Il a reçu le Grand Cordon de l'Ordre de la Pologne Reconstituée.

— Le congrès du parti communiste canadien se termine à Toronto. Son nouveau comité exécutif a été annoncé, à la suite d'une séance de nuit qui dura jusqu'au matin. Il se compose des individus désignés comme suit : Lorne Menzies, London, Ont., M. Popovitch, Winnipeg, Mike Guay, Montréal, J. MacDonald, Tim Buck, William Moriarity, Mme Costance, Harry Roberts, A.-T. Hill, A.-A. Ahlquist, C. Jokels, C. Ryan, et J. Boychuk, tous de Toronto.

— Le Collège de Sainte-Anne de la Pocatière célèbre le centenaire de sa fondation. Plus de 1,200 anciens dont 300 prêtres prennent part à ces fêtes qui se termineront demain soir.

21 — M. le chanoine B.-P. Garneau, de l'archevêché de Québec, bénit le nouveau noviciat des Frères des Écoles Chrétiennes, à Sainte-Foy près Québec. On remarque à cette cérémonie la présence du T. H. Frère Allais-Charles, supérieur général des Frères des Écoles Chrétiennes.

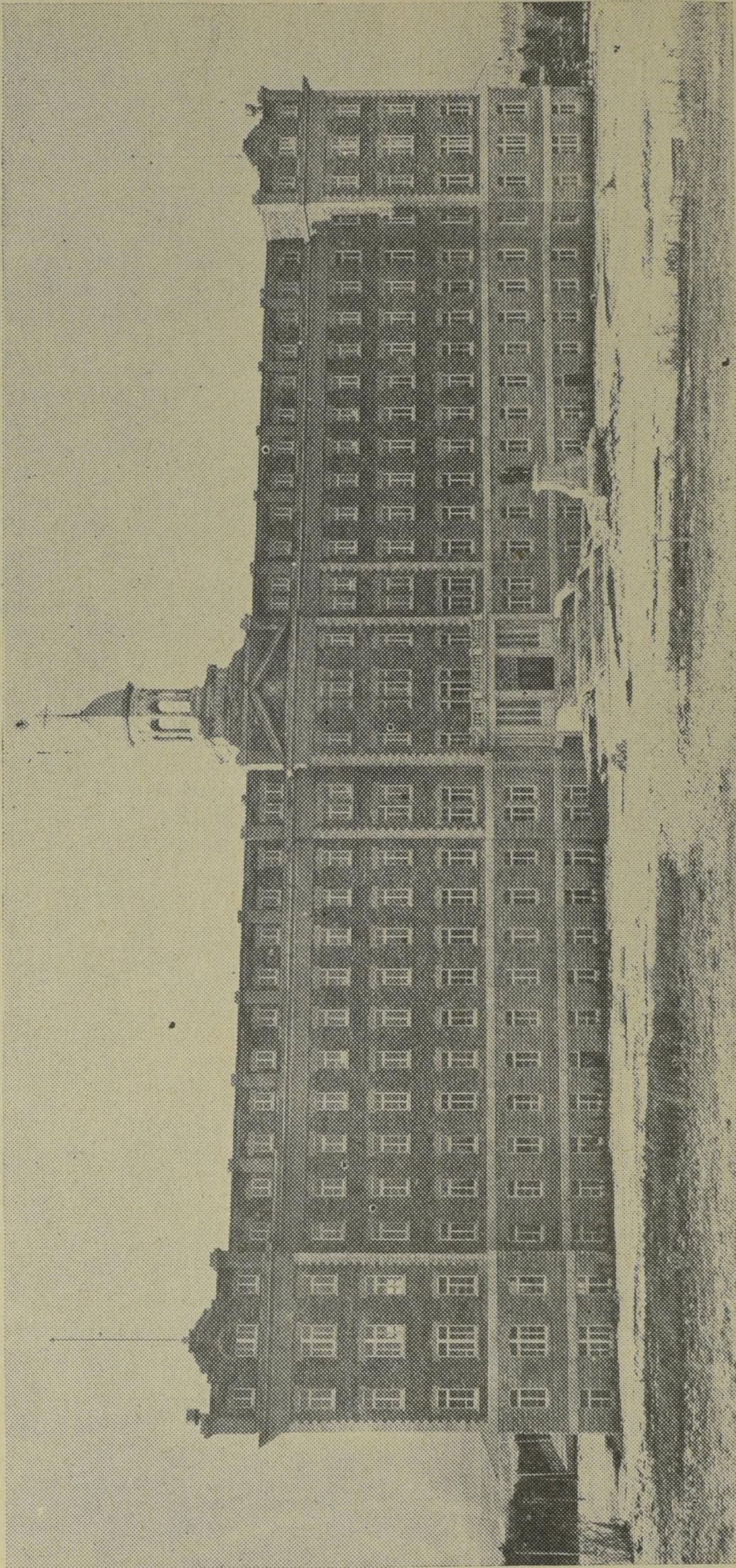
22 — A St-Anselme de Dorchester, on célèbre, avec grandes pompes, le cinquantenaire de l'arrivée des RR. Sœurs de la Charité à la direction du Couvent de cette paroisse. Ces fêtes se termineront demain soir.

— On rapporte que l'on travaille actuellement à la formation d'une première paroisse de langue française à Saskatoon. C'est au R. Père Louis Simard, O.M.I., ci-devant professeur de théologie au Collège Mathieu, de Gravelbourg, qu'a été confiée la tâche de cette fondation. Il y a, dit-on, environ cinq cents Canadiens français à Saskatoon.

23 — Les agences de nouvelles annoncent l'élévation de M. le chanoine Omer Plante, curé de Lévis, à la dignité d'évêque titulaire de Dobero, et auxiliaire de Québec. La même



LE COUVENT DE ST-ANSELME, qui vient de célébrer ses noces d'or.



LA NOUVELLE MAISON DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES,  
Chemin Ste-Foy, Québec.

nouvelle annonce que Mgr A.-O. Gagnon a été nommé évêque de Sherbrooke. Mgr Gagnon était vicaire-capitulaire de ce diocèse depuis la mort de Mgr Paul Larocque.

24 — A Québec on célèbre la fête de S. Jean-Baptiste, patron des Canadiens-français, par la traditionnelle procession à travers les rues de la ville et que termine une messe célébrée dans la Basilique. M. l'abbé A.-A. Godbout, curé de Saint-François d'Assise, y prononce le sermon.

25 — *L'Action Catholique* annonce que S. G. Mgr Rouleau, archevêque de Québec, lors de l'audience qu'il a eue de S. S. le Pape Pie XI, le 6 juin dernier, a obtenu une bénédiction spéciale pour l'Action Sociale Catholique, son personnel et ses œuvres.

— Aux élections provinciales qui ont eu lieu aujourd'hui dans l'Île du Prince-Édouard les libéraux reviennent au pouvoir. Le peuple manifeste en même temps son attachement au régime de la prohibition de l'alcool, qui existe dans cette province depuis un quart de siècle.

27 — Un recensement récent, par ordre des autorités provinciales, attribue à la province d'Ontario une population totale de 3,103,000 âmes. De ce nombre, 1,478,180 vivent dans les villes, et 1,629,811 dans les campagnes. Le taux de la natalité est, cependant, moindre dans les campagnes que dans les villes : soit 26.05 à celles-ci, contre 20.06 seulement pour les premières.

— Les voyageurs de la Liaison française, organisée par le journal *L'Action Catholique*, partent de Québec pour une randonnée à travers tout le Canada. Ils reviendront à Québec le 16 juillet prochain. Au nombre des passagers on remarque M. Victor Forbin,

représentant de la *Revue des Deux Mondes* et de l'*Illustration* de Paris.

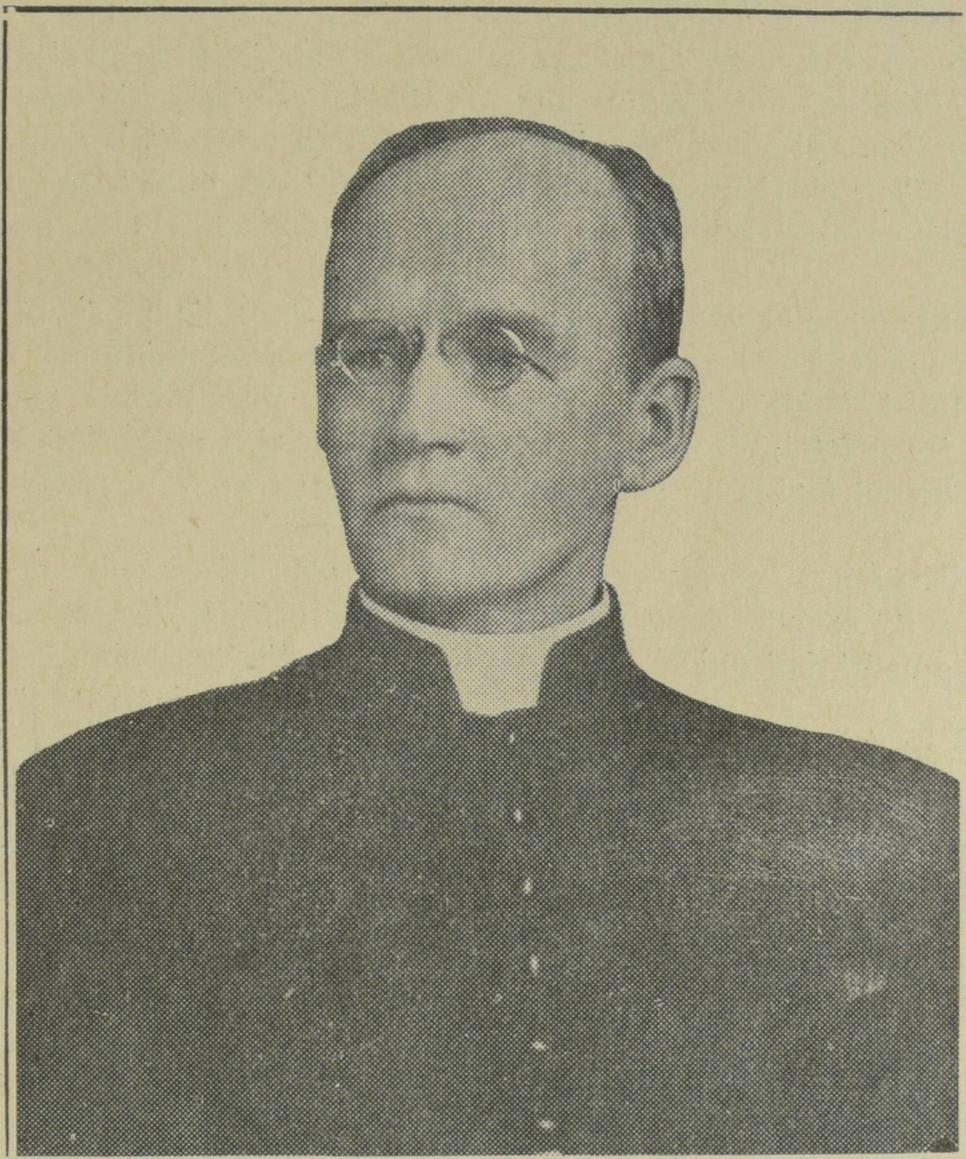
28 — Le département des Postes d'Ottawa met en vente les nouveaux timbres bilingues commémorant le soixantième anniversaire de la Confédération. On y déplore l'absence du portrait de Sir G.-É. Cartier, qui fut pourtant, avec Macdonald, le plus éminent des Pères de la Confédération.

— On frappe à la Monnaie d'Ottawa, une série de médailles en or, en argent et en bronze, rappelant le jubilé de diamant de la Confédération canadienne.

— Aux élections provinciales qui ont eu lieu aujourd'hui dans le Manitoba, le gouvernement progressiste, dont le chef est M. Bracken, est maintenu au pouvoir par une forte majorité.

29 — S. H. le maire Martin, de Québec, invite le fameux aviateur Chs Lindberg, qui sera à Ottawa pour les fêtes de la Confédération, à visiter Québec à son retour de la Capitale fédérale.

30 — Le Saint-Père dispense de l'abstinence pour demain, vendredi, tous les catholiques du Canada à l'occasion des fêtes de la Confédération.



S. G. MGR OMER PLANTE,  
évêque-élu de Dobero et auxiliaire de Québec.

#### AMOUR-PROPRE

- Accusé, quel est votre état?
- Bien triste, mon président.
- Mais, que faites-vous?
- Le désespoir des miens.
- Oui, je vois que vous avez déjà dix condamnations pour vagabondage, abus de confiance, coup et blessure...
- Je vous en prie, mon président, parlez plus bas, ma fiancée est dans la salle.

# Gauserie scientifique

## LA MACHINE HUMAINE

### SES DÉTRAQUEMENTS

#### L'HÉLIOTHÉRAPIE



'HÉLIOTHÉRAPIE !

Que voilà donc un grand mot, s'écrieront peut-être des lecteurs.

Oui, certes, il est long, mais lorsqu'on le décompose, il ne manque pas de logique tout de même. Il vient de deux mots grecs : hélios, soleil, et thérapie, traitement. L'héliothérapie est le traitement par les rayons solaires.

J'en parle aux débuts de cette vacance parce que, l'été, le soleil joue un rôle particulier. Bien peu parviennent à l'empêcher de jeter sur la peau exposée à ses atteintes une couche de hâle, qui brunit plus ou moins les gens.

Qu'est-ce que le hâle ?

C'est le dépôt, dans les couches superficielles de la peau, d'une pigmentation qui en atténue la couleur.

Jadis on, — je dis on, mais il s'agissait surtout des femmes, — jadis on se défendait contre le soleil par tous les moyens. La première préoccupation des élégantes quand venaient les beaux jours, était de ne pas laisser gâter leur teint. Grands chapeaux, capelines, voilettes, ombrelles, manchettes, gants, tout était mis à contribution. On se serait cru déshonoré si, au retour des vacances, les mains, les joues, le cou, le front avaient bruni. La suprême élégance était d'avoir un teint de lys ; et pour y parvenir on recourait à des lotions de toutes sortes, de toutes couleurs et de toutes senteurs, pourvu qu'elles eussent la réputation de blanchir.

C'était l'époque de la pâleur romantique !

Il n'en est plus de même, car aujourd'hui, il est mal porté d'être pâle, surtout l'été. Pour ne pas le rester on risque tout, et jusqu'à l'insolation. La mode est aux teints hâlés, aux mains brunies, à la peau portant partout les traces des atteintes du soleil d'été. Que

voulez-vous ? Ce n'est plus l'époque de la pâleur romantique ; c'est celle du teint d'Othello.

Je ne sais si l'esthétique y gagne ; mais l'hygiène n'y perd certainement pas.

Le soleil n'est pas l'ami des microbes. On le constate de plus en plus ; et là où il pénètre, ces malfaisantes petites bestioles trouvent la vie dure. Donc laisser les rayons solaires entrer dans les maisons, et en abondance, c'est une bonne chose, une excellente chose, qui rapporte au centuple en bonne santé ce qu'elle fait perdre aux tapis et tentures.

On fait plus depuis quelques années ; on cherche à faire profiter certains malades de la bonne influence solaire. C'est ce qu'on appelle l'héliothérapie.

Les tuberculeux entr'autres en bénéficient largement, ceux du moins qui souffrent de lésions localisées. Dans certains hôpitaux on voit une foule de malades ne pas suivre d'autre traitement ; et c'est un spectacle original cette suite de lits, et de chaises longues sur lesquels sont étendus des gens qui se font griller telle ou telle partie du corps, suivant la localisation de l'affection à traiter.

Il y a cependant certaines règles à observer, même pour une méthode qui paraît aussi simple ; car la lumière, comme d'autres substances physiques, n'a pas encore révélé tous ses secrets. On sait depuis quelques années que les rayons X, qui sont une lumière spéciale, passent à travers les corps opaques. Il y a encore d'assez bien connus jusqu'ici les rayons infra-rouges et ultra-violets, insaisissables à l'œil, et dont l'existence est scientifiquement prouvée.

Tel de ces rayons irritent la peau sans aller plus loin. Tel autre traverse la peau pour aller exercer plus profondément, dans le tissu musculaire, une influence marquée. Le *coup de soleil* est communément attribué à l'action des rayons ultra-violets ou chimiques ; on sait qu'il s'accompagne parfois d'accidents

généraux qui peuvent présenter une réelle gravité.

Il y a des accidents de nature particulière, attribuables à la lumière. Ainsi on a remarqué que des ouvriers maniant le goudron sont plus exposés aux accidents cutanés au soleil qu'à l'obscurité.

On admet maintenant dans de bons milieux scientifiques que la *pellagre*, maladie sérieuse, "consiste en phénomènes de sensibilité anormale des téguments à la lumière, et en troubles variés se rattachant aux accidents cutanés résultant de cette photosensibilisation".

On a remarqué aussi que l'ingestion de certaines substances rend plus sensible à tel ou tel rayon solaire.

En somme l'héliothérapie, qui n'est encore qu'à ses débuts, n'a pas dit son dernier mot. Elle ne fait au contraire que commencer de parler.

LE VIEUX DOCTEUR.

## Les maladies de l'enfance

### MÉNINGITE TUBERCULEUSE

#### GÉNÉRALITÉS

**S**IL est une maladie particulièrement à redouter chez le jeune enfant entre deux et cinq ans, c'est à coup sûr la méningite tuberculeuse.

La méningite est à juste titre la terreur des mères. Si un enfant a la tête un peu forte, s'il travaille trop, on redoute pour l'avenir la méningite ; si dans certains milieux on conserve soigneusement sur le crâne de l'enfant cette calotte de crasse appelée chapeau, c'est soi-disant pour le préserver de la méningite. Qu'un nourrisson à l'époque des dents présente quelques convulsions, immédiatement c'est à la méningite que l'on pense.

Si, au cours d'une rougeole ou d'une pneumonie, l'enfant est pris d'envies de vomir, si en même temps il se plaint des yeux, c'est encore le spectre de la méningite qui se dresse devant la famille affolée.

Fort heureusement, la crainte de la méningite n'est pas toujours justifiée ; celle-ci est plus rare qu'on ne le croit généralement, et la raison en est facile à comprendre. On confond d'ordinaire méningite et réaction méningée ; les deux termes ne sont pas synonymes. Tandis que la méningite est une lésion grave et caractérisée des centres nerveux d'origine infectieuse qui entraîne de sérieux désordres, la réaction

méningée n'est que l'atteinte légère, et souvent transitoire, des méninges.

La méningite est très souvent mortelle, elle est déterminée par la présence de microbes qui siègent directement au niveau des méninges, c'est-à-dire des enveloppes du cerveau et de la moelle, tandis que les réactions méningées, souvent bénignes et fugaces, peuvent être observées, surtout chez l'enfant, au cours d'un très grand nombre de maladies ne siégeant nullement au niveau du système nerveux.

Par exemple : la méningite cérébro-spinale, la méningite tuberculeuse sont des méningites vraies. Au contraire, un nourrisson atteint de broncho-pneumonie ou de diarrhée grave peut faire, à titre de complication de la maladie primitive, une réaction méningée beaucoup plus souvent qu'une méningite vraie.

Il s'agit là, d'ailleurs, de simples nuances que seul le médecin peut nettement saisir, la réaction méningée pouvant, dans certains cas, hélas ! n'être que le prélude d'une méningite caractérisée.

Ainsi donc, lorsqu'un enfant présente des signes qui doivent faire redouter une atteinte des méninges, il ne faut pas d'emblée se laisser aller au désespoir, puisque nous savons maintenant que bien des cas de soi-disant méningites ne sont, en réalité, que des réactions méningées.

Il faut savoir également qu'il y a méningite et méningite. A côté de la méningite tuberculeuse que nous allons étudier et dont le pronostic est absolument fatal, il y en a d'autres pour lesquelles le médecin est suffisamment armé pour en faire espérer la guérison lorsqu'il a été appelé à temps.

#### LA MÉNINGITE TUBERCULEUSE

C'est l'altération et l'infection des méninges par le bacille de Koch.

Les méninges, il est bon de le rappeler, représentent un véritable sac qui enveloppe le cerveau et la moelle. Elles sont au nombre de trois : la *dure-mère* qui est en contact avec la surface osseuse (boîte crânienne ou canal vertébral), la *pie-mère* et l'*arachnoïde*, qui sont plus profondes. Il existe donc des méninges cérébrales (celles qui enveloppent le cerveau) et des méninges spinales (celles qui enveloppent la moelle) qui se continuent les unes avec les autres.

Le redoutable bacille de la tuberculose peut atteindre les méninges de trois côtés : il peut venir de la surface osseuse crânienne, la tuberculose des os du crâne pouvant s'étendre à la dure-mère et ensemençer l'arachnoïde, il peut également venir de l'étage sous-jacent ; le cerveau présentant en surface un gros tubercule qui s'étale sous la méninge et finit par l'envahir.

Presque toujours le bacille tuberculeux siège à distance et est apporté par le sang au contact des méninges, et cela très aisément, puisque les méninges sont richement vascularisées.

Un ganglion ramolli du hile du poumon et rempli de bacilles, une petite caverne tuberculeuse d'un poumon, une fistule osseuse tuberculeuse représentent le siège initial de l'infection tuberculeuse. Le foyer tuberculeux s'est ouvert dans un vaisseau sanguin et les bacilles sont alors transportés en masse au cerveau. D'autres fois même, et c'est un degré de plus dans l'infection tuberculeuse, il y a généralisation bacillaire ; des bacilles ont envahi tout l'organisme, aussi bien le péritoine, les plèvres, les poumons, le foie et la rate que les méninges. On dit alors qu'il y a granulie généralisée et non plus seulement méningite tuberculeuse. C'est la sensibilité plus particulièrement grande du cerveau qui fait que les lésions méningées se révèlent souvent en premier lieu, alors même que les autres organes sont déjà atteints.

#### CARACTÉRISTIQUES ANATOMIQUES DE LA MÉNINGITE TUBERCULEUSE

Lorsque l'on pratique l'autopsie d'un enfant mort de méningite tuberculeuse, on est frappé, à l'ouverture de la boîte crânienne, de voir la surface extérieure du cerveau (recouverte des méninges) assez peu altérée.

Il ne faut pas s'imaginer les méninges comme un sac épais, c'est quelque chose de très mince comme le plus léger des tissus.

Les méninges qui recouvrent la convexité du cerveau sont un peu rougeâtres, congestionnées, et l'on voit des granulations tuberculeuses caractéristiques le long de la scissure de Sylvius (une des plus importantes scissures de la surface extérieure du cerveau, avec celle de Rolando), parce que c'est là que passe l'artère sylvienne qui se rend au cerveau.

C'est surtout après avoir enlevé le cerveau de la boîte crânienne que l'on aperçoit les lésions typiques de la maladie, parce qu'elles siègent à la face inférieure, à la base du cerveau.

On voit alors cette sorte de toile transparente qu'est la meninge transformée en un voile épais et opaque englué d'exsudats fibrineux et de pus franc qui remplit les sillons du cerveau et principalement les nerfs optiques qui se croisent à ce niveau (chiasma des nerfs optiques). Cet exsudat purulent envahit et comprime les nerfs moteurs de l'œil ainsi que plusieurs nerfs crâniens, qui tous émergent du cerveau à cet endroit. On s'explique ainsi la fréquence des paralysies et des troubles oculaires.

Le cerveau, surtout à la base, adhère intimement à sa membrane d'enveloppe, la pie-mère, dont il est impossible de le décortiquer sans arracher des parcelles de substance cérébrale.

C'est principalement sur la pie-mère décortiquée et le long des fines artérioles qui la parcourent que l'on trouve souvent en abondance des granulations tuberculeuses.

Connaissant ainsi, au moins approximativement, le substratum anatomique de la maladie, il nous sera plus facile d'en comprendre les symptômes.

Dr PIERVAL.

(La Maison)

## Le ver à soie et son cocon

**L**ES vers à soie sont les chenilles de divers papillons de la famille des *Bombyx*, et le plus connu, le meilleur, exploité industriellement, est le *bombyx du mûrier*. C'est un insecte véritablement domestiqué : on le fait naître, on l'élève, on choisit les reproducteurs, on met fin à son existence avec un luxe de précautions qui constituent le talent professionnel du sériciculteur.

La femelle du bombyx pond des œufs au nombre de trois à quatre cents. Ces œufs sont connus dans le commerce sous le nom de *graine* de vers à soie ; ils sont microscopiques, et il en faut douze cents environ pour faire un gramme.

Ces œufs ont été pondus dispersés sur une toile. Dans les pays très chauds, ils éclosent tout de suite, au bout de vingt-cinq à trente jours, et les femelles font plusieurs pontes dans l'année. Sous nos climats, il n'en va pas ainsi : les œufs restent dix mois à l'état de vie ralentie ; on doit les maintenir dans un lieu aéré, modérément humide. L'hiver augmente leur engourdissement, mais le froid le plus vif ne leur est pas nuisible. Il importe de prolonger artificiellement cette léthargie jusqu'aux premières chaleurs, parce que l'éclosion est une période critique, et surtout parce que le ver éclos doit aussitôt trouver de la feuille verte de mûrier pour s'alimenter.

Le temps devenu propice, on favorise l'éclosion en portant les œufs à une température de 20° à 22° centigrade. Au bout de vingt-cinq jours environ les œufs éclosent, et il en sort de petites chenilles : les vers en soie. On dépose ces vers sur des claies horizontales garnies de feuilles de

mûrier, qu'ils dévorent, qu'ils souillent, et qu'il faut continuellement renouveler. Comme on le voit, l'élevage du ver à soie est sous la dépendance absolue de la culture du mûrier.

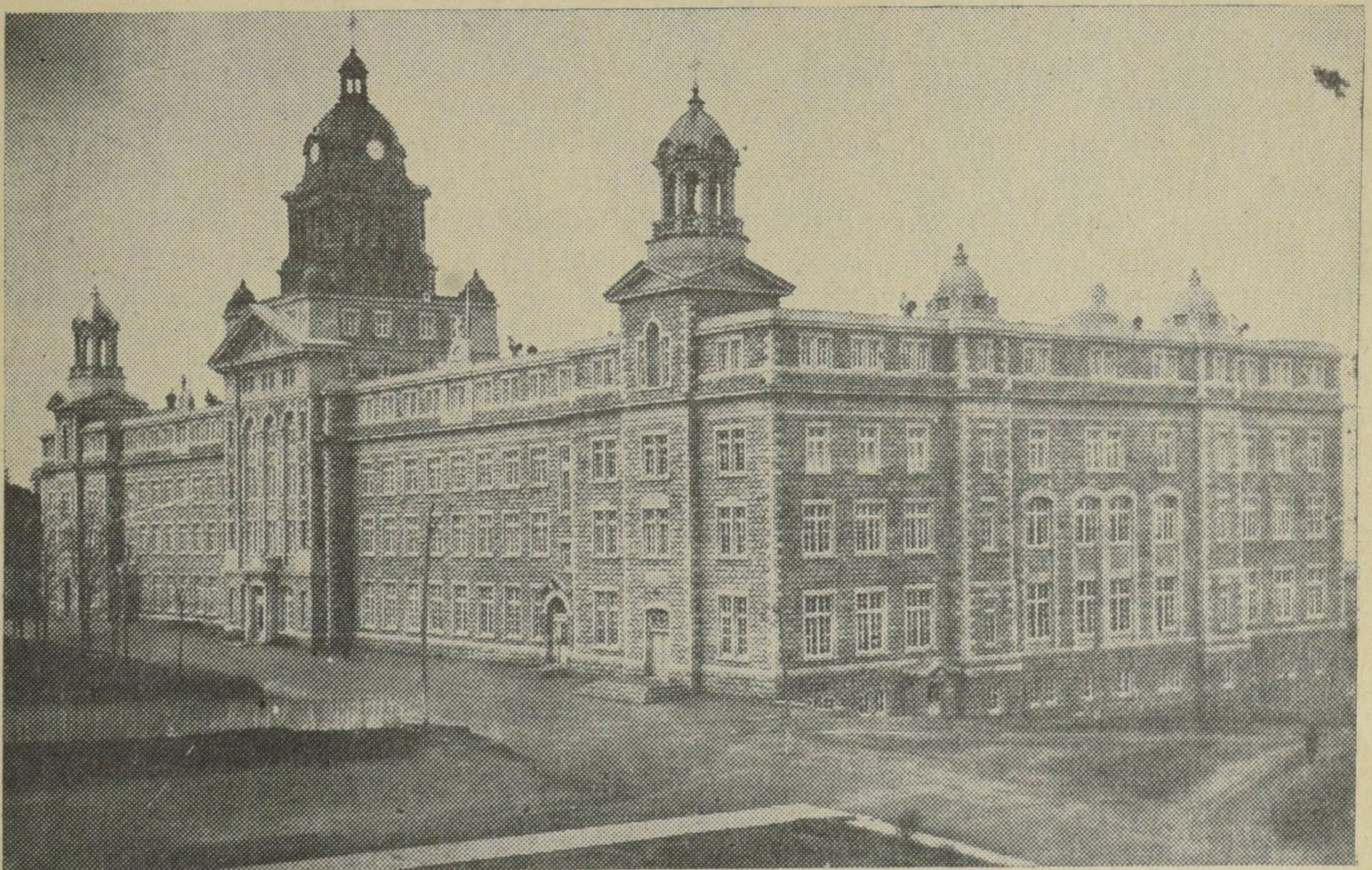
Cet élevage est fait en France, dans des locaux spécialement aménagés qu'on appelle *magnaneries*, du nom de "magnan", donné au ver à soie dans le Midi. Sous nos climats tempérés, "l'éducation" du ver dure de vingt-huit à trente-deux jours. Au bout de ce temps, la chenille, qui plusieurs fois a changé de peau et possède alors une taille de huit à neuf centimètres, la chenille se confectionne un cocon, à l'intérieur duquel elle se loge pour s'y transformer en *nymphé de chrysalide*. Cette nymphe, à son tour, au bout d'un temps variable, évolue en papillon.

Mais le sériciculteur ne laisse pas s'accomplir sans intervention toutes ces métamorphoses. Pour réussir son élevage, il doit d'abord assurer les mesures hygiéniques nécessaires à la bonne santé de tout être vivant : de l'espace, de l'air, de la propreté, une alimentation régulière, une température convenable.

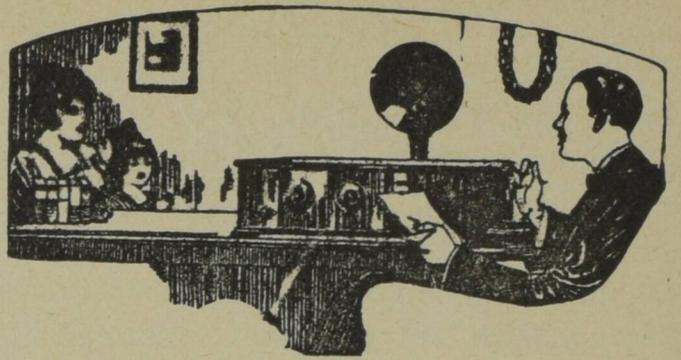
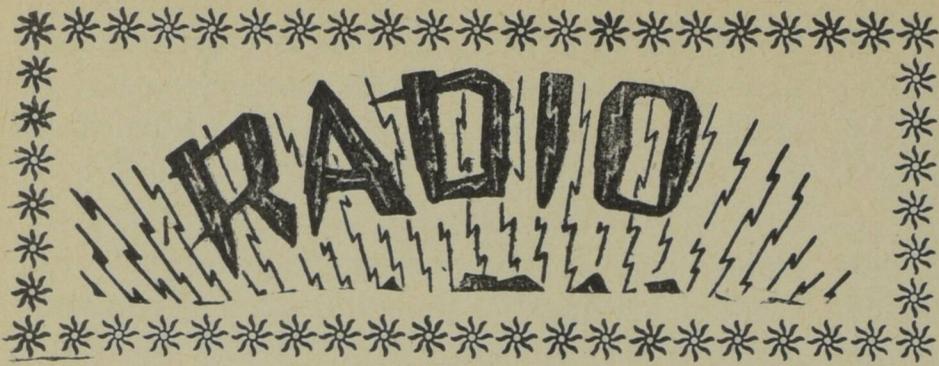
Six jours environ après sa dernière mue, le ver, qui possède une taille normale, cesse de manger et cherche un lieu propice pour faire son cocon. Il est arrivé à maturité et se prépare à la *montée*. On dispose alors, au-dessus des claies, des rameaux verticaux sur lesquels il ne tarde pas à grimper pour incontinent commencer le tissage de son cocon. Sa tête porte une sorte de protubérance qui renferme les vaisseaux excréteurs de la soie. Il dévide bientôt les fils de soie dans lesquels il s'enroule, et qui durcissant peu à peu, forment ce cocon qui, tissé en trois jours, sera son linceul.

A peine est-il achevé, en effet, que le sériciculteur détache le ver et s'empresse de l'étouffer encore vivant, en le portant dans une étuve à une température de 80° à 100° centigrade. C'est qu'il importe, pour bien filer la soie, que les cocons soient entiers et non percés par le papillon, ce qui arriverait fatalement si on laissait le ver évoluer.

Les cocons qui renferment une chrysalide morte, à peu près desséchée, sont le produit final que le sériciculteur va porter au marché. La tâche de ce premier opérateur est terminée.



LE COLLÈGE DE STE-ANNE DE LA POCATIÈRE  
qui vient de célébrer le centenaire de sa fondation.



## L'alternatif, source de pouvoir A, B, C pour les récepteurs

**I**L serait difficile de calculer tout le travail de recherches qui a été fait dans le passé dans le but d'utiliser l'alternatif de la lumière comme source de pouvoir pour les récepteurs radiotéléphoniques. Le premier succès réellement satisfaisant fut probablement l'emploi de lampes U. V. 199 en série dont les filaments étaient chauffés par le courant rectifié d'un éliminateur de batterie B.

Il est maintenant possible, grâce à l'invention d'un nouveau tube rectificateur d'utiliser des lampes 201-A en série. L'énergie requise par ce nouveau tube pour fournir le courant A, B et C à un récepteur est si basse, que l'opération par l'alternatif est devenue pratique et économique. Le hum entendu n'est pas plus fort que celui d'un éliminateur B de première qualité. Pour fonctionner normalement l'appareil doit fournir 250 milliampères ( $\frac{1}{4}$  d'ampère) pour chauffer les filaments et il doit aussi fournir le courant de plaque avec environ 50 milliampères. La valeur de courant est beaucoup plus grande que celle que l'on trouve dans les éliminateurs de B ordinaires ; et conséquemment les condensateurs, les chokes, les résistances que l'on trouve dans ces derniers doivent être remplacés par de plus forts.

Le transformateur à pouvoir doit avoir quatre bobines. Le primaire doit être fait pour recevoir l'alternatif entre 100 et 120 volts. Il y a trois secondaires. Le premier secondaire est une bobine capable de fournir un courant de  $\frac{1}{2}$  ampère à 5 volts pour la lampe U. X. 171. Le deuxième secondaire est une bobine capable de délivrer un courant de 375 volts de chaque côté de son centre. Le troisième secondaire

doit fournir un courant de 5 volts pour le tube rectificateur.

L'appareil est filé à la façon des éliminateurs de batterie B ordinaires à peu d'exceptions près. Le courant alternatif passe d'abord à travers un transformateur qui élève le voltage. Ce courant à voltage élevé passe à travers un tube rectificateur qui le transforme d'alternatif en courant pulsatif direct. Ce courant pulsatif passe ensuite à travers des condensateurs et des chokes d'où il sort transformé en courant continu. Ce courant continu passe à travers certaines résistances où il est baissé aux voltages divers nécessités pour le fonctionnement du récepteur.

L'opération des récepteurs par le courant alternatif sera certainement l'une des belles améliorations de l'année dans le radio. Sans donner tous les avantages de l'accumulateur, l'alternatif rectifié donnera des résultats satisfaisants et surtout fera disparaître les ennuis nombreux des diverses batteries que contiennent nos récepteurs actuels. Pour obtenir ce résultat il ne sera pas nécessaire de mettre de côté nos appareils, il suffira de refiler le circuit du filament et de se procurer les pièces nécessaires pour la construction d'un appareil rectificateur de courant alternatif.

L.-M. BOLDOC, ptre.

### ÉTOURDERIE

— Tiens, un nœud à votre mouchoir. Pourquoi cela ?

— C'est ma femme qui l'a fait afin que je n'oublie pas de mettre sa lettre à la poste.

— Et vous l'avez mise ?

— Pas du tout, elle a oublié de me la remettre.



## Coin de l'ouvrier

### Le travail, un bienfait

“ C'est le vrai travail, saint, fécond, généreux, qui fait un peuple libre et rend l'homme heureux. ”

(Victor HUGO).

**L'**HOMME le plus malheureux sur terre est celui qui n'a rien à faire, ou plutôt qui croit n'avoir rien à faire. Il végète dans une apathie qui peu à peu détruit toutes ses énergies, il devient une loque, un parasite aux flancs de la société.

Le travail, nous dit l'Écriture sainte, a été imposé à l'homme parce qu'il avait péché. La punition aurait été beaucoup plus forte, insupportable, si Dieu nous avait condamné à une éternelle oisiveté.

Mais Dieu est miséricordieux, et en imposant à l'homme le travail, il a voulu la régénération du genre humain.

Tout homme, qu'il le veuille ou non, doit travailler. C'est l'arrêt du Maître de nos destinés : qui tente de s'y soustraire se condamne à la déchéance.

Personnellement, je ne puis comprendre qu'un homme, fut-il riche comme Crésus, se complaise dans l'oisiveté, à moins qu'il ne soit un parfait idiot.

“ L'homme est fait pour travailler comme l'oiseau pour voler. ” Le travail porte en soi sa récompense, il cache le bonheur sous l'effort. Que de satisfaction dans l'exclamation du cultivateur ou de l'ouvrier s'épongeant le front après un dur labeur : “ Bonne journée, on a bien travaillé ! ”

De même, la jeune fille ou la femme n'est-elle pas heureuse lorsqu'elle vaque à ses devoirs journaliers, lorsqu'elle prend soin du “ ménage ”, lorsqu'elle prépare la soupe pour le père ou l'époux, ou travaille à une broderie que l'amour filial ou la douce amitié offrira à la personne aimée ?

Et lorsque l'amour du prochain ou la piété sont le mobile de celle qui confectionne les vêtements du pauvre ou les ornements de l'autel, dans les ouvroirs ou à la maison, le travail alors n'est-il pas sublime ?

Le travail occupe et développe ; il procure de douces jouissances, la paix de l'âme dans la conscience du devoir accompli.

L'homme oisif voit ses forces décliner, tandis que par le travail, l'entraînement, il les décuple. Le travail manuel est donc nécessaire au corps humain pour qu'il atteigne son plein développement. Il en est de même de l'intelligence qui s'anémie si elle n'est tenue en activité constante.

Il y a dans la masse du peuple un préjugé contre les intellectuels, les gens de plume. On les regarde presque avec mépris, parce qu'on croit qu'ils ne travaillent pas, que ce sont des fainéants.

Et pourtant, combien plus dur, plus pénible de creuser une idée que de tracer un sillon, de faire jaillir la pensée que d'alimenter une fournaise ! Les sillons de la science sont fécondés par les veilles et les soucis du penseur.

Le travail intellectuel est supérieur au travail manuel de toute la distance qui sépare la matière de l'esprit. Il développe les facultés, orne l'intelligence et procure à celui qui s'y voue des jouissances ineffables.

Sans doute tout travail demande effort, application et persévérance. Il faut savoir dompter la lassitude, l'inclination naturelle à la paresse. Aussi, combien légitime l'orgueil du vaillant qui peut se dire : “ Je me suis vaincu, j'ai bien travaillé, j'ai fait une bonne journée ! ”

J'admire le travail obscur de l'ouvrier attaché à son outil, et qui peine tout le jour pour donner aux siens le pain quotidien.

J'admire encore plus le penseur, le philosophe, le moine qui loin des bruits du monde consacrent leur vie à la recherche du beau, de l'idéal, à la découverte de la vérité !

Excelsior ! plus haut, encore plus haut, toujours plus haut ! commande l'âme éprise d'idéal, qui a faim et soif de savoir. Travaille, peine, creuse, tu ne pourras toujours qu'effleurer la surface, le fonds est inépuisable !

Le travail intellectuel est comme un aimant dont la force d'attraction irait sans cesse croissant.

Mais il est encore une autre sorte de travail, qui dépasse en noblesse l'effort intellectuel : c'est le travail moral, celui qui tend au perfectionnement de l'outil qui sert aux deux autres. Travailler sur soi-même pour se vaincre et se rendre meilleur, voilà le travail le plus difficile, mais aussi le plus méritoire. Réprimer nos mauvaises tendances, égoïsme, susceptibilité, orgueil, et développer nos bonnes inclinations, dévouement et charité, pour devenir toujours meilleur, voilà un but vraiment digne de tous les efforts d'un chrétien.

Le travail, partout et toujours, voilà le lot de l'humanité. Nous devons en remercier Dieu puisque sans le travail la terre serait un enfer et que par le travail nous pouvons gagner le ciel.

PIERRE LÉPINE.

## Vie admirable de Matthieu Talbot

(1857-1925)

(Suite)

### CHAPITRE VI

#### SA GRANDE CHARITÉ

La charité de Matt était universelle.

Pendant que sa mère vécut, il la supporta de ses maigres ressources, distribuant aux pauvres tout le surplus. Quand le bon Dieu eut rappelé cette mère à Lui, Matt préleva six shillings, soit sept francs cinquante par semaine pour son entretien personnel et donna le reste. Après la guerre il dut s'en réserver dix.

Matt donnait généreusement à toutes les quêtes de sa Confrérie, mais, si discrètement, que le Directeur recevait son offrande sans jamais connaître le nom du bienfaiteur.

Les missions de Chine étaient son œuvre de prédilection, il y contribuait largement. Nous avons fait allusion dans un chapitre

précédent à une discussion entre Matt et son contremaître. Matt soutenait que son chef, ayant un bon salaire, devait se montrer libéral, puisque lui, simple ouvrier, pouvait souscrire à l'œuvre trente livres par an, soit sept cent cinquante francs. En parlant ainsi, Matt n'avait aucunement l'idée de se vanter, mais bien d'engager l'autre à faire mieux que lui. Matt avait dit à sa sœur qu'il avait " fini trois prêtres et qu'il en était au quatrième ". Il voulait dire qu'il avait déjà versé trois fois à l'œuvre des Missions la somme de trente livres, montant d'une bourse annuelle de séminariste et payé quelques acomptes d'une quatrième lorsqu'il tomba malade en 1923. Un ami, que Matt avait chargé du versement de quelques sommes peu élevées, ignorait les dons les plus importants qui les avaient précédées.

L'auteur s'est informé auprès des Directeurs du Collège Saint Columban.

Ce Séminaire pour les Missions de Chine est entretenu à l'aide de cotisations annuelles de un franc ou de donations ou bourses.

On peut se rendre compte des nombreux versements que Matt avait faits à la caisse de l'œuvre depuis septembre 1921. A l'aide d'un Index adjoint aux Registres, l'auteur a pu constater que de septembre 1921 à juin 1923, Matt avait versé vingt-quatre livres à l'œuvre des Missions. Cela correspond bien au témoignage de sa sœur. Le surplus de la somme est nécessairement indiqué dans les registres antérieurs. C'eut été pour l'auteur s'imposer un travail long et inutile que de les parcourir, ces anciens registres n'ayant pas d'index. Il n'a donc pas vérifié les versements précédents.

Cet excès de générosité est vraiment admirable et d'autant plus merveilleux que plusieurs œuvres charitables bénéficiaient encore de ses libéralités. Tout son argent allait en aumônes. Il se réservait seulement la somme la plus minime pour son entretien et une prime hebdomadaire à une association funéraire.

### CHAPITRE VII

#### MALADIE ET MORT

En mai 1923, Matt sentit les premières atteintes de la maladie. Un ami à qui il s'en plaignit lui donna une lettre de recommandation pour un médecin de l'Hôpital *Mater Misericordiae*, tenu par les sœurs de la Miséricorde. Il y fut admis sans retard. L'examen prouva qu'il avait une maladie de cœur, exigeant des soins et du repos.

On se souvient de lui à l'Hôpital comme de l'homme qui priait avec une grande dévotion et un grand recueillement et qui avait l'habitude de prier tout fort. C'était une habitude contractée, sans doute, dans sa chambre, où

il pouvait prier à sa guise sans déranger personne.

Matt resta de longs jours à l'hôpital en 1923. Après sa sortie, il continua son traitement au Dispensaire des Externes. Admis de nouveau à l'hôpital en 1924, il y resta encore quelques semaines.

Du 11 mai 1923 au 16 avril 1925, il fut jugé incapable de tout travail et reçut la pension à laquelle il avait droit comme bénéficiaire de l'Assurance Nationale d'Invalidité. Il ne faut excepter que la période du 17 août au 3 septembre 1923. C'est qu'alors il avait essayé de reprendre son travail à sa sortie de l'Hôpital. Il y avait trouvé l'occasion d'une rechute et avait dû reprendre son traitement.

Du 11 mai au 25 novembre 1923 il avait touché une prime de quinze schillings, soit dix-huit francs soixante-quinze d'avant guerre par semaine, indemnité-maladie de la Section des Ouvriers en bâtiments, de la Société Générale du Travail et des Transports, dont il était membre. Mais à la date du 25 novembre il avait reçu le montant total de l'indemnité-maladie, l'assurance n'étant valable que pour vingt-six semaines. Il reçut alors la prime d'incapacité c'est-à-dire seulement sept schillings, soit neuf francs cinquante. Ce lui fut alors une période de grandes privations. Lui qui avait donné sans compter pour secourir toutes les misères, se trouvait maintenant dans le dénuelement, n'ayant que ces sept schillings pour payer son logement, son entretien, sans compter le feu et l'éclairage.

Vu le renchérissement de la vie il lui en aurait fallu dix à cette date.

Ses amis auraient voulu l'aider, mais ils avaient de la peine à le persuader d'accepter un secours. Quelques jours avant Noël, un bienfaiteur anonyme remit une somme de vingt livres (au pair, cinq cent francs) au Bureau Central de la Société de Saint Vincent de Paul, de Dublin, pour être distribué aux pauvres avant la fête. Un membre de la Société, qui connaissait Talbot intimement, demanda vingt-cinq francs pour "un pauvre saint homme" sans faire connaître son nom. Il les obtint. Ce généreux donateur, s'il a lu la vie en anglais a dû être heureux d'apprendre que son offrande avait permis à la Société de Saint Vincent de Paul de secourir un saint inconnu dont les prières le paieront au centuple pour son acte de charité.

Ce n'est qu'après la mort de Talbot que la Société sut à quel usage les vingt-cinq francs avait été employés.

En avril 1925, Talbot pensa qu'il pourrait reprendre son travail, bien qu'il fut encore très malade. L'inaction lui pesait. Il retourna donc à son chantier le 17 avril et continua de travailler jusqu'à sa mort survenue le 7 juin 1925.

Depuis sa maladie, il avait dû changer quelque chose à ses habitudes du dimanche. Il continua à se rendre à l'église à cinq heures et demie mais il rentrait pour déjeuner à huit heures trente, incapable désormais de prolonger son jeûne jusqu'à deux heures de l'après-midi.

Malgré son état de faiblesse, il avait repris ses instruments de pénitence et ses chaînes, en quittant l'hôpital, puisqu'on les trouva sur lui après sa mort.

Ce fut le dimanche de la Trinité, 7 juin 1925, que Matt Talbot mourut subitement avenue Granby comme il se rendait à l'église des Dominicains. Il était dans sa soixante-huitième année.

Le service funèbre fut célébré à l'Eglise des PP. Jésuites, à l'église de Saint François Xavier.

La dépouille mortelle repose au cimetière de Glasnevin, à Dublin.

#### CONCLUSION

Dans cette courte biographie l'auteur n'a rien écrit qui n'ait été attesté par des témoins dignes de foi.

La vie de ce pauvre ouvrier lui a paru si admirable qu'il s'est contenté de raconter simplement les faits tels qu'ils lui ont été transmis. Il a voulu faire connaître aux humbles travailleurs la vie d'un saint homme, ouvrier comme eux.

Pendant quarante-trois ans, Matt Talbot s'adonna à une vie de prières et d'austérités égales à celles des saints pénitents que l'Église honore.

Il ne nous appartient pas de prévenir les décisions de notre Mère la Sainte Église. Il nous est permis d'espérer que Dieu s'est plu à nous montrer dans Matt Talbot une âme dont la vie et les vertus seront pour nous un encouragement et un exemple.

En ces derniers temps, nous constatons avec effroi les progrès du mal dans des pays jadis si chrétiens. Les mœurs se sont relâchées. L'amour des jouissances du bien-être, des plaisirs de toutes sortes, l'esprit d'indiscipline pénètrent de plus en plus dans les masses. Si d'un côté les foules qui s'approchent journellement de la Table Sainte nous prouvent qu'une piété sincère existe encore dans bien des âmes, nous voyons grandir d'un autre côté l'esprit de révolte qui a pour devise : "Ni Dieu, ni Maître".

C'est à cette époque de luttes que vécut l'humble et pauvre travailleur dont nous avons voulu retracer la vie.

Catholique fervent, ouvrier modèle, Matt fut un sujet d'édification pour tous ceux qui le connurent.

Sa vie nous montre quel est le seul et vrai chemin vers la paix et le bonheur. Il se trouve non dans la recherche exaspérée des plaisirs, mais dans le renoncement à soi-même et la soumission aux lois de Dieu et de l'Église, ce qui n'empêche évidemment de faire tous ses efforts pour améliorer sa condition.

Nous ne sommes pas tous appelés au renoncement de tous les plaisirs permis. Mais, quand nous sommes portés à murmurer sur notre sort, à nous révolter contre l'injustice, comparons notre vie à la sienne.

Voyons-le, durant de longues années, renonçant à toute joie humaine, se refusant tout plaisir par amour pour Dieu.

Matthieu n'était pas cependant un misanthrope morose, prêt à condamner toute jouissance humaine, ni un critique sévère de la conduite de ceux dont les opinions différaient de la sienne.

Il était au contraire toujours gai, toujours bon, prêt à aider les autres. Les saints ne sont jamais tristes, car ils possèdent en eux-mêmes cette Paix qui surpasse toute intelligence. Ils trouvent une joie spontanée et débordante à

marcher sur terre dans les pas de leur Divin Maître.

Puisse cette vie de Matt Talbot édifier et encourager les travailleurs. Il a vécu de leur vie, besogné comme eux, souffert comme eux. Ne peuvent-ils vivre comme lui la vie chrétienne, paisible et heureuse? Puisse son exemple y aider tous ceux qui liront son histoire, l'histoire d'une âme cachée en Dieu avec Jésus-Christ.(1)

J.-A. GLYNN.

(Fin)

## Feuilleton de "l'Apôtre"

L'Apôtre commencera, en septembre prochain à publier en feuilleton le Coureur des bois par Gabriel Ferry. C'est un roman d'aventure du plus haut intérêt qui sera lu par tous nos jeunes lecteurs et même par nos abonnés plus âgés. Qu'on se le dise !

(1) Cette brochure est en vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec. Prix : 10 scus.



### LES NOUVEAUX TIMBRES DU SOIXANTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA CONFÉDÉRATION

Pour commémorer les noces de diamant de la Confédération le ministre des Postes, l'hon. P.-J. Veniot, a fait imprimer une série de six timbres bilingues. Un cent : portrait de Sir John A. Macdonald sur fond orange ; deux cents : la Conférence de 1867, à Québec, sur fond vert ; trois cents : Hôtel du Parlement, Ottawa, sur fond rouge ; cinq cents : portrait de Sir Wilfrid Laurier, timbre couleur pourpre ; douze cents : carte géographique du Dominion, avec les quatre provinces primitives d'un ton plus foncé ; le tout sur fond bleu ; vingt cents : de couleur rouge-orange, représentant les diverses étapes du transport postal au Canada : l'attelage de chiens, le postillon, le bateau, le chemin de fer et les aéroplanes.



VERS LA LIBERTÉ

## Les vacances

Depuis quelques semaines déjà les vacances sont commencées pour la gent écolière. Pour les plus jeunes que de visions magiques ce mot de vacances n'évoque-t-il pas ? Combien de fois pendant les derniers mois de l'année scolaire, n'ont-ils pas interrogé l'avenir... dans les yeux de leurs maîtres... pour savoir au juste quand aurait lieu la distribution des prix et, fixés sur ce point, avec quelle joie ils faisaient le soir venu un trait sur la date correspondante au jour fini en se disant joyeux : " Encore une journée de moins... !

Ce désir de liberté est bien légitime et surtout naturel puisque tous, nous y sommes plus ou moins disposés et nous aurions tort de reprocher aux jeunes enfants ce désir d'être libres et débarrassés d'une chose ennuyeuse pour eux puisque nous, qui nous prétendons gens raisonnables, trouvons le temps si long lorsqu'il s'agit par exemple d'écouter un discours peu intéressant ou un sermon d'une heure.

Si les vacances mettent du bonheur et de la gaieté dans les yeux de nos bambins et de nos fillettes, il ne faut pas oublier qu'elles apportent un surcroît de surveillance aux parents. Beaucoup trop l'oublie et il arrive que pendant ces deux mois de liberté, les enfants perdent le peu de sagesse et de volonté que des maîtres éclairés avaient réussi, après combien d'efforts, à leur inculquer. A la rentrée des classes, il faudra recommencer la formation de ces caractères distraits et amollis par la négligence des parents.

Là où le malheur est encore plus grand c'est quand il s'agit de nos conventines et surtout de nos finissantes. Une âme de jeune fille livrée à elle-même est bientôt remplie de

fantômes... incapable de se former une opinion sur les idées contradictoires émises devant elle, avec l'aide de son imagination, elle se formera une morale et des principes qui ne seront pas toujours en accord avec la saine raison. L'expérience et le bon sens d'une mère chrétienne serait sa meilleure sauvegarde, mais combien de mères possèdent cette influence, combien savent gagner la confiance de leurs filles et leur inspirer le désir de se faire mieux connaître ?...

Ce qui glace le plus la confiance et l'empêche souvent de s'épanouir, c'est la sévérité. Si pour une chose insignifiante, vous faites jaillir une tempête de reproches ou des remarques faites mal à propos, jamais vous n'aurez l'occasion de donner un bon conseil, jamais non plus vous ne vous sentirez profondément aimée. Vos filles iront d'instinct vers la chroniqueuse inconnue, lui racontant leurs ennuis et se plaignant peut-être de votre froideur et de la peine qu'elles ressentent de n'être pas comprises.

Et sur un autre terrain, combien ne devons-nous pas blâmer ces mères qui sous prétexte de sortir leurs filles se hâtent de les transformer dès leur sortie du pensionnat. Ces enfants revenues dans leurs familles sont mises à " la mode "... On les promène de salon en salon, elles sont à tous les thés, elles se montrent à toutes les réceptions souvent en un costume peu décent. Les mères qui ne toléreraient pas qu'on dise devant leurs filles une seule parole destinée à les éclairer un peu sur les réalités de la vie, les laissent parader en toute liberté et sans la moindre inquiétude, souvent en une société pas très recommandable, pendant toute une saison et même plus. Cette vie factice ne leur enlève pas seulement les bonnes résolutions que des maîtresses dévouées avaient mises en elles mais aussi elle les rend incapables d'aucune pensée sérieuse et d'aucun effort vers le bien. Ce n'est que plus

tard, quand l'épreuve sera venue, que vos filles comprendront tout le mal qu'involontairement vous leur aurez fait en les détournant de la voie droite qui conduit à la véritable liberté.

Jeanne LE FRANC.

## BOITE AUX LETTRES

MARCELLA.— J'envoie vos deux articles à la direction de l'*Apôtre* qui jugera s'ils peuvent subir la dernière épreuve... Vous êtes toujours aimable de me dire des choses si aimables et je suis heureuse de savoir que l'article du mois dernier vous a intéressée; je souhaite qu'il en soit de même de celui-ci bien que le sujet ne convienne pas également à toutes. Je suis toujours enchantée de recevoir certaine petite lettre et ne vous gênez pas de me raconter par le menu vos espoirs et vos désirs.

AMICAL.— Je vous remercie de ce que vous dites de bien de ce livre nouveau. "Les Heures effeuillées" de Mademoiselle Alice Lemieux sont certes d'une lecture facile et bienfaisante et le désir que vous avez d'en faire votre livre de vacance est bien pensé. Vous passerez à la lire des heures délicieuses.

Jeanne LE FRANC.

## PETITE POSTE

MARCELLE à FLOCON DE NEIGE.— Serait-il possible que Flocon de neige soit fondu entièrement aux chauds rayons du soleil printanier? Je ne veux pas encore le croire et j'ose espérer qu'il reviendra bientôt converti en une gracile fleurette. Suis-je téméraire?

Jeanne LE FRANC.

AUX PETITS ENFANTS

## Bonnes vacances !

Quand cette gentille revue vous viendra, ce mois-ci, tous, ou du moins beaucoup d'entre vous, serez certainement en vacances.

Vacances ! Mot magique, qui, dans vos cerveaux enfantins, vous apparaît tout écrit en lumineux rayons du chaud soleil du bon Dieu.

Oui, cet heureux temps de liberté est enfin arrivé ; je partage votre joie bien légitime et c'est pour vous le dire, que j'écris ce mot.

Aux leçons, aux devoirs et même... aux pensums, vous avez dit un long adieu ; avez-vous pensé d'y joindre un gracieux aurevoir... en septembre prochain?

Mais en attendant, profitez de ces nombreux jours de liberté dont la brillante perspective d'amusement, vous fit rêvasser, souvent, en ces derniers jours scolaires. Jouissez bellement de ces heures de repos, de plaisir bien méritées ; au soleil, en promenades multiples et variées, égayez-vous ; que la bonne humeur, à perpétuité, soit votre lot et rayonne autour de vous.

Avec vos parents, soyez des enfants aimants, reconnaissant, par là, les mille et un procédés qu'ils découvrent pour vous distraire ; avec vos camarades, vos amies, soyez aimables afin que tous trouvent agréable votre société.

Bonnes vacances, heureux jours de contentement. Puis-je vous désirer rien de meilleur?..

Gaiement vous bonjour votre

Cousine ROBERTE.

Juin, 1927.

## Nos villages

Les villages, chez nous, sont si près des églises  
Que toutes les maisons y paraissent toucher.

A l'ombre d'un clocher

Les maisons de chez nous en cercle sont assises.

Le chef de la cité, chez nous, c'est Dieu toujours.

Aisément vous pouvez distinguer sa demeure :

C'est toujours la meilleure

De toutes les maisons que l'on voit dans nos bourgs.

Chez nous, tous les enfants restent près de leur Père,  
Qui, pour prendre soin d'eux, néglige son repos.

Quand tous les yeux sont clos,

Lui seul il veille encore au fond du sanctuaire.

La cloche de l'église est l'horloge, chez nous.

C'est elle qui nous marque et quand le jour se lève

Et quand la tâche achève ;

C'est elle qui nous dit quand nous mettre à genoux.

Tout village, chez nous, fièrement se réclame

Du nom d'un saint qu'il a reçu quand il est né ;

A moins qu'on n'ait donné.

Au village naissant le nom de Notre-Dame.

Qu'il fait bon habiter nos villages pieux,

Au pied de nos clochers aux longues flèches grises,

Tout près de nos églises :

C'est nous habituer à demeurer aux cieux !

SYLVIUS.

(L'Alma Mater)

## ABONNEZ-VOUS A L'ACTION CATHOLIQUE

le journal des familles

recommandé par l'autorité

diocésaine.

# AU GOIN DU FEU

## Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

### RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE JUIN

#### DEVINETTES

- 1° H. E. (hachées).  
2° F. A. C. (effacées).

#### TRIANGLE

ARMIDE  
RAIDE  
MINE  
IDE  
DE  
E

#### RÉBUS GRAPHIQUE

C'est la mère Michel qui a perdu son chat.  
Mot-à-mot : C—Lame—R—Miche—L—qui  
—a— (elle) perd du son—Shah.

#### LOGOGRIPHE

Triangle — Tringle.

Ont trouvé toutes les solutions exactes :  
Mlle Céline Lachapelle, Couvent de Jésus-Marie, Sillery ; Mme H.-A. St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Maine ; Mme J.-V. Rochefort, 510, ave Notre-Dame, Manchester, N. H. ; Mlles Marie-Jeanne et Cécile Leclerc, Loretteville ; Mlle Irène Mercier, 9, rue Water, Ottawa, ; Mlle E. DuPlessis, Couvent St-Marc, Shawinigan.

Le sort a favorisé : Mlle M.-J. Leclerc et Mme H.-A. St-Pierre.

### JEUX D'ESPRIT N° 98

#### DEVINETTES

- 1° Quel est en France le Ministre le plus occupé ?  
2° Pourquoi la justice est-elle représentée avec une balance ?

#### MOT CARRÉ

Oiseau de la famille des turdidés. Réputation. Grande colonie anglaise (en anglais). Locution adverbiale. A la surface des dents.

#### VERS A TERMINER

Malheur à l'enfant de la —  
Qui dans ce monde injuste et —  
Porte en son âme —  
Un rayon de l'esprit —  
Malheur à lui ! l'impure —  
S'acharne sur sa noble —  
Semblable au vautour —  
Et, de son triomphe —  
Punit ce nouveau —  
D'avoir ravi le feu du —

#### LOGOGRIPHE

Avec huit pieds, je chante à l'Opéra ;  
Otez m'en cinq, je sonne à l'Opéra ;  
Rendez m'en trois, je suis un opéra ;  
Et c'est à moi que l'on doit l'opéra.

## L'hirondelle du troubadour

Zéphir, du souffle de son aile,  
A triomphé de nos frimas ;  
La terre de fleurs étincelle :  
Tout revient, et mon hirondelle  
Ne revient pas.

Par ses compagnes plus constantes,  
J'entends saluer le matin,  
J'ai vu leurs troupes tournoyantes  
Effleurer les eaux transparentes  
Du lac voisin.

Oiseau de longue connaissance,  
Ah ! dis-moi, quand reviendras-tu  
Me ranimer par ta présence ?  
Je suis, hélas ! de ton absence  
Tout abattu.

Tu sais combien ma joie éclate  
Quand tu reparais sous nos cieux,  
Quand l'anneau d'étoffe écarlate  
Qui ceint ta jambe délicate  
Brille à mes yeux.

Nul autre mortel, je t'assure,  
Ne t'offrira meilleur destin :  
J'étais presque de ta nature,  
Nous partagions même toiture  
Et même pain.

Quand la naïve demoiselle  
Du doigt indiquait notre tour,  
" Là-haut demeure, disait-elle,  
Et chante avec son hirondelle  
Le troubadour."

Pour te recevoir, ma fenêtre  
Est toujours ouverte à demi ;  
Qui peut t'empêcher d'y paraître ?  
Crains-tu de retrouver un maître  
Dans ton ami ?

Non, tu ne m'es pas infidèle ;  
Les serres d'un cruel vautour  
T'auront d'une étreinte mortelle  
Surprise, ô ma pauvre hirondelle,  
À ton retour !

Ou, volant à perdre courage  
Pour traverser d'immenses eaux,  
Sur quelque perfide équipage  
As-tu rencontré l'esclavage  
Pour le repos ?

N'a-t-il pas craint pour son navire  
L'impitoyable ravisseur ?  
Car j'ai toujours entendu dire,  
Oiseau du ciel, que de te nuire  
Porte malheur !

Hélas ! dans la campagne immense,  
La fleur va faire place au fruit,  
De jour en jour l'été s'avance,  
Et de te revoir l'espérance  
S'évanouit.

Ma voix si joyeuse et si vive  
N'aura plus que de tristes chants ;  
Infidèle, morte ou captive,  
Ta perte la rendra plaintive  
Pour bien longtemps.

Jean REBOUL.



## LES LIVRES



### LES CANADIENS-FRANÇAIS ET LA CONFÉDÉRATION

" L'Action française " vient de publier une étude qui s'impose à l'attention de tous. C'est un inventaire complet de l'influence et l'activité des nôtres depuis l'établissement de la Confédération.

Le sommaire du petit volume (150 pages, format 5 x 7½) indique combien il est en mesure d'intéresser notre population.

SOMMAIRE : — Abbé Lionel GROULX, *Soixante ans de Confédération ; Les Canadiens français et l'établissement de la Confédération* ; Anatole VANIER, *L'immigration, les fonds publics et nous* ; Olivier ASSELIN, *Les Canadiens français et le développement économique du Canada* ; Hermas BASTIEN, *Les Irlandais et nous* ; Édouard MONTPETIT, *Les Canadiens français et le développement intellectuel du Canada* ; Yves TESSIER-LAVIGNE, *Québec, les chemins de fer et la Confédération* ; Abbé Philippe PERRIER, *Les Canadiens français et la vie morale et sociale au Canada* ; Mgr BÉLIVEAU, *Les Canadiens français et le rôle de l'Eglise dans l'Ouest canadien* ; Louis-D. DURAND, *Les Canadiens français et la vie nationale au Canada* ; Esdras MINVILLE, *En entendrons-nous parler bientôt ?* ; Antonio PERRAULT, *Griefs et déceptions* ; Albert LÉVESQUE, *La jeunesse canadienne-française et la Confédération canadienne*.

Avec les collaborateurs distingués qui ont fourni cette œuvre nécessaire, le lecteur connaît la valeur intrinsèque de l'Acte fédératif. Il suit les développements économiques, intellectuels, moraux, sociaux et nationaux des Canadiens français sous le régime actuel. Il résume les griefs et les déceptions suscités par l'application du pacte fédéral et connaît la théorie sur laquelle la jeunesse canadienne-française est décidée d'ordonner l'avenir de la Confédération canadienne. Un livre à consulter et à conserver.

Prix : \$0.25 franco, au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne Québec, et chez l'éditeur, Librairie d'Action française Ltée, 1735, rue Saint-Denis, Montréal.

*Les Hypothèses sur Lourdes*. Par Joseph SERRE. Un volume in-8 couronne. Prix franco : 3 francs 25. Chez Aubanel Fils aîné, Editeur, 15, Place des Etudes, Avignon, France.

Beaucoup de travaux considérables ont été publiés sur Lourdes. Celui-ci a le mérite de condenser en un raccourci saisissant et dans une belle clarté tout ce qui a été dit, pour et contre, sur cet important sujet.

De petits chapitres courts et précis, d'une piquante saveur littéraire, rendent facile et rapide la lecture de ces pages, où l'idée du miracle apparaît sous un jour tel qu'elle se présente à la fois pour les croyants dans la lumière de la plus pure orthodoxie, et pour les libres penseurs sous l'aspect d'une notion scientifique qui met le surnaturel à la portée de l'intelligence moderne et le lui rend assimilable.

Une large diffusion de ce petit livre rendra le plus grand service à la cause de la foi et de la pensée catholique.

*Mois du Sacré-Cœur*. Par le Chanoine de MARTRIN-DONOS. Un volume in-8 tellière. Prix franco : 7 frs 20. Chez Aubanel Fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon, France.

M. le chanoine de Martrin-Donos, l'auteur si apprécié des " Heures Saintes ", nous offre un mois du Sacré-Cœur, qui connaîtra certainement le même succès.

Il est destiné non seulement aux personnes pieuses et aux familles chrétiennes qui font l'exercice du mois du Sacré-Cœur en commun, mais encore aux paroisses, aux communautés religieuses, aux collèges et pensionnats. On y trouvera pour chaque jour, une méditation, une pensée, un exemple tiré de la vie des Saints, un récit intéressant, et, pour terminer, une résolution pratique.

La dévotion au Cœur de Jésus attire de plus en plus les âmes vers elle. On ne fera donc jamais trop d'efforts pour développer cet attrait et le guider sûrement.

C'est simplement ce qu'a cherché l'auteur de cet ouvrage doctrinal, pieux et vivant.

*Le Rosier d'Amour de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.*

Par le R. P. MARTIN. Un volume in-8 couronne. Prix franco : 5 francs 70. Chez Aubanel Fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon, France.

Le Révérend Père Martin, prédicateur de toutes les fêtes de la Béatification et de la Canonisation dans la chapelle du Carmel de Lisieux, n'est pas un inconnu pour les dévôts de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

Il nous offre aujourd'hui, pour notre édification et notre profit, trois sermons ou panégyriques de la Sainte de Lisieux.

Le premier, intitulé le *Rosier d'Amour*, donne son titre à l'ouvrage. Il explique comment le rosier de l'amour divin a grandi dans l'âme de la Sainte. Il contient de belles leçons sur l'humilité et la vie cachée.

Le second sermon, *la Rose d'Amour*, cueille sur le rosier la fleur que Sainte Thérèse aime tant à donner aux âmes. Il leur apprend à concevoir, comme elle, un immense désir d'amour divin, avec le secret de le réaliser par des moyens très simples.

Le troisième sermon est un chant en l'honneur de la sainte, triple prodige de gloire, de puissance et surtout d'amour, ainsi qu'en témoigne l'affection qu'a pour elle l'univers catholique.

## TRAITEMENT POUR LES PARESSEUX

Au moyen-âge, on trouvait chez les Hollandais une coutume très curieuse.

Lorsqu'un homme robuste et en état de travailler était pris en flagrant délit de paresse, on le saisissait et on le descendait dans le puits des mendiants, au fond duquel était une pompe.

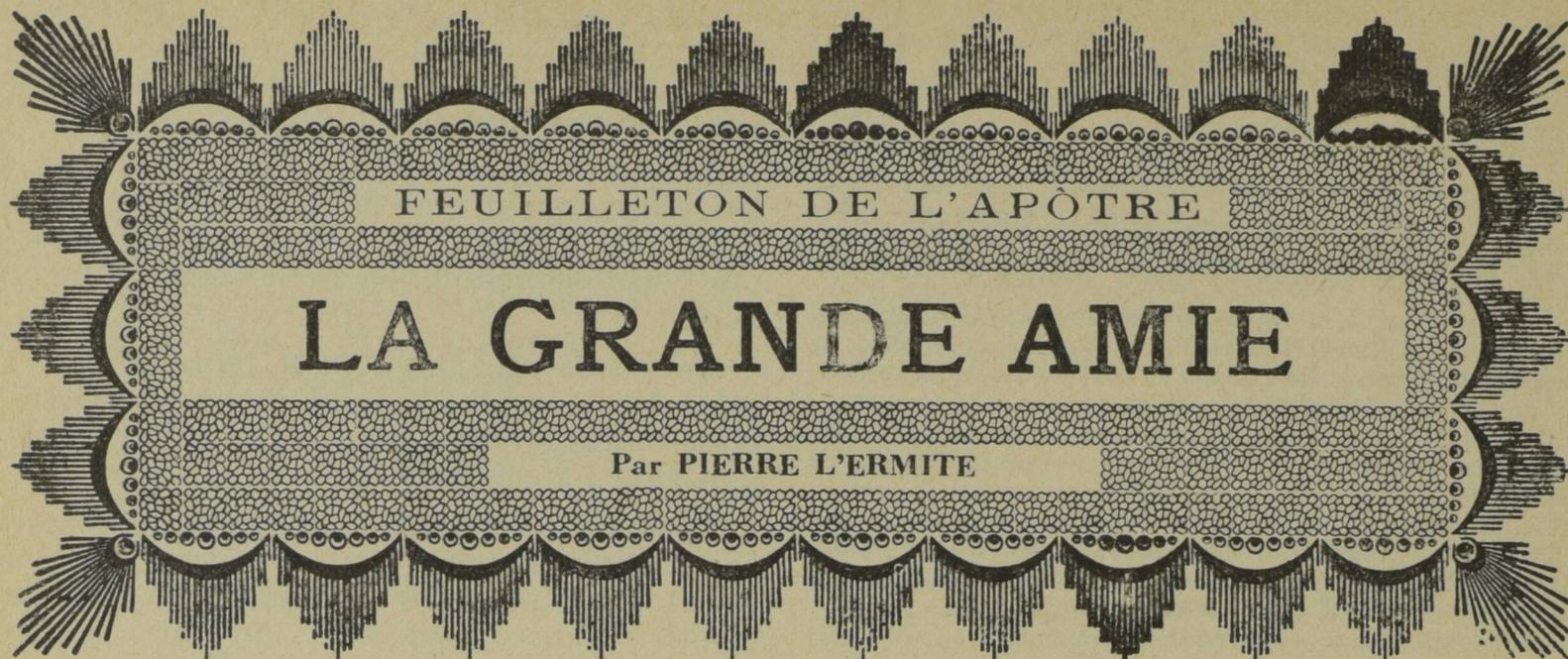
Au-dessus du délinquant, on ouvrait un robinet. Pour ne pas être noyé, le paresseux était obligé de pomper sans relâche, pendant plusieurs heures consécutives.

Tandis qu'il pompait de graves bourgeois, autour du puits, faisaient des paris. L'un soutenait que le patient ne laisserait pas l'eau l'engloutir ; l'autre pariait le contraire.

Enfin, après quelques heures de cette dure épreuve, on hissait dehors le malheureux mendiant, rompu de fatigue, et on le renvoyait, en l'engageant vivement de profiter de cette dure mais utile leçon.



LES CHUTES KAKABÉKA,  
près de Port-Arthur, Out.



No 11

## CHAPITRE XVIII

*(Suite)*

Le brave curé vint à lui les deux mains tendues :  
— Et Odile... ? demande-t-il avant toute autre interrogation.

Jacques fait un geste découragé...

— Pauvre ami !... répond le prêtre.

Et, comprenant que Jacques désire parler d'autre chose... :

— J'ai compulsé hier mon indicateur, et j'ai vu que, difficilement, vous pouviez arriver avant ce soir... mais j'ai eu bien peur pour vous... pour moi aussi !

— Peur... ? et de quoi au juste... ?

— Qu'en revenant vous ne trouviez l'Abbaye et la Ferlandière à feu... sinon à sang... quelque chose comme une réédition moderne de la Jacquerie.

— ... ??

— Car, au fond, c'est *vous* une des principales causes de la ruine des usines... Je sais tout, maintenant ; figurez-vous que la nièce de Sylvain le facteur est venue me prévenir de la débâcle, la veille même du jour où elle devait se produire.

— Comment savait-elle... ?

— Par Soupot, chez qui elle travaille.

— Voyons... , expliquez-moi bien... j'ai soif de détails.

Et dans ce même jardin, sur cette même chaise où Odile s'était assise, devant la même immensité où tout un océan de moisson se creusait, sous la brise, de vagues d'or fauve, par un même soir tout irradié des splendeurs du couchant, l'abbé Hans raconta les événements tels qu'il les avait compris en se documentant à toutes les sources vraiment sérieuses du pays. Et, en parlant, en revivant par le souvenir toutes les phases de ce drame local, le vieux curé, tantôt s'animait, tantôt disparaissait presque, se faisait oublier derrière le pathétique, l'inattendu d'une situation présentée avec feu, comme l'acteur qu'on ne voit plus, tellement il est bien entré dans la réalité de son sujet.

— ... Après l'achat du Boix-Roux, Alberte revenait furieuse à la maison, partait pour Paris chez des amis, et ne faisait plus au Val que de rares et hostiles apparitions. Les usines avaient pris un vertigineux essor, parce que la jeune fille leur apportait l'appui de son activité, mais surtout le concours de sa haine contre Jacques qu'elle voulait écraser de son succès. Or, depuis son échec du Bois-Roux, ces mêmes usines lui sont devenues indifférentes, puis odieuses ; sa nature ardente, aveuglée par la jalousie, ne peut se faire à l'idée que, dans un moment déterminé, le seul peut-être de sa vie où, par-dessus tout, elle aurait voulu être riche à millions, son père et son oncle lui ont piteusement refusé la bagatelle de 50,000 francs ; une misère devant le chiffre d'affaires qu'elle procurait chaque mois aux usines.

Non seulement elle s'est désintéressée des fabriques, mais sous le coup de fouet d'une réflexion qui s'exaspère, une véritable soif de vengeance est peu à peu montée dans sa nature de femme, l'envahissant tout entière, rendant son père et son oncle responsables de la vie brisée et sans but qui est maintenant redevenue la sienne ; car si un homme de la valeur de Jacques de la Ferlandière s'éloigne systématiquement d'elle, il faut une raison sérieuse ; et cette pauvre poitrinaire blonde de l'Abbaye ne peut être tout seule cette raison-là.

Alors Alberte se souvient des grosses plaisanteries de Victor, répétées certainement, exagérées peut-être, dans la société où fréquente le jeune homme, des mille incidents créés par d'autres que par elle, et qui ont eu pour résultat de la pousser à son acte d'hostilité de la vente du Bois-Roux... D'ailleurs qui lui garantit que son père n'a pas agi secrètement pour ruiner toute possibilité d'un mariage entre elle et M. de la Ferlandière... ? Oui, les responsables, dans cette affaire, ceux qui, non seulement refusèrent de collaborer à un désir, après tout légitime, mais se sont jetés perpétuellement entre elle et son but c'est sa famille... sa prosaïque, sa pratique famille !..

Et, avec une intonation pleine de fiel, elle répète le fameux dicton très en honneur dans son ancien lycée : "Où est-on mieux qu'au sein de sa famille... ?"

— Partout ailleurs !.. "

Mais son parti est bien pris ! Si seulement elle avait agi plus tôt !.. si elle avait apporté à la conquête de son bonheur l'énergie qu'elle va déployer pour la satisfaction de sa vengeance !.. Si, au lieu de tergiverser, elle était allée droit à M. de la Ferlandière qu'elle considérait comme incarnant son avenir ; si elle avait continué la fameuse tactique commencée au bal, le jour de l'inauguration des usines, peut-être que ni son père ni son oncle n'auraient été assez forts pour renverser les jalons qu'elle aurait posés... Mais ils le payeront... et cher !.. Ils ont frappé son cœur, elle va les frapper à la bourse !..

Et, froidement, elle commence sa campagne de destruction, négligeant les affaires, détournant des commandes importantes au profit d'un cousin qui, depuis deux ans, établit à Londres des usines similaires et offre à la jeune fille une commission superbe pour les travaux qu'elle lui procure.

MM. Nathan et Victor Harmmster s'engagent peu à peu dans une véritable impasse industrielle : d'un côté les commandes se raréfient parce qu'on les détourne, ou que ces messieurs, livrés à eux-mêmes, n'ont plus le temps de relancer les fournisseurs aux époques voulues ; de l'autre, le mouvement de désertion des campagnes s'augmente dans une effrayante progression géométrique : les ouvriers affluent de toutes les communes, et, sur un ton excité, exigent d'être embauchés comme leurs camarades.

Pendant quelques mois, les Harmmster résistent et soutiennent leur crédit, en faisant travailler d'avance pour des adjudications prévues, mais pas encore fermes ; ils comptent principalement sur une grosse commande, promise à la fois par les ministères de la Guerre et de Colonies, et qui sans leur rapporter des bénéfices exagérés, constituerait une réclame énorme pour la maison et les soulignerait définitivement à l'attention des clients sérieux. Alberte a mis, quelques mois avant son départ, les choses bien en train, grâce à ses relations féminines ; mais son abstention change tout ; son père et son oncle se trouvent désormais seuls, sans avoir en main les fils de l'affaire, ces mille petits riens qui, réunis— forment le faisceau solide sur lequel on peut s'appuyer pour triompher.

Comme l'avis d'adjudication de cette commande tarde beaucoup trop à paraître dans les journaux spéciaux, le gros Victor, assez méfiant par nature, et qui flairer un piège, prend le train pour Paris et se rend au ministère.

Dans la circonstance, il vaut mieux que ce soit lui ; car, sans avoir le liant, la souplesse, l'habileté d'Alberte, il trouve— dans ses relations mondaines et sa grosse bonhomie de "soireux", le joint de beaucoup de situations.

Il attend depuis un quart d'heure à peine dans l'antichambre du ministre, comme un quémendeur

ordinaire, et la chose lui paraît déjà dure, car il se rappelle que, six mois auparavant, le préfet téléphonait lui-même, très aimablement, les commandes aux usines du Val d'Api, entre deux invitations à dîner.

Évidemment, Alberte a passé par là !

Et, tout en faisant tourner son chapeau sur sa canne, avec des soupirs énervés, l'oncle Victor sent en son esprit monter pour sa nièce des appréciations d'une sévérité d'ailleurs justifiée.

Enfin, au bout de deux longues heures, son tour arrive ; le ministre le reçoit d'une façon charmante :

— Comment, cher ami, vous étiez là !.. et vous ne me l'avez pas fait dire !.. c'est mal, cela.

— Je vous crois, répond Victor, avec une figure moitié figue, moitié raisin... Je suis là depuis bientôt trois heures !..

— Mais je n'ai pas remarqué votre nom sur les lettres d'audience, sans quoi... certainement, je vous aurais donné un tour de faveur !.. Vous n'en doutez pas un instant, je suppose... ?

La conversation s'engage : le ministre parle rapidement de Nathan et de sa nièce, comme s'il ignorait la fraîcheur survenue dans les relations familiales ; puis, tout en jouant avec son coupe-papier, dit à Victor que le gouvernement compte beaucoup, pour les élections, sur le groupement ouvrier considérable dont les usines Harmmster sont le centre... Il faut que les habitants du Val d'Api votent comme un seul homme pour le candidat du ministre !..

— Oui, répond Victor d'une voix mécontente, à condition qu'à son tour Monsieur le ministre nous soutienne !..

— Cher ami ! mais c'est plus qu'un devoir pour nous ! Je considère cet appui comme une véritable dette de reconnaissance ; sachez que le gouvernement n'oublie pas, n'oubliera jamais ceux qui travaillent pour lui !..

— Alors, nous pouvons toujours compter sur la commande promise de tous les cuirs militaires, sacs, cartouchières, souliers, bandoulières... ?

Ici la figure du ministre prend une expression d'étonnement absolu :

— Comment... ? mais cette adjudication est finie !.. Et vous n'y avez pas pris part... ?

— Finie ! ?... répète Victor en ouvrant des yeux tout ronds.

— ... Depuis quatre jours !.. les dernières signatures ont été échangées hier soir.

— Sans avis... ?

— Mais voyons, mon cher Monsieur Harmmster, vous savez très bien qu'on ne jette pas dans la publicité ordinaire les transformations de matériel de guerre payées par les fonds secrets... ! Merci ! les journalistes ont assez d'autres moyens pour nous attaquer sans que nous leur fournissions des armes contre nous-mêmes !.. Mais, je vous réitère, je ne comprends rien à votre abstention, car je vous ai fait convoquer par lettre spéciale et personnelle, avec trois autres adjudicataires..

— Nous n'avons rien reçu, répond Victor... absolument rien !... et pourtant nous guettions votre lettre tous les jours dans le courrier...

— C'est inouï ! s'écrie le ministre, très calme d'ailleurs.

— Tel que je vous le dis.

— ... Et même, je vous avoue que votre abstention, si je l'avais remarquée, ne m'aurait que très peu étonné, car on m'a certifié que vous refusez, en ces derniers temps, des commandes très avantageuses, tellement vous étiez débordés, écrasés de travail !...

Alors, tout à fait furieux, l'oncle Victor se lève et fait deux ou trois pas dans le cabinet du ministre, puis, s'arrêtant devant lui les deux bras croisés :

— Quel est le maroufle qui a pu vous tenir un pareil langage... ?

— Mais, fait le ministre avec un geste évasif, tout le monde !!... et comme la commande presse, car nos relations diplomatiques avec l'Angleterre se tendent tous les jours, l'adjudication s'est faite séance tenante, en dix minutes.

— Je serais assez curieux de savoir qui l'a eue... ?

— Précisément, cher ami, répond le ministre avec une ironie très dissimulée, rassurez-vous, la commande n'est pas sortie de la famille Harmmster ; c'est votre cousin de Londres qui l'a demandée pour sa maison de Paris.

Ici, Victor, malgré l'austérité verte et noire du cabinet ministériel, lâcha un juron terriblement étouffé que Soupot lui-même n'eût pas désavoué :

— Au bas de toutes ces canailleries, dit-il, rouge comme une poterie étrusque, je reconnais la signature de ma chère petite nièce !...

— ... De Mlle Alberte Harmmster... ? de votre charmante nièce... ? Pas possible !... Comment... seriez-vous tous les deux en délicatesse... ? demande le ministre avec l'air compatissant d'un homme politique parfaitement au courant de la question.

— Ma nièce... ? c'est une petite personne que je noierais ou que j'étranglerais avec un bonheur ineffable !...

— Ah ! je ne savais pas... répond le ministre en assujettissant son monocle...

Puis, d'un ton délibéré...

— Enfin, mon cher ami, ne vous désolez pas... une perdue, dix retrouvées...

— Merci, j'en ai assez d'une !

— Non !... je ne parle pas de votre nièce... je parle des commandes du gouvernement. Évidemment, c'est une grosse affaire que vous avez manquée là, et d'une façon que je ne m'explique pas encore ; mais, vous savez, presque chaque trimestre nous pouvons offrir à nos amis des occasions pareilles ; et même, j'y pense !... ne vous mettez pas martel en tête ; dites à M. Nathan de se tranquilliser : dès que le budget sera voté, l'état-major doit faire passer un nouveau règlement concernant la cavalerie ; dans le cas de l'adoption du projet par les Chambres, toutes les selles seraient modifiées ; je vous promets cette commande, sans aucune mise en adjudication... Vous me comprenez bien : ma

promesse est formelle, et j'y veillerai personnellement.

— Monsieur le ministre, fait Victor d'une voix blanche, je vous remercie ; c'est une consolation pour nous de constater que nous pouvons toujours compter sur votre bienveillance.

— Mais certainement, cher ami.

Et le ministre lui secoue la main avec effusion.

En descendant le grand escalier d'honneur, Victor Harmmster se monologue avec vigueur :

... Sans aucun doute, il est roulé abominablement, et même le ministre a mis une sorte de coquetterie dans la façon dégagée dont il l'envoie promener : car, échafauder une espérance quelconque sur la future commande dont il vient de parler, c'est escompter les souliers d'un mort... En supposant, d'abord, que le budget soit voté, que l'état-major présente et fasse adopter son projet de réforme, le ministre actuel sera-t-il à cette époque encore au pouvoir... ? ou ne trouvera-t-il pas un moyen de ne plus se souvenir... !

D'ailleurs, au fond, le ministre n'est-il pas le premier instrument de l'actuelle déconfiture des usines du Val d'Api... ?

Et le vieux sceptique repase dans sa mémoire les réponses qui viennent de lui être faites, les chevilles préparées pour tous les trous, les attitudes ultrasymphathiques que le ministre a prises... Et il conclut en son for intérieur :

— Ils sont tous de *mèche* !...

Alors, se retournant vers la double porte de moleskine verte qui ferme, en haut de l'escalier, le cabinet du ministre :

— Je me figure que ce gaillard-là doit maintenant éclater de rire en pensant à ma figure de tout à l'heure !... Qui sait !... Alberte était peut-être dans un coin !... Canailles, va !

Et cela fut dit si fort que l'huissier, qui sommeillait en haut des marches, faillit presque se réveiller...

Victor revient donc au Val d'Api avec une humeur de chien battu ; et la première chose que lui tend, d'un geste nerveux, Nathan, dès son entrée à l'usine c'est la lettre du ministre, l'invitant à une adjudication faite trois jours auparavant :

— Tu vois, la poste vient encore de nous jouer un singulier tour...

— La poste !... s'écrie Victor, elle n'est pas en cause, ici... Tu te trouves en présence d'une exquise fourberie de ta fille... Elle a laissé à ton cher cousin juste le temps de signer toutes les pages du cahier des charges, car l'affaire s'est définitivement terminée hier au soir... Et, constate-le, ils ont toutes les délicatesses, ces petits jeunes gens, ils permettent tout de même au ministre, leur complice évident, de nous avertir aujourd'hui...

Alors Nathan se laisse tomber sur son fauteuil, et, dans un accès de colère, pique un coupe-papier poignard dans le bois de son bureau :

— Alberte !... Alberte ! !...

— L'échec est grave en lui-même, grave surtout si on le considère comme symptôme de l'avenir. Si les Harmmster ne peuvent plus compter sur les faveurs gouvernementales, leur situation de-

vient intenable dans le pays ; car, avec le développement colossal pris tout à coup par les usines, les commandes des particuliers sont évidemment insuffisantes pour alimenter le travail.

Aussi Nathan, qui est un nerveux, un décidé, prend sa résolution tout de suite et s'y arrête avec l'énergie absolue d'un homme qui ne veut pas se laisser englober : dès le lendemain, il fait coller sur les murs intérieurs de ses usines un avis mettant à pied tous les ouvriers arrivés depuis trois mois, et rabaisant à six sous de l'heure le travail des anciens.

Naturellement, ce soir-là, les hommes sortirent très excités des ateliers ; car, abaisser le tarif d'un travail, même avec des raisons légitimes, constitue toujours aux yeux de l'ouvrier une mesure odieuse. Il y eut chez Soupot, le lendemain, une réunion tumultueuse où parlèrent trois députés mandés télégraphiquement de Paris ; car, chose curieuse, Soupot, dont l'influence est solidement établie dans l'esprit d'une grande partie des ouvriers, se tourne maintenant contre les Harmmster qui l'ont imprudemment jeté à la côte, le trimestre dernier, pensant que, désormais, ils n'avaient plus besoin de lui.

Ils ne vont pas tarder à voir qu'ils se sont largement trompés, et la rancune de Soupot sera une des causes de leur ruine.

Jacques avait jusque-là écouté l'abbé Hans sans rien dire, et avec un intérêt grandissant. Mais à ce moment, il ne peut s'empêcher d'interrompre

— Cette évolution de Soupot, je l'ai toujours prévue... les juifs ne doivent plus le payer... Une chose bien piquante serait de le voir faire campagne pour moi !!

— Pour vous ? certes non !... s'écrie le curé : car le malheureux descend encore d'un échelon, et s'est fait le porte-paroles du parti révolutionnaire. Pendant deux jours, la loque rouge a flotté sinistrement au-dessus de son débit ; les ouvriers qu'il travaillait depuis longtemps par l'absinthe, les journaux et les réunions, ont parcouru le pays dans tous les sens, à la suite d'un contremaître qui portait un balai... c'est devenu ici le langage muet de la grève à outrance.

Nathan Harmmster ne s'est d'abord pas effrayé outre mesure de ces manifestations ; dans sa vie de patron, il a vu d'autres grèves, qui, pour n'être pas aussi étendues, étaient pourtant aussi violentes. D'ailleurs, il est acculé par les circonstances extérieures à un refus catégorique aux réclamations de ses ouvriers ; les créanciers des usines ont appris par les journaux qu'elles entrent dans une crise redoutable ; et, au début de cette semaine, tous ont présenté leurs échéances avec une anxiété à peine dissimulée.

Alors, l'éternelle histoire recommence. Les malheurs ne viennent jamais seuls ; l'abîme appelle l'abîme... Il y eut une première échauffourée violente la veille du jour où je vous ai télégraphié à Sainte-Odile ; heureusement, les cuirassiers de Noyon, arrivés à temps, empêchèrent les choses de tourner au rouge.

Mais le soir, Victor, et surtout Nathan, exaspérés des lettres de menaces qu'ils reçoivent et des insultes dont le bruit leur parvient par-dessus le mur de leur propriété privée, et surtout espérant pouvoir vendre leurs usines avant qu'elles aient complètement périclité, font coller une affiche, conçue en termes très secs. Ils déclarent que, " devant l'attitude intransigeante des ouvriers, les directeurs de l'exploitation n'ont plus rien à faire dans un pays dont les habitants se montrent incapables de discuter pacifiquement une situation, ne savent que prêter l'oreille aux meneurs, et saccager les industries créées pour leur donner du pain. En conséquence, les usines sont fermées définitivement, sans aucun espoir de reprise de travaux par l'ancienne direction ; les commandes en cours seront exécutées par des maisons similaires de Paris "

Alors, dans tout le pays éclate une explosion de rage.

Ces milliers d'ouvriers arrachés à la terre, dont ils ont perdu à la fois le goût et la possession, se sentent abandonnés par ces patrons qui, après avoir fait resplendir devant leurs yeux les espérances les plus dorées, paraissent maintenant se soucier d'eux comme le savant se soucie du cadavre du chien sur lequel il tenta une expérience.

Le soir même de l'affichage, au sortir des cabarets, s'excitant les uns les autres, les ouvriers se ruent en une poussée sauvage sur les bâtiments ; et comme naturellement ils trouvent les portes fermées, ils se suspendent en grappes humaines aux branches des platanes qui dépassent les murs, et vont sauter dans les cours ; heureusement, les cuirassiers arrivent, cette fois encore, à temps, et empêchent, mais à grand'peine, l'envahissement des usines.

C'était effrayant à voir.

J'ai reconnu, dans la foule, des journaliers excellents de Frilleux, des petits cultivateurs de Brésolettes, d'anciens garçons de ferme de Fumeçon, qui marchaient, ivres d'absinthe, en hurlant des chants de mort derrière Soupot, cause première de tout leur mal... Des femmes en cheveux traînaient des enfants et ramassaient comme projectiles tous les cailloux de la route ; on eût dit une sorte d'océan humain jetant l'écume de ses flots, d'une manière consciente et acharnée, sur les monuments maudits dont il voulait emporter jusqu'aux dernières pierres, et s'entraînant peu à peu à une catastrophe géante.

Les soldats restaient impassibles derrière leurs officiers, tous insultés grossièrement par des gamins de douze ans qui lançaient de la boue sur les uniformes, mêlant dans une même haine furieuse les broderies d'or et les galons de laine.

Dans une révolution comme celle-ci, l'homme sans doute est hideux dans sa colère de brute, mobilisant toutes ses forces au service d'une vengeance stupide qui ne répare rien ; mais ce qui est répugnant par-dessus tout, c'est la femme, l'être de vie hurlant à la mort, c'est la créature

douce et délicate soufflant sur l'incendie terrible, au risque de tuer ceux qu'elle devrait aimer... c'est l'enfant, un pli mauvais aux lèvres, levant pour frapper une main dont il maudit la faiblesse !... Oh ! mon pauvre ami, combien je vous félicite d'avoir été absent ; j'ai ces visions pour toujours au fond de mon cœur de prêtre ; il me semble que j'ai trop vécu !...

— Je m'étonne toujours, répond Jacques, qu'un mouvement populaire aussi violent ait respecté le presbytère et la Ferlandière.

— Nous ne devons en savoir aucun gré aux meneurs, car Soupot avait l'ardent désir de nous englober tous les deux dans la même haine et de nous faire balayer par le même courant. Mais les événements sont arrivés trop vite, le terrain n'était pas assez préparé ; et les ouvriers, hypnotisés par la question capitale des usines, pouvaient être difficilement lancés contre la ferme et contre l'église. Aussi, le matin même du premier assaut, ai-je pu circuler assez tranquillement dans le Val ; à part quelques infâmes voyous, tous ceux qui m'auraient insulté en temps ordinaire se taisaient, impressionnés par la gravité des circonstances ; d'autres m'ont salué ; bien plus, quelques anciens fermiers m'ont abordé " Monsieur le curé, il faudra nous dire une fameuse Messe ce matin, car les choses tournent au vilain !... "

Voilà mon cher ami, la situation exacte ; jour par jour, la nièce de Sylvain tenait ma bonne au courant de ce qui se passait : chez Soupot, tout se discute à table et le verre à la main ; la petite, très intelligente, ne perdait pas une parole, sachant bien, la brave fille, qu'un avis donné à temps pouvaient sauver l'église ou la Ferlandière, dans le cas où le mouvement populaire aurait dévié. Et maintenant, que comptez-vous faire... ?

— J'irai demain discrètement au Val, répond Jacques, et je verrai si je puis quelque chose pour la pacification du pays, Je vais même m'arranger pour ne pas y aller seul ; à un moment déterminé, un groupe restreint mais résolu peut empêcher bien des excès. A votre avis, la journée de demain sera-t-elle chaude... ?

— Elle sera la plus grave de toutes, répond l'abbé Hans, en secouant la tête d'un air inquiet, je la regarde même comme la journée décisive, car les Harmmster sont acculés à une résolution extrême, dans un sens ou dans un autre, par Soupot et par Étienne...

— Étienne est aussi dans ces vilaines affaires ?... demande Jacques étonné...

— Le pauvre homme ! il est le prisonnier des forts ; rappelez-vous ceci : rien n'est dangereux comme les moutons au pouvoir... Une chose certaine, c'est que Soupot, Étienne et le Comité ouvrier doivent faire demain matin à ces messieurs la dernière sommation de reprendre immédiatement le travail des usines aux conditions anciennes. Comme les Harmmster ne peuvent absolument pas les accepter, c'est la guerre à outrance ; et cette guerre est voulue par Soupot. M. Nathan le gêne pour sa candidature

prochaine... Je ne sais pas ce qui arrivera demain, mais l'horizon est noir... presque rouge !..

— Alors, j'irai ! dit Jacques résolument.

Et le jeune homme se leva pour retourner à l'Abbaye.

Les jeunes filles l'attendaient, anxieuses, avides d'entendre de sa bouche un récit sérieux des événements.

Jacques raconta les choses simplement, glissant toutefois, pour ne pas effrayer, sur les craintes de l'abbé Hans ; mais Odile, couchée sur une chaise longue devant la table, regarde son fiancé parler et lit entre les mots la pensée intégrale de Jacques.

— En résumé, dit-elle, quand le jeune homme fut sur le point de partir, on pourrait bien se battre demain... ?

— Se battre... ? répète Jacques, hésitant un peu à mettre dans sa réponse l'expression exacte de sa pensée.

Mais sa nature loyale reprend le dessus :

— Eh bien... oui... on pourrait peut-être se battre...

— Vous y serez... ?

Jacques, alors, la regarde :

— Odile, pourquoi me posez-vous cette question ? Voulez-vous me retenir ou m'encourager ?

— Si c'est votre devoir d'y aller, Jacques, il faut y aller !

— J'ai peut-être un rôle pacificateur à jouer demain. En des circonstances aussi graves, un simple *peut-être* suffit pour engager un honnête homme.

Odile lui tend alors la main :

— S'il est possible, Jacques, je vous aime davantage quand vous parlez ainsi. Allez ! et que Dieu vous garde !

Le lendemain fut un jour d'une chaleur lourde, énervante, un vrai jour de révolution.

Dès 5 heures du matin, les journaliers, en arrivant à la Ferlandière, pour prendre les ordres du chef de culture, trouvèrent le jeune gentilhomme qui les attendait devant la maison de Potain ; et déjà la nouvelle circulait dans leurs rangs.

— On ne travaille pas dans les champs aujourd'hui !

Jacques leur expliqua ce qu'il désirait d'eux :

— Le pays traverse une phase critique— leur dit-il en substance ; il y a dans le Val d'Api deux éléments : l'un, composé d'étrangers, écume de tous les pays, dont je ne m'occupe que pour les empêcher de mal faire ; l'autre, formé par tous les anciens de la vallée, qui ont commis la grave faute de se laisser entraîner vers les usines, et d'abandonner la vieille terre qui n'avait jamais failli à leurs pères ! Ceux-là restent nos camarades, aujourd'hui comme hier ; il faut les protéger contre eux-mêmes d'abord, contre leur stérile besoin de vengeance ; il faut les empêcher d'être, entre les mains des meneurs, l'instrument inconscient des besognes infâmes ! il faut aussi les protéger contre les autres, contre ceux qui ont intérêt à ce que le sang coule aujourd'hui. Vous le voyez, mes

amis, quand on délaisse Dieu et le sol sacré de la patrie pour la politique et l'usine étrangère, on arrive facilement à prévoir, comme ce matin, les éventualités les plus graves. C'est un rôle de pacificateurs que je vous confie ; vous devez tous exercer, à vos différents postes, une influence apaisante, et cette nuit, en revenant dans vos hameaux, vous pourrez peut-être dire en embrassant vos femmes et en serrant vos enfants dans vos bras : " Si la vallée n'a pas été éclaboussée de sang... après Dieu, c'est à moi, le terrien, que nos camarades égarés le doivent ! " Je n'ai plus qu'un mot d'ordre à vous donner, c'est celui du Christ, mon Maître : " Aimez-vous les uns les autres !... "

Puis il distribue les rôles d'une façon d'autant plus sûre que chacun connaît à merveille les moindres coins du pays sur lequel il agira : chaque ouvrier doit commencer par se rendre sur les terres qu'il fait valoir en temps ordinaire ; puis, peu à peu, les uns après les autres ils obliqueront insensiblement vers le Val d'Api, pour se concentrer à Frilleux, de telle façon, qu'éparpillés dans la foule, ils se reconnaissent, et ne perdent jamais, durant toute la journée, contact entre eux. Il faut avant tout que, sur un coup de sifflet donné par Jacques, tous, comme un seul homme, se rallient autour de lui, prêts à obéir aveuglément...

Et cette scène, dans la campagne silencieuse, est belle à voir. C'est comme une évocation d'un passé qu'on aurait pu croire disparu : ces terriens, tous rudes gars aux mains durcies sur la poignée des charrues, se concertant pour défendre contre l'étranger le sol sacré où dorment, avec les cendres des aïeux, les souvenirs et les traditions des siècles. Seulement, cette fois, l'ennemi, c'est l'Idée fatale, affirmant que la terre ne peut plus continuer dans l'avenir ce qu'elle a fait dans le passé... idée de mort, contre laquelle ces hommes allaient lutter, comme luttait maintenant, au milieu des ténèbres finissantes, le radieux matin qui empourprait déjà tout l'horizon...

— ... Je peux compter, n'est-ce pas, s'écrie Jacques, que chacun fera son devoir !...

Et, d'un coup d'œil, il embrasse l'ensemble de son petit bataillon : ils sont tous là, bien décidés devant lui, ses vieux féaux, simples de la terre, âmes droites, ne connaissant que Jacques, le trésorier de Dieu, insensibles à toute autre parole ; et le jeune homme lit dans tous les yeux qu'il peut avoir confiance...

— Et comme armes... ? demande un journalier.

— Vos bâtons et vos cœurs !...

\*

\* .

Et ils partirent, d'abord par groupes, puis, peu à peu, s'essaimèrent dans leurs différentes directions quotidiennes : ils emportaient chacun trois francs pour déjeuner à midi, dans les différents cabarets de Frilleux et du Val d'Api.

Avec cet argent, ils pouvaient même rentrer de nouveau dans ces établissements, vers 4 heures si la chose était nécessaire, voire même utile pour exercer et faire prévaloir leur influence.

A la vérité, Jacques ne répondait pas que ses trois francs seraient utilisés uniquement par tous ses ouvriers pour l'idéal besoin de la cause ; mais si la très infime exception pouvait céder à une tentation pardonnable par cette température sénégalienne, il restait sûr de tous ses hommes pour la chose importante : et c'était pour lui le premier but à atteindre.

La journée promet d'être chaude dans tous les sens du mot. Dès 7 heures du matin, les prairies sont déjà sèches et les lointains s'adouçissent en tons violets et ardoisés, précurseurs des grands coups de soleil et des grands coups d'alcool.

Il y a des jours où les circonstances rendent une émeute impossible, ou probable, ou certaine. Cette dernière hypothèse semble définitivement prévaloir aujourd'hui pour le Val d'Api ; c'est au moins l'avis de Jacques, qui, laissant l'Abbaye à droite, s'engage dans les chemins de culture qui courent parallèlement à la grande route de Saint-Quentin.

Au milieu du Bois-Roux, le jeune homme rencontre un jardinier de l'Abbaye, qui, de lui-même, va prendre son poste de combat avec ses compagnons de la Ferlandière. Comme la femme de ce jardinier est en service auprès d'Odile, Jacques a par lui des nouvelles toutes fraîches de sa fiancée. Elles sont loin d'être bonnes : la jeune fille est abattue, couchée avec une fièvre intense, causée sans doute par la fatigue du retour et les événements de la vallée, mais aussi par la marche normale d'une maladie qui précise et brusque de plus en plus son attaque. Aussi, tout préoccupé, Jacques s'avance vers le Val dans une disposition d'esprit qui le prépare aux tristesses probables de la journée.

Dès l'octroi de Brésolettes, l'aspect du pays change plus que jamais : on se croirait à cent lieues de la Ferlandière. L'ancien village n'a plus ni caractère ni personnalité : entre des chaumes couverts de mousse éclatent les notes crues de murs d'usines tout neufs qui sèchent leurs plâtras et leur minium à un soleil brutal d'été ; on croise des paysans en petite blouse se rendant aux champs avec la figure pacifique de gens qui ignorent même l'existence d'un conflit ; et, plus loin, on rencontre des femmes dépennées, le front couvert d'épingles à friser, et qui traînent derrière elles toute une marmaille geignarde et révoltée.

Mais surtout le pays est en complet état de siège. Des cuirassiers de Noyon bivouaquent sur les talus gazonnés de la route et allument leur feu entre les pierres pour la soupe de 9 heures.

Par un hasard heureux, Jacques connaît intimement leur officier, un jeune lieutenant, auquel il a vendu plusieurs fois des chevaux de selle et qu'il invite aux chasses de la Ferlandière.

Quelques instants, ils causent ensemble en se promenant sur le chemin. Le lieutenant estime,

Qui aussi, que la journée sera des plus graves si les Harmmster refusent les conditions du Comité, si dures soient-elles :

— ... Vous avez dans votre vallée, dit-il à Jacques, un particulier qui s'appelle Soupot, et que je collerais au mur avec une sérénité de conscience extraordinaire. Ce gaillard, qui, naturellement, se soucie de l'ouvrier comme de sa première absinthe, ne sait qu'inventer pour exciter la foule contre les usines. Lisez-moi cela, c'est le manifeste que cette nuit il a fait passer sous toutes les portes et afficher sur tous les murs... Mes hommes viennent de le lacérer.

... Et Jacques lut :

CAMARADES...

*La coalition patronale est acculée à la soumission ou à la mort!...*

*Hardi, les amis!!*

*Ce soir, à 3 heures, nous irons nous-mêmes porter à ces repus et à ces égorgeurs notre suprême ultimatum!...*

*Vous serez là TOUS pour nous soutenir!... Et si ces vampires du peuple refusent de dégorger l'or qu'ils nous ont volé, alors, MALHEUR A EUX!!...*

*Sus aux exploiters!!*

*Nous les ÉCRASERONS sous les talons de nos bottes ; et, dans leurs caisses éventrées, nous irons prendre nous-mêmes, de nos calleuses mains d'ouvriers, le pain qu'ils refusent à nos enfants!!*

*DU TRAVAIL OU LA MORT!!!*

*Vive la révolution sociale!!*

*Signé : LE COMITÉ.*

— Et notez, observe Jacques, en rendant l'affiche au lieutenant, que ce misérable n'est pas ouvrier, d'abord ; qu'il n'a pas d'enfants, ensuite ; c'est lui qui a fait désespérément pression sur le Conseil municipal pour le forcer à accepter les usines... et c'est encore lui qui a racolé par des moyens inavouables et une propagande éhontée les paysans dans les campagnes pour peupler les mêmes usines. Évidemment, ces MM. Nathan et Victor Harmmster ont dû négliger les paiements de ses mensualités... D'ailleurs, il veut devenir député...

— En tous cas... si je peux l'englober dans une charge! -

— Soyez tranquille, lieutenant, il dirigera les opérations... mais du fond de son comptoir ; et, comme d'habitude, ce sont les pauvres diables, excités par les sous-meneurs belges, qui payeront la note.

— Pauvres gens ! fit l'officier.

— Tâchez d'être bon pour eux, n'est-ce pas ? répond Jacques avec un sentiment de compassion au fond de ses yeux ; ils sont tous un peu mes enfants ; et même je viens ici pour faciliter, adoucir votre tâche...

Et, montrant là-bas, à l'horizon restreint de la route, des groupes qui émergent les uns après les autres sur le talus du chemin :

— Voyez, lieutenant, ce sont mes hommes à moi, mes ouvriers des champs ; ils ont comme première consigne de répandre parmi les révoltés du pays des paroles apaisantes, car, surtout en ces jours, je ne veux abandonner aucun enfant de la vallée.

Jacques serre la main de l'officier, donne du tabac aux soldats, et continue sur la route sa marche vers le Val d'Api...

L'œuvre des usiniers s'étale maintenant dans toute sa hideur. Aussi loin que s'étend la vue, la campagne n'existe plus ; partout des murs funèbres suant l'ennui, et entre lesquels le soleil chauffe l'odeur écœurante des peaux ; de hautes cheminées éteintes zèbrent l'horizon dans toutes les directions ; à gauche, adossés à la gare, les immenses magasins de réception étendent sur le sol noir la mélancolie de leurs lignes géométriques ; à droite, les épurations, la chimie, toute la cuisine moderne ; plus loin, les mégisseries, tanneries, peausseries, teintureries, hangars d'expédition où les cuirs sont mis en paquets.

Ce matin-là, tout est désert ! la vie entière du Val d'Api a reflué dans les cabarets, où l'on prépare, pipe en bouche et chope en main, le grand coup du soir.

Jacques passe devant la propriété des Harmmster ; les volets de fer ont été développés à cause de la chaleur déjà torride, mais surtout en prévision des pierres, des fonds de bouteilles, des os, des écailles d'huîtres, des projectiles de toutes sortes et de toutes dimensions, qui, la veille encore ont servi de préliminaires à des hostilités plus graves.

En réalité, MM. Victor et Nathan sont là, derrière leurs fenêtres, observant Jacques qu'ils ont vu venir dans l'enflade de la rue, croyant peut-être que, lui aussi, veut assister à la curée, et repaître ses yeux du spectacle de l'écrasement de ses rivaux.

Et comme, pour donner prise le moins possible à cette interprétation qu'il pressent, Jacques marche plus vite, les volets s'ouvrent tout d'un coup, et Alberte apparaît à la fenêtre, les traits tirés, la figure anxieuse...

Les regards se croisèrent, haineux d'abord de la part de la jeune fille ; mais Jacques souleva son chapeau, et, dans un geste d'une correction absolue, où perçait une lointaine compassion pour l'heure douloureuse qui se préparait, le jeune gentilhomme salua.

M. Nathan répondit ; quant à Alberte, le sang afflua d'un seul coup et d'une telle violence à son cœur, qu'elle resta là, sans un mouvement, sans même la possibilité d'esquisser un geste de reconnaissance pouvant montrer à M. de la Ferlandière la surprise heureuse qu'elle éprouvait.

Mais lorsque Jacques eut disparu au coin des magasins d'expédition, Alberte s'écria tout haut dans la chambre :

— Cet homme... au fond, il doit m'aimer!..

Nathan esquisse un geste de pitié dédaigneuse.

— ... A sa façon de rude terrien, c'est possible, continue Alberte, mais il m'aime !... sans quoi il ne serait pas là !... Ne hausse pas les épaules ainsi, j'ai déjà assez de peine à ne pas te jeter toute la vérité à la face !...

— Oh ! maintenant, tu peux tout dire... répliqua Nathan avec un ton sec, et même tout avouer...

— Eh bien ! c'est toi... tu entends... ? c'est toi la cause de tout le mal !...

Et, sans expliquer davantage sa pensée, Alberte quitte le salon en proie à une surexcitation incompréhensible.

Jacques, de son côté, se demande, tout en marchant, comment il se fait qu'Alberte soit là, chez son père, au Val d'Api... ? Est-elle revenue par inconscience ou par pitié du cataclysme qu'elle a provoqué... ou bien encore pour l'amère satisfaction de savourer la vengeance, et d'assister au grand coup qui se prépare... ?

Quelques instants plus tard, le jardinier de l'abbé Hans, un ancien sergent fourrier qui venait de boire, pour la bonne cause, une absinthe chez Soupot, lui donna l'explication de cette énigme : Alberte était descendue hier au Val par le dernier train. Elle pressentait, sans la connaître au juste, la gravité de la situation ; mais elle revenait par curiosité de femme, et surtout comme le criminel qui a besoin de revoir le théâtre où se perpétua le forfait ; elle n'avait pu résister à la tentation de constater de ses propres yeux la place qu'elle tenait dans les usines et les conséquences issues de son départ. C'était du moins la donnée du journal socialiste *le Petit Val*, imprimé spécialement pour les ouvriers depuis le commencement de la préparation à la grève.

Le jardinier ajoutait encore quelques détails recueillis de vive voix : Nathan avait reçu sa fille froidement, sans un mot de reproche ; quant à Victor, il avait simplement parlé de la faire noyer par un gréviste pour quarante sous. Alberte, sans chercher un seul instant à se justifier, avait haussé les épaules et demandé à voir en particulier Étienne et Soupot, pour essayer d'enrayer la marche de la grève. Mais ni l'un ni l'autre, surveillés probablement par les meneurs des usines, n'ont encore pu se rendre à une entrevue qui doit pourtant bien tenter leur cupidité. Dans la population calme de la ville, le retour d'Alberte produit plutôt une bonne impression ; on estime qu'il constitue une chance inattendue pour la solution pacifique de la crise ; car la jeune fille est intelligente, s'est rendue même assez populaire dans la vallée, et peut-être sa présence favorisera-t-elle beaucoup les pourparlers avec les grévistes.

Jacques prend alors congé du jardinier en le félicitant de la précision intelligente de ses renseignements, lui donne un second rendez-vous dans la ville pour l'après-midi ; puis il continue sa tournée et arrive à l'extrémité du long mur des usines, au pied duquel coule la Jouine.

Le pauvre petit cours d'eau, jadis le miroir de toute la vallée... les vandales ! qu'en ont-ils fait ?...

Le jeune homme s'arrête quelques instants sur le nouveau pont bâti au point de vue industriel, avec de tristes meulières venues des environs de Paris. Il est maintenant impossible de concevoir un ruisseau plus immonde : sous le soleil de plomb les miasmes putrides y bouillonnent, comme en une cuve diabolique où mijoteraient tous les germes de fièvre... Mégisseurs, tanneurs, corroyeurs, gratteurs de peaux, teinturiers, laveurs de crins, tous les corps d'états employés dans les différentes usines ont installé là leur cuisine fantastique et depuis deux ans, y manipulent les matières animales pour les débarrasser de leurs résidus organiques.

Jacques, qui a dans sa mémoire le souvenir de la jolie chose d'autrefois, contemple ce royaume du microbe, ces eaux irisées d'acides et de produits chimiques, qui tantôt se résolvent en une mousse grasseuse et moelleuse, tantôt sèchent sur les bords, en une boue noirâtre que fait craquer le soleil... Et, pendant qu'il regarde, tout rêveur, ces fleurs d'usines, deux hommes s'engagent sur le pont ; Jacques relève la tête et reconnaît des bergers de l'Abbaye.

— Nous vous cherchions, Monsieur de la Ferlandière : ces demoiselles, déjà inquiètes, font demander des nouvelles, et même où vous déjeunerez tout à l'heure... ?

— Où je déjeunerai ?... répète Jacques, c'est vrai, j'ai oublié ce détail.

Alors, appuyé contre le pont, il écrit sur une feuille de calepin le résumé de son impression personnelle, l'entrevue avec l'officier, et le retour sensationnel d'Alberte ; puis il plie la feuille, et la remet à l'un des bergers.

— Pour la question du déjeuner, dit-il, je vais tâcher de me découvrir quelque chose... Je n'ai pas le temps d'aller à l'Abbaye, car la situation peut facilement devenir très grave d'ici une heure, quand on portera l'ultimatum du Comité à ces Messieurs.

— Il y a bien des restaurants dans le pays, observe l'un des deux hommes, mais il vaut peut-être mieux que Monsieur de la Ferlandière n'y paraisse pas... ?

— Sans le moindre doute, répond Jacques.

— Alors... fait un berger avec hésitation, si Monsieur le comte voulait ?... Nous avons du pain et des lardons... ah ! dame ! ce n'est pas la cuisine du château !...

— Mais j'accepte... mes amis, avec le plus grand plaisir !...

Et, sur un morceau de pain bis, Jacques laissa couler un tiers de la gamelle pleine de rillettes et de lardons.

— ... Tout va bien, dit-il en riant... je vous re-vaudrai cela un de ces jours, à la Ferlandière... Ne vous attardez pas ici... On peut avoir besoin de vous en pleine ville.

Et, pendant que les hommes s'éloignent, lui commence son dîner, seul, assis sur le rebord du pont ; puis, comme il a soif, il coupe rapidement

au travers des champs, et va demander au lieutenant sa gourde d'eau-de-vie.

— Rien de nouveau... ? interroge ce dernier.

— Rien d'intéressant pour vous...

— En tout cas, nous montons à cheval dans dix minutes, le préfet arrive au train... A ce soir !..

— Peut-être !.. répond Jacques.

— Comment, peut-être... ?

— Vous savez, des journées pareilles... on sait la façon dont elles commencent, mais...

— Parfaitement !.. je comprends..

Et les deux hommes se serrèrent la main.

Il est alors 3 heures de l'après-midi.

Depuis leur déjeuner, près de deux mille ouvriers, massés autour des usines, et mal contenus par un escadron de cuirassiers, attendent l'arrivée du Comité de la grève, chargé de porter à MM. Nathan et Harmmster l'ultimatum suprême.

Un soleil de feu tombe droit sur les têtes, exaltées déjà par des libations d'absinthe, pour lesquelles le Comité a ouvert dans tous les cabarets un crédit illimité. On a tant bu, que les vêtements d'un certain nombre de meneurs sont comme imprégnés d'alcool, et il plane sur cette foule une sorte d'odeur grisante ; d'elles-mêmes, les bouches ricanent, éruentent l'insulte ; la révolte est dans chaque regard...

Jacques, tout en causant à l'écart avec un cavalier, examine l'ensemble de la situation : tous ses hommes de Fumeçon et de la Neigerie sont là, ayant comme signe muet, mais distinctif, un épi de blé passé au chapeau ; ils occupent à peu près le front entier de la foule, en arrière des soldats ; ils gardent bien leur consigne, et sont évidemment prêts à diminuer les distances, et à se porter au premier coup de sifflet sur un point déterminé. Dans la foule, Jacques ne voit presque aucun natif du Val d'Api, partout des figures étrangères : Belges venus pour la moisson, et qui ne gardent de l'honnête peuple de Belgique que le nom plus ou moins authentique, traîniers de grandes routes, trimardeurs déguenillés en rupture d'asile de nuit, ivrognes célèbres dans le pays ; et, de place en place, d'autres figures intelligentes, celles des meneurs de Paris, détachés par le Comité international des grèves, et qui constituent la cervelle factice de cette foule.

Comme la délégation s'attarde chez Soupot et se fait trop attendre, probablement avec l'intention d'énerver les esprits et de mieux les préparer à un coup de folie, les meneurs entonnent des chants de grève aux phrases courtes et suggestives, apprises en quelques instants, et répétées en chœur par des milliers de poitrines. Et, tout de suite, l'effet de ces couplets brutaux est effrayant.

Tous les bourgeois, on les pendra ! !..

Tous les patrons, on les crèvera ! !

Vive le son

Du canon ! !

Dans les groupes, il se produit déjà de petites bagarres, foyers restreints d'émeute qui ne de-

mandent qu'à se rejoindre pour jaillir tout à l'heure en incendie terrible.

Les chevaux des cuirassiers, impatientés ou châtouilleux, ruent par-ci par-là ; une femme en cheveux, à la toilette criarde, se fait marcher sur les pieds par le percheron d'un cavalier, et pousse des cris affreux, entrecoupés d'insultes sans nom, fleurs immondes d'égout auxquelles la foule applaudit. On croirait entendre des injures vomies par l'enfer. Mais surtout, devant les soldats excités, exaspérés, et qui ont les yeux fixés sur ceux de leurs officiers, en une muette mais ardente expression de demande, des hommes passent comme les jours précédents, montrant le poing et s'enhardissant à toutes les provocations : il y a de grands ouvriers dégingandés, rebuts de toutes les usines, et de tout petits jeunes gens à lunettes, à grosses cannes, qui hurlent des défis à un mètre des soldats... Les mains des cuirassiers tourmentent la poignée de leurs longs sabres... ce serait si simple de faire taire ces braillards ! A la fin, leur patience est à bout ; depuis quatre jours ils sont à cheval, dorment à la belle étoile, mangent quand ils peuvent... Six de leurs camarades ont été, hier et aujourd'hui, frappés d'insolation... S'il faut encore se laisser couvrir de boue par des gamins ou par des sans-patrie !.. Et des regards haineux se croisent et brillent, comme peut-être brilleront tout à l'heure les éclairs des épées...

— .. A bas l'armée ! !.. hurlent les meneurs...  
A bas les esclaves ! !.. Mort aux prétoires ! !..  
Mort aux suppôts du capital !.. Descends de ton cheval... eh ! lieutenant !..

L'armée se tait, dans un silence menaçant : seuls les chevaux, qui ressentent l'énervement de leurs cavaliers, avancent et écument, comme si, d'eux-mêmes, ils voulaient charger.

Heureusement, la délégation fait un instant diversion : elle apparaît là-bas, le long du grand mur gris tout incendié de soleil ; elle est grave comme une ambassade, et se compose de six individus à l'air hypocrite et glabre ; on dirait de vieux loups allant plaider pour des agneaux absents.

De sa place, Jacques la regarde, une colère montant dans sa poitrine d'homme :

— ... Oh ! quel pauvre enfant, le peuple ! !.. croire à ces sinistres farceurs, donner son mandat à ces étrangers dont la figure même sue le mensonge ! !.. Il n'y a donc pas à l'usine dix ouvriers intelligents et honnêtes pour traiter directement leurs affaires avec les patrons ?.. Quelle comédie !..

La délégation sonne à la porte de l'usine, et attend, prétentieuse, dans l'intervalle libre que les soldats ont dégagé devant l'habitation des Harmmster. Un moment, on peut croire que cette porte va rester toujours ainsi fermée ; de la foule monte déjà un murmure terrible, une sorte de poussée haineuse ; des groupes se glissent et pénètrent comme des coins entre les croupes serrées des chevaux, quand, timidement, la grille s'entr'ouvre. Enfin ! !.. Et la délégation entre, aux applaudissements ironiques de deux mille ouvriers.

On sent partout que la grève arrive à sa minute la plus grave ; et, malgré l'excitation, il tombe sur l'immense cohue une sorte de silence qui dure presque un quart d'heure ; mais, comme la délégation s'éternise chez les Harmmster, comme personne ne reparait plus, les chansons reprennent, plus fournies que jamais ; des gamins escaladent les platanes pelés de la route et plongent des regards curieux dans la cour des usines, où, naturellement, il n'y a personne ; et toujours les mêmes couplets montent comme les vagues d'une mer houleuse ; il se dégage de cette foule une sorte de menace impersonnelle, maniée, excitée par une force invincible qui tend à son but mauvais avec une ténacité implacable...

Tous les bourgeois, on les pendra !!..

Tous les patrons, on les crèvera !!..

Vive le son

Du canon !!

Brusquement, le silence se rétablit... La fameuse porte vient enfin de s'ouvrir, et apparaît un délégué rouge de chaleur, qui s'éponge à la hâte, et, sans rien dire, enfile au pas de course, sous le soleil de feu, la longue route qui aboutit place de la Gare, chez Soupot...

Évidemment, les patrons essayent de transiger ; ils ont dû faire une proposition très acceptable ; la délégation est surprise, déconcertée ; et, ne voulant pas assumer une responsabilité trop lourde, elle envoie consulter chez Soypot, pour se faire répéter le mot d'ordre paru le matin dans tous les journaux : "A outrance !!.."

Pourtant, une inquiétude commence à circuler parmi les meneurs :

— ... Si jamais les patrons allaient céder... ? S'il allait falloir piteusement retourner à Paris, avec les cinq maigres francs par jour chichement alloués par le Comité de la grève !.. Si, au lieu de la bonne curée bien chaude, où l'on se roule dans l'orgie, où l'on piétine dans le sang, on n'allait avoir qu'un malheureux repas, indigne de la démagogie ? Misère !.. Malheur !!.. Massacre !!..

Tout de suite, la résolution est prise : il faut précipiter les événements, provoquer le "fatal"... l'irrévocable... compromettre le pays tout entier dans un crime anonyme ; et, avant le retour de l'envoyé, les cris des meneurs retentissent ardents, au milieu de la foule :

— Allons !.. assez de manières !.. A l'assaut tous !..

Une poussée terrible, complètement inattendue à ce moment, se produit, écartant les chevaux, acculant les cavaliers, leur enlevant tout espace pour charger en commun et d'une façon utile ; en un instant, la foule est aux murs, en escalade la façade, s'accroche aux briques, aux fragiles aspérités des torchis ; partout, on se fait la courte échelle, c'est un océan humain, mais un océan intelligent qui veut frapper, détruire... tuer peut-être, si on l'exaspère, si on lui dispute ses victi-

mes... On sent que la mort aux doigts rouges est là, assoiffée dans l'atmosphère brûlante, guettant une occasion, un prétexte, pour faire tourner les choses au tragique.

D'un coup de sifflet, Jacques a réuni ses hommes derrière la foule ; et pendant que les cavaliers, vivement reformés, la séparent en deux tronçons, et dispersent sur la place tous ceux qui n'ont pu pénétrer dans l'enceinte, M. de la Ferlandière, à la tête de cinquante paysans, fait avec rapidité le tour de la maison d'habitation des Harmmster, et arrive à une porte de service donnant sur une petite ruelle qui conduit à la gare.

Ce sera là, sans aucun doute, dans quelques instants, le point stratégique, car, après avoir envahi les premières cours, qui s'ouvrent à droite et à gauche, devant les deux nouvelles usines construites l'année précédente, l'émeute aura pour objectif la maison d'habitation où Victor, Nathan et Alberte doivent se poser avec anxiété les plus douloureuses questions ; il ne reste donc aux usiniers, comme suprême ressource, que de sortir par cette ruelle, atteindre la gare, et de sauter dans le premier train pour n'importe où...

En temps ordinaire, trois cavaliers auraient suffi pour défendre l'entrée de ce passage, étroit comme les rues de l'ancien Paris, où une poignée d'étudiants tenaient le guet en échec pendant toute la nuit. Mais l'assaut subit des usines change complètement la situation, car la ruelle peut être maintenant cernée de trois côtés à la fois.

Seul avec ses hommes, Jacques écoute les hurlements avinés, les cris de mort qui roulent comme un fracas d'orage autour de la demeure ; monté sur les épaules d'un fermier, il suit attentivement, par-dessus le mur, les phases de la lutte : la place, déblayée tout entière, est couverte de vêtements arrachés, de débris de toute nature ; quelques blessés, soldats et ouvriers, se traînent vers les bancs ; les cuirassiers se sont divisés en deux groupes ; une partie galope, décrivant un demi-cercle qui va sans cesse s'élargissant devant le mur de la maison ; l'autre, à la suite des grévistes, a pénétré, par la grille, dans la cour des usines et prend les ouvriers à revers.

Soupot doit être content de son œuvre, car à ce moment le sang coule : pendant que leurs camarades poussent vigoureusement la pointe au cœur même des ateliers, une partie des grévistes se retranchent dans les magasins et, de là, font pleuvoir sur les soldats une grêle de projectiles. Le lieutenant, auquel Jacques parlait le matin sur la route, veut faire une sommation et s'avance à quelques pas des ouvriers qui l'accueillent par des huées : brusquement, ses hommes le voient tomber la figure sur la tête de son cheval ; un frein de fer, lancé par un meneur, vient de l'atteindre en plein front.

Alors, c'est fini... rien ne retiendra plus les soldats exaspérés qui, jusqu'à présent, ont tout reçu sans rien rendre. Adossant leurs chevaux à la paroi intérieure du premier mur, se mettant ainsi

hors de la portée des projectiles, les cuirassiers exécutent deux feux de salve sur les bâtiments bondés de grévistes : sous le fouet des balles, les briques volent en éclats ; des cris de rage, des hurlements de douleur s'élèvent ; quelques hommes veulent traverser la cour et se jeter sur l'escadron. Mais il est trop tard : les soldats, à cette heure, usent de tous leurs moyens, se défendent méthodiquement, ajustent sans se presser comme au champ de tir... Tout homme qui s'aventure dans la zone de la cour, ou bien apparaît à une fenêtre, est un homme mort... Aussi le résultat ne se fait pas attendre : les soldats se défendent... l'émeute déguerpit à l'envi d'un corps de bâtiment ainsi fouillé par les balles. Grévistes et meneurs se coulent alors à droite, vers la maison d'habitation, plus exaspérés que jamais.

La situation devient affreusement critique, car les cavaliers ne peuvent que très difficilement suivre les émeutiers qui disparaissent par les passages étroits pratiqués entre les divers bâtiments de l'usine. Pourtant, ils vont essayer ; mais, tout à coup, ils s'arrêtent stupéfaits, épouvantés... Une lueur gigantesque, immense, bondit et s'élève à cent pieds dans le ciel, secouant toute une furie de flammes au-dessus des bâtiments, et aussitôt une fumée noire, âcre, épaisse, semble étendre une sorte de rideau mouvant, comme pour faciliter à l'incendie l'accomplissement d'une œuvre affreuse. C'est le réservoir à pétrole auquel les ouvriers viennent de mettre le feu et qui, d'un seul bon, rougeoit le ciel entier, menace les bâtiments, éparpille sur tous les toits des myriades de flammèches... Avant même qu'on ait pu se poser la question de secours, des foyers nouveaux se forment, se multiplient ; des langues ardentes de feu jaillissent de toutes les ouvertures.

Malgré l'éloignement du foyer initial, elle arrivent déjà près de l'habitation toujours hermétiquement fermée :

— Bravo, le pétrole !!.. enfume-les !!.. brûle-les dans leur tanière !!.. crie-t-on de toutes parts... mais pourtant à une distance prudente ; car les soldats ont avancé de cent mètres, et tiennent maintenant la porte de la maison sous le canon de leurs fusils.

Cette protection ne dure pas longtemps : la demeure des Harmmster est comme enclavée par un demi-cercle de magasins qui s'allument d'eux-mêmes à la chaleur formidable développée par l'incendie du réservoir. La maison est prise entre deux pinces immenses de feu ; de plus en plus, les flammes lèchent les murs, font éclater les carreaux, fondent le zinc des toits, et montent toutes rouges, superbes de colère, dans le ciel devenu noir.

La scène devient sinistrement grandiose : dans sa fumée filent quelques silhouettes de gréviste qui, l'œuvre terminée, ne sauvent vers la gare ; plus loin, un groupe de cavaliers, immobiles sur leurs chevaux, attendent, prêts à charger ou à fusiller ; et, à l'horizon, tout un grouillement d'êtres humains s'entassent en vagues noires sur la place ; perchés sur les arbres, juchés dans les gouttières, sur les

toits de la gare et des wagons de marchandises, ils contemplent leur œuvre, les uns, ivres de joie furieuse, les autres, terrifiés... ne croyant pas que les choses seraient allées si loin...

Dans l'incendie sans cesse grandissant, la maison des Harmmster semble se rapetisser, se fondre dans la flamme. Tout d'un coup, un remous lointain se produit dans la foule, pendant qu'une diversion, rapidement organisée, occupe les soldats, les entraîne assez loin sur la place...

Là-bas, dans la ruelle toute chaude de l'incendie, Nathan, Victor, Alberte, une domestique viennent de paraître... la maison est devenue inhabitable, et ils tentent la sortie dans l'espoir que peut-être des soldats seront autour d'eux pour la protéger.

Mais, à ce moment, les manifestations reprennent avec une nouvelle énergie devant la gare ; d'ailleurs, les officiers ignorent même l'existence de cette porte dérobée, qui ne sert en temps ordinaire qu'aux besoins du service personnel des patrons. Aussi les malheureux ne trouvent aucun défenseur dans la ruelle ; mais, à l'extrémité donnant sur la place, ils distinguent, grouillant et hurlant, tout un monde d'émeutiers qui applaudissent aux arabesques vagues et folles que les flammes tracent dans le ciel, et crient d'une telle façon, que les voix éraillées se font entendre par dessus le crépitement des poutres et des toitures tombant de plusieurs étages dans l'inférieur foyer.

Un instant, blottis le long du mur, les quatre fugitifs hésitent... Si les grévistes les aperçoivent, c'est la mort... l'écrasement horrible entre les mains d'une populace ivre, furieuse, dont la mentalité actuelle est cent fois au-dessous de celle de la dernière des brutes. Pourtant, le salut est là... à vingt-cinq pas, dans l'intérieur de cette gare toute proche, où l'express de Paris doit stopper d'ici quelques minutes... Dans l'ombre, ils vont... ils viennent... ne sachant s'ils doivent avancer ou reculer... jouir en avares de leurs derniers instants, ou risquer la suprême partie que chaque minute de retard compromet...

Mais voilà qu'un cri éclate... puis plusieurs... Une clameur, une vocifération grandit, formidable, tout près d'eux ; des gamins, juchés sur des réverbères, ont aperçu les fugitifs :

— ... Les affameurs !!.. ils sont là !!.. là !!.. dans la ruelle !!..

Et c'est alors que se produit le remous dont il a été parlé plus haut. Nathan paraît impassible, dédaigneux, méprisant ; Victor est blême ; la petite bonne pleure, en criant... Alberte, le dos au mur, les doigts crispés sur la pierre, attend simplement ce qui doit venir. Alors, la tête en avant dans les épaules, les mains brandissant des cannes, semolables à des bêtes hideuses, deux jeunes voyous déguenillés s'avancent, flairant le sang, les yeux terribles, s'excitant tout bas avec des insultes ignobles... Dans la fumée épaisse, on les devine plus qu'on ne le voit...

Victor arme son revolver...

Au bruit de la gâchette, Alberte se retourne.

rare pourtant chez lui, d'arriver sur sa porte et de crier de toutes ses forces : "Mort aux exploiters !.." ce qui paraît tellement grotesque, que le lieutenant blessé à l'usine, et passant juste à ce moment, lui fait payer la note de la journée par un si joli coup de revers, que le nez de Soupot tout entier y passa.

\*  
\* \*

Ce fut le dernier acte du drame.

Au milieu des ruines et des blessés, se garant des dernières flammes des incendies allumés un peu partout, Jacques, entouré de ses hommes, revient à l'Abbaye, croisant sur la route une four-née de meneurs que les soldats conduisent à la mairie, transformée en prison par l'autorité mi-litaire...

Jeanne était sur la route, attendant son frère, horriblement inquiète, car, par-dessus le Bois-Roux, elle avait vu s'élever dans le ciel la fumée noire des incendies.

— ... Et Odile... ? demande Jacques immédia-tement.

— Ta pauvre petite Odile... ? J'ai bien peur !... Je ne sais si l'émotion de la journée, l'inquiétude de te savoir au milieu de ces fous furieux en est la cause, mais elle vient d'avoir encore une hémor-ragie terrible...

Alors Jacques pâlit. Lui, l'homme fort, dont le

cœur à peine battit plus vite quand tout à l'heure une marée-humaine l'assaillait, se dirige, doulou-reusement ému, vers l'Abbaye.

— Où est-elle... ? interroge-t-il en entrant.

Mais il était dit que Dieu lui épargnerait encore la tristesse de voir souffrir l'aimée, car Odile, étendue sur sa chaise longue, dans son atelier, le reçut avec un accueillant sourire de bonheur.

— Jacques... mon bon Jacques ! fit-elle en lui tendant ses mains brûlantes, comme j'ai prié pour vous toute la journée !..

Jacques la prit, cette petite main de malade : la pouls toquait avec une violence impatiente dans les veines bleues ; on eût dit la mort qui frappait pour entrer. Et il regarde le fin visage pâle que le maladie semble affiner, rendre plus délicat, ces yeux bleus où s'allument des reflets de ciel, ces lourds cheveux d'or qui évoquent l'idée des épis prêts pour la moisson...

... Ainsi, la mort partout !... la mort toujours !. Où donc est le pays où l'on ne meurt plus... ! le pays où l'on ne se bat pas... ? le pays où l'on ne se hait plus... ? le pays où la souffrance n'est qu'un lointain souvenir perdu dans un passé qui ne re-viendra jamais ?

Jacques s'assied auprès de la jeune fille.

— Odile, lui dit-il, aujourd'hui, j'ai vu de si tristes choses, que je vous envie...

— N'est-ce pas... ? répond la malade avec un sou-rire très doux... Vous voyez... tôt ou tard, on y arrive... De loin, la mort paraît effrayante... épouvantable !.. Mais, peu à peu, Dieu nous y habi-tue... La vie aussi aide Dieu dans ce travail... elle est si triste, la vie... si désolée, à certaines heu-res, que notre âme est prête à tout pour la fuir... Dites, Jacques, si Dieu vous proposait de recom-mencer la vie... accepteriez-vous ?

— ... Peut-être encore... si j'y devais toujours marcher entre Lui et vous...

— ... On souffre tant quand on aime !..

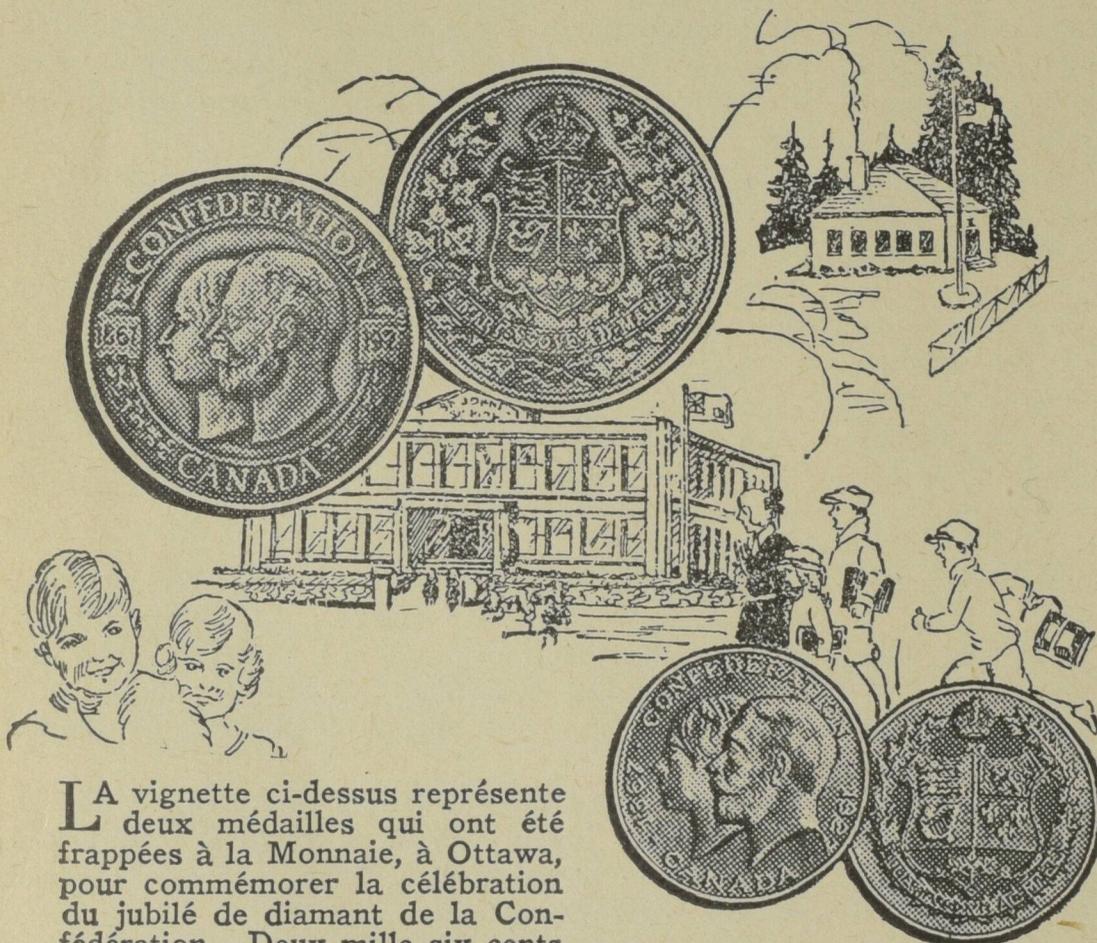
Et Odile lui montre un vieux Christ d'ivoire, accroché là un soir de pèlerinage et de souvenir :

— ... Il aima, lui aussi... et c'est pourquoi il fut crucifié...

Puis elle se pencha vers Jacques, et, tout bas, lui causa bien posé-ment, comme elle le faisait jadis aux jours de bonheur, dans l'intimité des soirées de famille ; mais quand M. de la Ferlandière sortit, Jeanne le remarqua, il avait les yeux rouges, comme s'il avait pleuré...

(à suivre)

## Médailles de la Confédération



LA vignette ci-dessus représente deux médailles qui ont été frappées à la Monnaie, à Ottawa, pour commémorer la célébration du jubilé de diamant de la Con-fédération. Deux mille six cents de la plus grande ont été frappés en or, en argent et en bronze. Elles seront distribuée aux lauréats de divers concours. Quand à la plus petite on en distribuera deux millions aux enfants des écoles du Dominion.

— Le premier coup pour moi, n'est-ce pas... lui dit-elle, les dents serrées... Je n'ai pas envie de sentir sur moi les mains sales de ces deux brutes...

— Merci ! perdre une balle pour toi... tu n'en vauds pas la peine ! !

Quelques pas seulement séparent les assassins de leur proie... déjà les cris d'appel des deux voyous ont été entendus... dix... vingt grévistes accourent à la rescousse... encore un instant, et c'est l'atroce scène... la boue sanglante... le fauve humain piétinant sur les victimes chaudes... Mais alors un coup de sifflet éperdu retenti dans le passage, une voix vibrante d'homme s'élève.

— A moi, les gars !

Et comme un flot irrésistible, dans la ruelle étroite, une troupe silencieuse de paysans, solidement taillés, se précipitent, entourent les fugitifs, les mettent au milieu de leur carré ; puis, d'une poussée vigoureuse, le bâton haut, manié par des mains qui ont évidemment l'habitude s'en servir, ils se creusent un passage, d'abord au travers des blêmes agresseurs, puis à l'extrémité de l'impasse, en pleine foule qui recule comme une bête mauvaise qu'on cravache... Encore un effort, ils vont, du premier coup, atteindre la gare... Mais les meneurs arrivent vivement de tous côtés pour soutenir les agresseurs, ils arrêtent les fuyards et se jettent furieux sur la troupe de M. de la Ferlandière.

— Hardi ! les gars !... répète Jacques.

Ses hommes se déploient alors en une sorte de coin, dont les grévistes veulent pourtant essayer de force...

— Le moulinet !... commande Jacques...

Tous les bâtons se lèvent avec ensemble, et, d'abord gênés, tournent lentement... puis plus vite, en un mouvement étourdissant, vertigieux... claquent sur les figures, cassant les épaules, défonçant les poitrines, sonnant sec contre les crânes...

— Hardi !! répète encore Jacques, d'une voix que l'on entend de l'autre bout de la place, et qui, chaque fois, fait tressaillir Alberte.

... Tout en se battant, ils font du chemin, les gars de Jacques, et, au moment où ils arrivent devant la porte de la gare, un roulement de tonnerre ébranle tout le quai, un bruit de vapeur siffle, strident dans l'espace... l'express de Paris !... C'est le salut, s'ils peuvent arriver jusque-là... Heureusement, de la voie, quelques soldats d'infanterie ont vu la manœuvre et prennent les grévistes à revers...

— Hardi !!... mes bons gars !... tant que vous pourrez ! !

D'un suprême effort, les paysans atteignent la porte des salles d'attente... Alors, les uns après les autres, Victor, la bonne, Alberte, Nathan, passent à l'intérieur de la gare... Les deux bras étendus, Jacques les couvre de son corps ; on sent que, lui vivant, personne ne touchera à un cheveu de ces malheureux.

— A bas l'usine !! hurlent furieusement les meneurs pendant que la porte se referme définitivement sur les fugitifs enfin sauvés...

Il se produit alors dans toute cette foule qui pressent le rôle de Jacques une sorte d'oscillation... Va-t-elle acclamer le jeune gentilhomme qui vient d'empêcher l'assassinat... ? Ou bien va-t-elle le huer, lui exprimer sa déconvenue d'une façon que Jacques ne peut pas prévoir ?

Les agitateurs crient de plus en plus :

— A bas les usines !

Mais ils sont devant quelqu'un qui ne tremble pas et des gaillards avec lesquels il faut compter.

Et ils redoublent leurs vociférations :

— ... A bas les usines !... mort aux traîtres ! !... mort au vendu ! !

Comme ces cris ne trouvent plus dans la foule un écho suffisant, les meneurs, ivres d'alcool, surexcités par la lutte, sentent que leur œuvre de carnage et de sang est incomplète, tentent un dernier effort pour rendre inutile l'intervention de M. de la Ferlandière.

Tout à côté de la gare, court une petite barrière de clôture adossée à une haie ; s'ils peuvent la franchir, ils arrivent sur la voie, et atteignent les fugitifs avant le départ du train.

Et tout de suite l'idée infernale va être mise à exécution ; mais Jacques a vu le mouvement tournant ; et, laissant la moitié de ses hommes devant la porte de la gare sous les ordres de Potain, il se précipite au travers de la foule devant la partie de la barrière visée par les assaillants.

Cette fois, le danger personnel que court Jacques devient absolument effrayant. Autour de ses bergers, dont les moulinets soufflent, toujours terribles, la foule oscille de plus en plus, poussée à outrance par les meneurs de Paris, mais retenue par l'ancestral ascendant que la famille du jeune gentilhomme exerça toujours dans le pays, et par le prestige d'un courage que rien ne semble briser.

Jacques comprend que l'instant est solennel... effrayant de responsabilité ; alors, d'une main demandant le silence, bien en face de la foule qui attend un mot de lui, il lève son chapeau, et d'une voix pleine d'une indescriptible émotion :

— Vive la terre ! !

— Vive la terre ! !... reprennent ses paysans.

La foule, entraînée par cette force, répète le cri qui n'est en somme que la traduction honnête de son ressentiment contre les usines :

— La terre !... Vive la terre ! !

Et maintenant, c'est fini !... les meneurs peuvent essayer encore la contre-partie ; d'un mot vibrant, qui est allé jusqu'au fond des cœurs réveiller les vieux souvenirs endormis, Jacques a conquis toute cette foule ; lui et les siens n'ont plus rien à craindre d'elle.

Aussi, quand les cuirassiers, qui avaient chargé les grévistes jusqu'à Frilleux, revinrent au grand galop sur la place, presque tout le monde s'écarta en une attitude apaisée.

Seul, Soupot, qui sent grandir en lui une crise exaspérée d'envie, depuis l'intervention inattendue de Jacques de la Ferlandière, et dont les absinthes remontent en foule au cerveau, a l'imprudence,